Fiction

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois

ÉDITION FRANÇAISE DE "THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION"

NOUVELLES

CHRONIQUES

Présentation et commentaires de Jacques BERGIER et M. RENAULT

Photo-montage de couverture de Jacques STERNBERG illustrant la nouvelle « *Les Rats* ».

2e Année. — No 12. **Novembre 1954.**

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C.C.P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Administrateur Gérant : Maurice RENAULT.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France 100 *frs; Belgique* 17 *fr.* 50; *Suisse* 1 *fr.* 50.
ABONNEMENTS (6 *mois*) : *France et Colonies* 550 *frs.* (*Recommandé* 700 *frs.*)
(1 *an*) : — — 1.080 *frs.* (*Recommandé* 1.380 *frs.*)

Ne manquez pas d'acheter le 1er décembre le numéro de

MYSTÈRE-MAGAZINE

Vous pourrez y lire :

PAR UN MATIN DE NOËL...

par MARGERY ALLINGHAM

Un charmant conte de circonstance dont le personnage principal évoque ceux de Charles Dickens. Vous y retrouverez une vieille connaissance en la personne d'Albert Campion, ce gentleman très britannique, policier amateur à ses heures.

L'ASSASSINAT DU DUC DE GUISE

par JACQUES FAIZANT

Au vu de la signature de l'auteur vous devinez tout de suite que, en dépit du titre de ce récit, il ne s'agit nullement d'un drame historique mais d'un nouvel exploit de l'ineffable Jérôme Faluche, qui fait toujours votre joie, bien qu'il soit mêlé à des aventures assez tragiques.

AU BOUT DU FIL

par HELEN MAC CLOY

Une situation originale. Un angoissant « suspense », véritable petit roman plutôt que nouvelle et où vous retrouverez toutes les qualités de narratrice de la créatrice du Docteur Basil Willing.

CRIME PASSIONNEL

par LOUIS BROMFIELD

Un simple « fait divers » dont le grand écrivain américain, internationalement connu, a su tirer un attachant récit qu'il a situé dans notre pays où il a longtemps résidé.

Et, bien entendu, toutes les chroniques habituelles qui font le succès de

MYSTÈRE-MAGAZINE

Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Mystère-Magazine » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

Le péril

par THOMAS OWEN

Ayant publié dans notre numéro 9 Jean Ray, nous ne pouvions guère attendre longtemps avant de saluer de la même façon son compatriote et son émule Thomas Owen, comme lui un des plus grands conteurs fantastiques vivants et, comme lui, à peu près totalement inconnu dans notre pays à qui, décidément, il reste encore beaucoup de découvertes à faire!

La situation des deux écrivains est la même : tous leurs ouvrages ont été édités en Belgique et personne n'a jamais songé à s'y intéresser en France (exception faite, dans le cas de Thomas Owen, pour un seul : « Le jeu secret », *qui parut aux Editions Robert Marin en* 1951, *époque où cette maison avait entrepris de servir la littérature fantastique). Aussi, sans crainte de nous répéter, réitérons-nous l'appel que nous lancions déjà en faveur de Jean Ray : quel éditeur français osera miser sur Thomas Owen? Le public belge a bien su apprécier son œuvre ; le goût du public français serait-il inférieur? Il se trouve que nous assistons en ce moment à une floraison nouvelle de collections dites d'* « *épouvante* », *lesquelles semblent recruter leurs manuscrits sans grand discernement. Mais qui plus que Ray ou Owen serait-il digne d'y figurer? Quoi qu'il en soit, nous ne désespérerons pas : c'est à force de prêcher dans le désert qu'on finit par être entendu...*

Né à Louvain en 1910, *Thomas Owen est donc d'une vingtaine d'années le cadet de Jean Ray. Il s'est fait connaître par des romans policiers (volontiers pourvus d'une certaine étrangeté). Mais le principal de son œuvre est constitué par ses romans et ses contes fantastiques.*

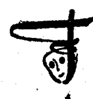
C'est encore dans « Mystère-Magazine » *que nous l'avons présenté pour la première fois* (1). *Si vous lisez notre autre revue depuis suffisamment longtemps, vous serez à même de vous reporter aux introductions détaillées qui lui ont été consacrées à cette occasion. Et nous pouvons, dès à présent, vous promettre pour l'avenir d'autres nouvelles de lui, ainsi que de Jean Ray, dans* « Fiction ».

La « *manière* » *de Thomas Owen diffère assez de celle de son aîné. Jean Ray le plus souvent construit son récit sur des données fantastiques multiples, qui interviennent dès le début de l'histoire et déterminent tous les événements qui s'y déroulent par la suite. Il vous plonge directement dans un univers de prime abord irrationnel. Thomas Owen, au contraire, préfère en général construire une trame d'apparence logique à la base, mais qui dévie en cours de route vers*

(1) Voir n° 34 : « *L'assassinat de Lady Rhodes* » ; n° 49 : « *Villa à vendre* ».

l'étrangeté, grâce à l'introduction progressive d'éléments fantastiques, puis s'ouvre seulement vers la fin sur un prolongement terrifiant.

De cet art raffiné, qui agit insidieusement sur les nerfs du lecteur, « Le péril » *est un exemple frappant. Nouvelle en demi-teinte, où l'horreur, pour n'être que suggérée, n'en est pas moins efficace. Parue en 1943 dans le recueil* « Les chemins étranges », *elle n'avait jamais été rééditée depuis.*



MIRONE PROKOP entra dans la chambre et, sans prendre le temps de se dévêtir, alla secouer joyeusement le gros garçon aux cheveux noirs ébouriffés qui ronflait sauvagement dans son lit en fer.

— « Debout, Kamilo Tompa ! » fit-il d'un ton théâtral. « Debout ! L'heure a sonné... à mon tour de dormir. »

Mirone Prokop était un grand gaillard d'une trentaine d'années, blond, rêveur, avec des yeux bleus si pâles, si doux, si naïfs, qu'ils lui donnaient l'air un peu perdu d'un bébé poussé en hauteur et errant ainsi sur la terre, hors mesure, sans défense et sans expérience, destiné à se meurtrir au coin des meubles et à trembler au bord des trottoirs, incapable de se décider à traverser les rues tout seul.

Celui qu'il venait d'appeler Kamilo Tompa se dressa sur sa couche en désordre et s'étira.

— « Quelle heure est-il? »

— « Neuf heures... »

Le visage du dormeur à peine réveillé exprima l'affolement le plus total. Il se jeta lourdement hors du lit et, encore tout engourdi, fit quelques pas, puis se débarbouilla en hâte. Il passa une chemise de soirée, un smoking et sortit précipitamment, sans avoir prononcé une parole, en nouant son petit nœud noir.

La porte, qu'il avait claquée derrière lui, se rouvrit bientôt. Sa grosse tête, soigneusement calamistrée à présent, apparut. Il dit :

— « Bonsoir, vieux... »

— « Bonsoir, Max Eddy, » cria Mirone Prokop.

Kamilo Tompa, qui venait de sortir, était musicien. Violoniste de talent, il n'avait point réussi à percer encore. Aussi, pour vivre, s'était-il résolu philosophiquement à faire le violoniste humoristique, sous le nom plus cosmopolite de Max Eddy, au Dancing-Bar « *Riunone* ».

Comme il avait un physique de music-hall, une bonne voix, un toupet infernal et qu'il savait prendre l'accent *yankee,* il avait remporté dès ses débuts de fort encourageants succès.

Il ne travaillait que la nuit. Ce qui lui permettait de partager avec Mirone Prokop, occupé durant le jour, une petite chambre assez confortable où chacun, suivant un joyeux roulement, chauffait le lit pour l'autre.

Mirone Prokop ne tirait pas le diable par la queue. Le salaire décent que lui donnait Anghel V. Pamiov, directeur du bureau littéraire « *Zlatna Strouia* » (*Le Flot d'Or*) suffisait amplement à lui assurer sa subsistance. Il avait d'autres ressources encore, mais aussi un goût très prononcé de la bohème. Aussi avait-il accepté avec joie l'inconfortable hospitalité offerte par le musicien.

Mirone Prokop adorait ça. Tout lui paraissait préférable à la solitude.

Au bureau littéraire « *Zlatna Strouia* » il classait les livres, dressait des catalogues, envoyait des comptes rendus aux journaux, transmettait également à ceux-ci les petites annonces qu'on déposait à ses guichets. Le travail, on le voit, n'était guère aride.

Ce jour-là, parmi les paperasses de tout genre qu'il avait été chargé de mettre au net à la machine, avant de les expédier à la grande presse, un petit texte avait retenu son attention. Quelques lignes tracées d'une grande écriture heurtée sur une feuille de papier bleu.

A lire cette petite annonce, il s'était senti ému, sans motif, jusqu'aux larmes, comme d'un mot hâtif et affectueux qui lui aurait fixé un rendez-vous inespéré. C'était anodin et plein de poésie cependant :

Madame MARA GHEORGHIEVA
professeur de musique
rue Liubène Karavélov, 24, Sofia.
Transpose productions musicales
d'après son propre système.

Cela avait une drôle de petite odeur de poussière, de difficulté d'argent, de parfum bon marché, de bas de coton noir. On y devinait l'ombre de mains trop fines pour des besognes ménagères.

Mirone Prokop avait pris note de l'adresse et l'avait enfouie, à toutes fins utiles, dans son portefeuille, comme on fait d'une photographie aimée.

Il avait été remué étrangement. Autant au moins que le jour où, lorsqu'il avait seize ans, la femme du maître d'école, à Jablino, où il passait ses vacances, l'avait embrassé sauvagement sur la bouche...

Avant de se glisser dans les draps encore tièdes où Kamilo Tompa s'était vautré tout le jour, Mirone Prokop fouilla son portefeuille et, devant un petit bout d'enveloppe, demeura longtemps songeur.

Il murmura rêveusement :

— « Transpose productions musicales d'après son propre système... »

C'était doux, comme s'il s'était répété une tendre promesse.

***

La rue Liubène Karavélov n'était pas à l'autre bout de la ville. Y aller tout seul ne constituait donc pas pour Mirone Prokop une prouesse particulièrement téméraire. Aussi, le lendemain, après avoir

placé les volets de bois à la devanture du magasin d'Anghel V. Pamiov, mit-il un soin particulier à sa toilette. Il remplaça même par un col propre, qu'il avait eu soin de rouler dans sa poche, celui qu'il avait porté tout le jour et qui était souillé.

Peigné, ganté, content de lui, il s'en fut alors, délicieusement ému, vers ce qu'il s'avouait être l'Aventure...

L'immeuble qui portait le numéro 24 s'adornait d'une petite plaque émaillée à laquelle manquait un éclat dans le coin inférieur gauche. On pouvait y lire, néanmoins :

MARA GHEORGHIEVA,
Musicienne.

Très impressionné, Mirone Prokop appuya sur le bouton de la sonnerie électrique.

La maison n'avait pas bel aspect. La pierre noircie par le temps avait une patine lugubre et triste. Au premier étage débordait une loggia compliquée, pompeusement décorée de médaillons sculptés.

La porte s'ouvrit doucement, alors que le visiteur, le nez en l'air, inspectait encore la façade.

Une femme dont on n'aurait pu dire l'âge, encore qu'elle fût belle malgré son air triste et grave, lui demanda d'une voix chantante ce qu'il désirait.

Mirone Prokop dès lors se sentit perdu. Son audace un peu inconsciente jusqu'alors l'abandonna tout à coup. Il se mit à bredouiller, oubliant les phrases adroites qu'il avait minutieusement préparées et qu'il s'était répétées tout le long du jour. « Je suis fort honoré, Madame... » — « Vous plairait-il de me compter parmi vos élèves?... » — « L'art est le grand moteur de... de la... » Il n'en sortait pas. Il parvint finalement à expliquer qu'il s'intéressait au solfège et qu'il était venu s'informer du prix des leçons.

Mme Ghéorghiéva souriait avec indulgence. Elle ne l'invitait pas à monter cependant. Des silences terriblement gênants séparaient les petits bouts de phrases échangés. Et, à part soi, Mirone Prokop s'irritait de ne pas être convié à pénétrer dans l'intimité de cette personne si distinguée, si fine et si rêveuse, qui transposait les productions musicales d'après son propre système.

— « Etes-vous artiste aussi? » demanda-t-elle avec une grande gentillesse.

— « Oh ! non, Madame... Telle n'est pas d'ailleurs mon ambition. Je trouve ma culture musicale insuffisante et je voudrais remédier à cette lacune. »

Il n'osait lever les yeux sur elle et se demandait la cause de l'étrange attirance de cette femme qui n'était certes plus jeune et dont la sévère robe noire avait quelque chose d'autoritaire et de monacal.

La conversation se poursuivit, banale et laborieuse. Mara Ghéor-

ghiéva fit remarquer notamment, avec un évident regret, l'épouvantable odeur de graisse qui emplissait la cage d'escalier. Enfin rendez-vous fut pris pour la première leçon. On convint du surlendemain à six heures. Mirone Prokop prit alors congé, gauchement, et rentra chez lui, indécis et irritable.

Kamilo Tompa l'accueillit ironiquement.

— « Tu as la tête d'un grand enfant pris au piège de l'amour. » (Il mettait quatre ou cinq « r » à ce mot.) « Allons, ne boude pas. Viens manger la bonne soupe au lard que j'ai préparée. »

— « Laisse-moi. »

— « Ne te vexe pas... C'est toujours ainsi. On porte ça sur la figure dès le premier jour... »

Ils mangèrent en silence. Une sourde rancune envahissait le cœur de Mirone Prokop. Vraiment, Kamilo ne comprenait rien à rien. Ou plutôt non, il était trop perspicace. Mais pourquoi cette affreuse manie de tourner tout en dérision? Il est des choses qui commandent le respect. Quoi, par exemple? La douleur et l'amour. Mais cela n'avait rien à voir avec lui. N'empêche. Si Kamilo continuait ses boutades agaçantes, il le quitterait. Il irait vivre seul, réconforté par l'ardente pensée de cette femme providentiellement entrée dans sa vie et dont il attendait dès lors, presque fébrilement, un jet de lumière dans sa destinée.

Kamilo Tompa sortit pour aller faire son numéro, le chapeau sur l'oreille. Il cria : « Bonsoir, vieux... » joyeusement, comme d'habitude.

Mirone Prokop haussa les épaules avec humeur. Puis ayant baissé la lampe, les yeux mi-clos, allongé tout habillé sur le lit, il s'enveloppa dans le tiède souvenir de Mara Ghéorghiéva comme dans une couverture de voyage écossaise.

***

Le jour anxieusement attendu arriva. Mara Ghéorghiéva accueillit très aimablement son visiteur. Avec infiniment plus de cordialité que la première fois. C'était bien, chez elle, comme il l'avait imaginé dans ses rêves. Après une petite entrée avec un portemanteau du type « ministère », une vaste pièce intelligemment meublée. Un grand canapé à droite en entrant, couvert de coussins un peu défraîchis garnis d'un filet vieil or à gros glands lourds. A côté, une lampe sur pied, encapuchonnée d'un abat-jour chinois d'un goût douteux, achevait de donner à ce coin un cachet imperceptiblement équivoque. Le commutateur tourné, le reste sortit de l'ombre. Un grand piano à queue, massif et bien nourri. Près de lui, dressée comme un reproche, une harpe décharnée, respirant à la fois noblesse et abandon. Une jolie commode du XVIIIe, un argentier marqueté, des bibelots de tous genres enfin, qu'il se promit bien d'examiner de plus près au cours de ses visites futures.

Mirone Prokop avait réussi à dominer sa timidité et son émotion. Il dit à Mara Ghéorghiéva tout le charme qu'il trouvait à son intérieur, et combien lui plaisait l'intimité « artistique » de ce cadre digne d'elle.

— « Oui, » répondit-elle, souriante et grave, « je me sens heureuse ici autant qu'on peut l'être. Tout me plaît. Je vis au milieu de mes souvenirs. J'aime toutes ces choses qui sont devenues mes amies, mes confidentes. J'aime même, le croirez-vous? la lampe chinoise qui n'est pas très discrète cependant... »

La conversation prenait un tour un peu sentimental. Mirone Prokop eut l'intuition que son interlocutrice allait lui faire la confidence de sa vie. Cela le choqua. Comme une chose trop rapidement acquise.

Mais il n'en fut rien. Après un silence qu'il n'était pas arrivé à rompre parce qu'aucune parole ne lui était venue aux lèvres, elle demanda soudain :

— « Eh bien ! Et cette leçon de solfège...? »

Elle eut un rire un peu nerveux, la tête renversée.

— « Comme vous êtes pressée, » dit-il. « J'ai à peine le temps d'apprendre à vous connaître. »

— « Ne cherchez pas à me connaître, » murmura-t-elle avec une gravité un peu triste.

C'est à cet instant qu'on sonna. Mara Ghéorghiéva s'excusa et s'en fut ouvrir. Prokop resta seul quelques minutes. Puis on chuchota dans le couloir. Bientôt Mara réapparût, poussant devant elle une toute jeune fille. Une enfant encore. Quinze ans peut-être.

La nouvelle venue était blonde, fraîche et maigre. Réservée et souriante. Pas intimidée du tout, cependant.

— « Voilà ma petite amie Véra... M. Prokop. »

Ils se saluèrent.

Véra avait de petites tresses raides, quelques taches de rousseur aux ailes du nez, minuscules et comiques, qui ne déparaient point d'ailleurs sa petite figure étroite. Il y avait dans ce visage quelque chose d'indéfinissable. Un air de race, d'aristocratie, que Mirone Prokop crut retrouver chez Mara Ghéorghiéva qui tenait affectueusement la petite dans son bras.

— « Véra est ma grande confidente, » dit-elle. « Nous sommes comme deux sœurs. »

Ses yeux cherchèrent ceux de l'enfant et les tinrent immobiles, fascinés et avides.

Mara Ghéorghiéva se tourna alors vers Prokop que cette courte mais fervente contemplation mutuelle avait singulièrement troublé.

— « Figurez-vous, » dit-elle d'un ton détaché, « que les parents de cette chère petite cherchent un pensionnaire. Ils ont une belle grande chambre à louer. Ce sont de fort braves gens. Ne connaîtriez-vous personne parmi vos amis que cela pourrait intéresser? »

Il sembla à Mirone Prokop que le regard de la petite Véra se posait sur lui avec anxiété. On eût dit qu'elle voulait exprimer son désir de le voir devenir ce pensionnaire. Il fallait qu'il se décidât sans tarder, qu'il prît au plus vite sans doute la place de quelqu'un d'autre, qu'elle

redouterait par-dessus tout. Ce regard était plus qu'une suggestion. Une prière. Une véritable supplication.

— « Je pense que je connais quelqu'un, » dit Prokop influencé.

— « Jeune ou vieux? » demanda Véra.

— « Déjà intéressée par ces choses? »

Elle ne rougit pas. Son visage se contracta comme au souvenir d'une chose affreuse.

— « J'ai si peur des vieux, » dit-elle.

Mara Ghéorghiéva l'attira contre elle et la serra dans ses bras, un peu trop affectueusement.

— « Pauvre petite... il ne faut pas... »

— « La chambre est-elle libre immédiatement? »

— « Oui, monsieur. »

— « Ce soir au besoin? »

— « Certainement. » (Ses yeux brillaient d'une joie intense. Elle devinait.)

— « Parfait! » dit Prokop. « Je pars avec vous... Je serai votre pensionnaire. »

*
* *

Mirone Prokop ne comprenait pas bien quelle mouche l'avait piqué. Quel démon l'avait poussé à bousculer ses chères habitudes? Pourquoi avait-il subitement abandonné son vieux Kamilo? Avait-il cédé à la détresse de la petite Véra? A un désir inexprimé de Mara Ghéorghiéva? Il ne savait. Une chose était certaine : le papier à fleurs de sa nouvelle chambre ne lui plaisait pas. Pour le reste l'indifférence la plus totale l'habitait.

Son geste inconsidéré et inexplicable ne lui laissait que la saveur un peu amère d'une grande passivité mêlée à un peu d'inquiétude.

Les parents de Véra étaient des gens simples et bons, déjà assez âgés. Dans ce milieu fort modeste, l'adolescente paraissait déplacée comme une pierre précieuse dans une boîte d'allumettes. Ce petit bout de femme, bien que née pour devenir une petite bourgeoise comme sa mère, destinée à grandir et à vivre dans un intérieur mesquin et sans confort, semblait avoir compté, parmi ses lointains ascendants accouplés au hasard des siècles, quelque personne de haut lignage, pleine de finesse, de distinction, de pureté dans les traits et le regard, dont on retrouvait au détour du pli de la bouche ou dans la ligne du front ou du nez, la marque encore perceptible.

Véra portait sur elle un signe de grandeur et de prédestination.

Elle avait une maturité d'âme un peu intimidante qui faisait danser une petite lueur insolite dans ses yeux bleus au blanc nacré .

Mirone Prokop la voyait tous les jours, puisqu'il prenait ses repas avec elle à la table familiale. Lorsqu'il rentrait, sa journée finie, il la découvrait occupée à lire, à broder ou à rêver. Il lui parlait souvent,

pour le seul plaisir d'entendre sa voix. Une voix de mésange. D'oiseau en tout cas. Grêle et élevée. Où l'on sentait frémir des plumes.

Insensiblement, sans trop s'avouer ce qui l'attirait en elle, Prokop se prit d'affection pour Véra. Il disait, le soir, lorsqu'il la surprenait à la fenêtre, comme si elle l'attendait :

— « Bonsoir, petite fée... »

Et elle répondait en riant :

— « Bonsoir, M. Prokop. »

Il était ainsi naïvement heureux de la retrouver chaque soir et, à son insu, le visage de la gamine l'occupait fréquemment pendant la journée, surgissant à tout propos dans sa pensée.

Il se mit tout doucement à l'aimer sans s'en apercevoir. D'un sentiment indéfinissable, paternel, enfantin, amical. Il lui paraissait désirable parfois de jouer avec elle à la poupée ou de lui raconter des histoires en la prenant sur les genoux ou de la serrer dans ses bras brusquement, sans rien lui dire. Mais, en sa présence, il se sentait incapable du moindre geste tendre. Il se contentait de la regarder et d'essayer de lui plaire. Il lui faisait, dans ce but inavoué, de petits cadeaux attendrissants : un oiseau, un lapin, des poissons rouges, un jeune chien pataud, des fleurs, un compas, un tablier blanc avec de la dentelle, des friandises.

Il lui disait toujours : « Petite fée » et elle répondait gentiment : « Merci, M. Prokop », « Bonjour, M. Prokop ». Cela le faisait sourire et il lui demanda un jour de ne plus l'appeler M. Prokop mais de trouver quelque chose de plus affectueux, de mieux en rapport avec leur grande sympathie, « Oncle Prokop », par exemple.

Elle acquiesça avec un petit sourire entendu.

Le lendemain de ce jour, il lui apporta une montre. Une petite montre-bracelet avec un ruban noir. Une vraie petite montre-bracelet comme elle en désirait une. Elle vint à lui dans un grand élan, lui enlaça le cou de ses petits bras maigres, regarda son visage de très près et, brusquement, l'embrassa sur les lèvres. Et restant ainsi suspendue à lui, elle murmura sans gêne et sans rire :

— « Merci, mon chéri. »

Mirone Prokop ne savait que faire. Il la prit par la taille et la déposa doucement à terre, délicieusement troublé. Mais il se ressaisit bientôt, subitement conscient de ce que cette attitude avait d'équivoque. Il s'arracha à la présence de la petite Véra, tant il se sentait disposé, en cet instant, à la couvrir de baisers et à l'attirer à lui.

Il sortit sans un mot. A ce moment le père entra. Prokop se sentit horriblement honteux, coupable même à la seule idée que cet homme sans arrière-pensée aurait pu les surprendre. Une rougeur monta en lui qui vint ensanglanter sa vue. Les deux hommes se saluèrent cependant comme de coutume, échangeant quelques propos sur le temps et le coût de la vie. Véra, comme si rien ne venait de se passer, vint spontanément à son père et l'embrassa dans un grand élan affectueux. Mirone, à

cet instant, se demanda s'il fallait s'étonner davantage de cette extraordinaire candeur ou de cette précoce rouerie.

*
* *

Mirone n'avait pas abandonné ses leçons de musique. Il voyait Mara Ghéorghiéva deux fois par semaine et une amitié virile et intellectuelle l'unissait à cette femme délicate et troublante, qui avait pour lui des attentions maternelles. Il se sentait bien rue Liubène Karavélov et les soirées interminables qu'il passait en compagnie de Mara le libéraient un peu de l'envoûtement morbide où le tenait la captivante pensée de la petite Véra.

Il ne s'était pas ouvert encore à son amie du trouble sentiment qui était né en lui et qu'il ne combattait que mollement. Aucune allusion n'avait jamais été faite à l'adolescente. Le problème fut abordé un soir cependant à la suite d'un incident assez inattendu.

La concierge lui ayant ouvert la porte d'entrée, il était monté directement à l'appartement de Mara. Le doigt sur la sonnette, il s'était ravisé. Des voix lui parvenaient de l'intérieur. Celle de Mara tout d'abord, grave et lourde d'un amical reproche :

— « Pourquoi as-tu fait cela, petite méchante? J'ai toujours été très bonne pour toi. Comme une grande sœur. Je ne comprends pas. »

Alors la voix de Véra, pointue et amère :

— « Il ne faut pas chercher à comprendre. Cela me plaisait. »

— « Tout ce qui plaît n'est pas bon à faire. »

— « C'est une opinion. Pas la mienne. Si cela t'ennuie, je ne viendrai plus. »

— « Je ne te demande pas de ne plus venir. » (La voix de Mara était empreinte de détresse.) « Je te demande seulement de m'aimer comme je t'aime. »

— « Je t'aime autrement. »

Alors le rire trop nerveux de Mara.

— « Tu es un petit démon !... Je ne puis me passer de toi. Je te demande pardon de mon geste d'humeur. Mais tu m'as fait très mal. »

— « Il faut souffrir pour être aimée... »

Prokop, qui avait le doigt sur la sonnette appuya machinalement et plus tôt qu'il n'aurait voulu.

Le silence se fit. Mara vint ouvrir. Elle se tamponnait le cou avec un petit mouchoir taché de sang.

— « Ah ! c'est vous Mirone, » fit-elle un peu déroutée... « Il y a longtemps que vous êtes là? » (Elle paraissait inquiète.)

— « J'arrive. »

— « Entrez. J'ai une visite. »

— « Non, non... Je m'excuse. Je ne veux pas vous importuner... »

Il disait cela pour donner le change et Mara se laissa prendre à son jeu. Elle sourit, soulagée.

— « C'est quelqu'un que vous connaissez. Une surprise... »

— « Bonjour, Oncle Prokop ! » cria joyeusement Véra en venant à lui. « Vous venez prendre votre leçon ? »

— « Bonsoir, petite fée !... Pas encore rentrée? »

Mara se regardait dans la glace. Elle étanchait à son cou une petite plaie qui souillait de sang son mouchoir serré en boule.

— « Qu'est-ce que vous avez, Mara? Vous êtes blessée? » demanda Prokop.

Il y eut un silence gêné. Mara ne savait que répondre. Elle évitait les yeux de Prokop tout désemparé et ceux de Véra qui la cherchaient avidement.

— « Je me suis écorchée avec ma bague... »

— « Menteuse ! » cria Véra méchamment. « Menteuse !... Je vais le dire, moi, ce qu'il y a. On peut le savoir... »

— « Véra ! » supplia-t-elle. « Tais-toi donc. »

— « Non ! Vous m'écoutez, Oncle Prokop?... Cette méchante a voulu m'embrasser... Si, si. Elle veut toujours m'embrasser. C'est pour cela qu'elle m'attire ici. Elle a voulu m'embrasser et je l'ai mordue... Dans le cou... C'est pour cela qu'elle saigne. »

— « Quelle idée ! Faire du mal à une si gentille amie ! » protesta Mirone Prokop terriblement ennuyé.

Véra le toisa insolemment. Une lueur perverse passa très rapidement dans son regard. Elle haussa les épaules.

— « Elle a voulu m'embrasser... d'une façon sale. »

Mara ne protestait pas. Effondrée dans le grand canapé couvert de coussins, elle pleurait, le visage entre les mains.

Prokop n'insista pas. Un peu de chaleur lui monta aux joues. Il aurait désiré en savoir plus long, mais il aurait fallu pour cela affronter le regard trop profond de Véra, prononcer des mots dont il avait peur, analyser des sentiments, des sensations et des gestes dont la pensée seule l'épouvantait.

— « Il faut rentrer à la maison, petite fée, » dit-il doucement pour l'apaiser. « Vos parents vont s'inquiéter... Allons. Dites gentiment au revoir à Mara. Vous lui avez fait de la peine. »

Mara faisait signe de la tête que ce n'était plus nécessaire.

— « Si, si... » insista-t-il. « Il faut vous quitter bonnes amies. »

Véra s'approcha. Elle tendit la main à Mara Ghéorghiéva qui leva vers elle son beau visage baigné de larmes et son cou cruellement meurtri.

— « Au revoir, Mara, » dit la fillette avec une conviction qu'on n'attendait pas d'elle après cet incident. « A bientôt... »

Mais sa bouche était mauvaise et son regard trop sombre. On aurait dit une promesse terrible ou une menace.

Quand elle fut sortie, qu'il eut entendu claquer la porte d'entrée et qu'il se fut assuré à la fenêtre qu'elle s'éloignait bien, Mirone Prokop vint s'asseoir auprès de Mara. Il la prit dans son bras, fraternellement,

et demanda avec un calme merveilleux qui l'étonnait et qui lui venait de ce rôle d'arbitre que les circonstances lui avaient imposé :

— « Qu'est-ce que c'est que cette vilaine histoire? »

Elle tamponna ses yeux rougis et le regarda bien en face, lui prenant les mains :

— « Mirone, avez-vous confiance en moi? »

— « Oui, » fit-il sans hésiter.

— « Je le sais. Alors, écoutez-moi. Ne croyez pas un mot de ce que cette malheureuse enfant vient de dire. »

— « Je n'en crois rien, mon amie. Mais je suis effrayé de la violence de ses paroles. Expliquez-moi. »

— « Je n'ai rien à expliquer. Tout cela est inexplicable d'ailleurs. Je ne veux pas charger cette petite. J'ai pour elle une trop grande affection. » (Elle hésita un peu.) « Vous aussi d'ailleurs... »

— « Moi? »

— « Oui, Mirone, vous. Ne protestez pas. Il y a longtemps que je l'ai deviné. C'est bien compréhensible, cette petite est ensorcelante. J'ai été prise à son charme comme vous et je n'en rougis point. »

— « Ce n'est pas la même chose, je suppose. »

— « Si, c'est la même chose, exactement. »

Elle le regardait bien en face. A quoi bon vouloir aller au fond des choses avec de pauvres mots? Les abîmes du cœur humain sont insondables. Il baissa les yeux.

« Soyez prudent, Mirone. Ne cessez jamais d'être sur vos gardes. Vous jouez un jeu terrible. Cette enfant que j'aime, que nous aimons, est un démon. »

— « Mara... »

— « Vous êtes jeune. La vie entière commence pour vous et vous sourit. Il n'en est pas de même, hélas! pour moi. Croyez-en ma douloureuse expérience. Fuyez cette petite. Il en est temps encore. Elle ne vous apportera que le malheur. »

— « Pourquoi dramatiser tout ceci? » murmura Prokop après un silence pénible. « Véra n'est qu'une petite fille... »

— « Une petite fille sans âme. »

— « Littérature... »

Il pensait : « Jalousie... Jalousie... On cherche à m'éloigner de Véra. Dans quel but inavoué? Est-ce pour me garder d'elle ou la garder de moi? Qui Mara prétend-elle donc protéger? La fillette qui l'a mordue dans d'obscures circonstances ou l'ami qui pourrait être un rival? Les femmes sont incompréhensibles! »

Mara Ghéorghiéva s'était levée. Elle alla jusqu'au centre de la pièce et se retourna brusquement, transfigurée. Ses yeux brillaient dans son visage égaré et tragique de visionnaire.

— « La mort! » dit-elle en se croisant les mains sur la poitrine « Elle apporte la mort... »

***

Mirone Prokop avait cru pouvoir se libérer de la double et contradictoire emprise des deux femmes qui occupaient sa vie. Il avait renoncé à ses visites chez Mara et ne s'était plus présenté chez sa jeune amie. Il avait fui autant l'une que l'autre, intimidé par le mystère et le doute. Il était venu demander asile à Kàmilo Tompa, bon camarade, qui l'avait accueilli sans sourire et sans demander d'explications.

Mais sa ferme résolution de se tenir à l'écart d'un péril inconnu n'avait pas apaisé son tourment. Si l'image de Mara, prophétique et douloureuse, commençait à s'estomper dans son souvenir, la pensée de sa petite fée ne cessait de l'assaillir.

Tout n'était pas amical et affectueux dans les méditations où il se complaisait. Des songes s'éveillaient en lui, assez pervers, contre lesquels il luttait mollement. Tentation insupportable et lancinante. Il regrettait à présent les dangereux tête-à-tête avec sa petite amie. Cette indéfinissable intimité, puérile et troublante. Un besoin de rechercher et de craindre à la fois une chose qu'il devinait monstrueuse ne lui laissait plus de repos. Il se mit à souffrir, à se ronger ; aucun remède n'existait pour son mal. Impossible de se raisonner. Impossible de se distraire. Le soir, très souvent, après une journée amère, il lui arrivait de venir rôder autour de la maison où il avait vécu auprès de Véra. Il passait et repassait sous les fenêtres closes. S'appuyait au mur, sa joue brûlante contre le crépi rugueux. Ces rares minutes, dont il percevait l'invraisemblable ridicule, lui apportaient un petit soulagement que venait gâter la crainte d'être surpris.

Il allait aussi l'épier de loin, lorsqu'elle partait pour l'école, avec ses petites tresses blondes appétissantes comme des torsades de sucre transparent. Il avait ainsi l'impression de veiller de loin sur elle. De la protéger contre des dangers inconnus. Contre la méchanceté peut-être des grands garçons qui se pourchassaient en bataillant dans les rues. Mais il dut se l'avouer finalement. C'était une déchirante jalousie qui le poussait, le forçait à se dissimuler aux abords de l'école, à patienter longuement sous la pluie pour attendre l'heure de la fin des cours, détournant son regard afin de ne point éveiller l'attention des passants devenus familiers.

Mais un jour, un triste jour où le vent soufflait méchamment de mauvaises nouvelles, Véra ne parut pas. Son absence à l'école se prolongea pendant une semaine. Prokop n'y tint bientôt plus. Il devinait sa petite protégée malade, en danger peut-être, et la crainte terriblement précise d'un malheur lui donna un courage inattendu.

Il décida d'aller aux nouvelles sans souci de ce qu'on pourrait dire.

Il fut reçu très amicalement par les parents qui ne firent aucun commentaire sur son départ précipité. Chacun avait à ce moment d'autres soucis que d'interpréter ses faits et gestes.

— « Vous savez que la petite n'est pas bien? » demanda le père.

— « Oui, je sais. Que se passe-t-il? Est-ce grave? »

On ne lui demanda pas « comment » il savait. Le père fit une moue signifiant l'ignorance ou l'incertitude. La mère se mit à pleurer.

— « Ah ! monsieur Prokop... Une petite si gaie, si riante. Vous la connaissiez bien d'ailleurs... »

Ces mots lui parurent un instant une allusion désagréable. Mais il secoua ce malaise né seulement de son imagination ombrageuse. Il demanda à voir Véra, très ému et très remué. Il retrouvait avec un petit pincement au cœur ces meubles et ces bibelots sans valeur, qui lui étaient devenus familiers et qui avaient servi de cadre à tant d'heures douces et tendres.

Véra était comme une porcelaine dans son lit tout blanc. Transparente et amaigrie. Elle sourit doucement, mais sans surprise particulière. Comme une petite fille sage sourit à un vieil ami de la maison.

— « Bonjour, petite fée ! » fit-il, la gorge serrée.

— « Bonjour, monsieur Prokop. »

Il avait les mains vides, tant sa précipitation d'accourir à son chevet avait été grande. Il dit :

— « Je reviens. »

Il sortit en hâte. Il revint peu après avec un tas de choses inutiles et merveilleuses, obtenues en échange de tout l'argent qu'il avait sur lui.

Et l'on fit joyeusement, sur le lit blanc, l'inventaire de toutes ces richesses, de ces flacons multicolores, de ces boîtes nacrées, de ces friandises enrubannées, de ces encriers garnis de coquillages, de toute cette pacotille de bazar, plus belle que les vraies choses précieuses parce qu'elle porte en soi la poésie et le rêve et qu'elle met à la portée des mains les plus modestes l'inaccessible et le merveilleux.

Il fut reçu comme le bon génie, comme le clown légendaire de notre enfance qui se rendait à domicile pour redonner la santé aux petits malades privés de distractions.

La petite fée était radieuse dans son lit blanc comme un écrin et ses bons parents, joyeusement émus, se trouvaient soudain réconfortés.

Prokop fut tous les jours au chevet de sa petite Véra retrouvée et ce fut fête chaque jour. La charmante malade fut bientôt convalescente. Elle se leva un peu dans sa chambre, toute drôle de se trouver debout dans sa longue robe de nuit qui flottait sur ses jambes maigres. Puis elle sortit enfin, au bras de son bon génie, tout heureux de pouvoir la mener ainsi, à petits pas à la promenade.

Il reprit pension dans la maison. Il était devenu un frère assidu... Il avait une fierté naïve à voir Véra reprendre des forces, s'étoffer, devenir tout doucement une femme.

Jamais il n'avait été question de Mara entre eux et Mirone Prokop n'était pas loin de penser que la maladie de sa petite protégée avait consacré pour elle une véritable libération. Les ponts étaient rompus, sans aucun doute, entre cette enfant lumineuse et la monstrueuse emprise dont il la croyait prisonnière jadis.

Leurs pas les menaient avec une douce accoutumance au même petit

parc, désert et silencieux, où ils retrouvaient chaque jour le même banc rugueux. Mirone Prokop, comme une infirmière dévouée, faisait la lecture. Il choisissait les livres avec une scrupuleuse minutie, évitant toute imprudence, soucieux de ne pas rompre l'harmonie de cette grave et pure amitié qu'une allusion maladroite aurait pu irrémédiablement compromettre.

Il y eut un jour, dans un anodin roman pour jeunes filles, une innocente et banale tournure de phrase qu'il estima devoir transformer. Mais Véra avait suivi le texte et l'interrompit brusquement :

— « Pourquoi ne lis-tu pas ce qui est écrit? »

Il se troubla, ferma le livre et la regarda mécontent.

« Tu es vraiment trop ridicule. Je ne suis plus une enfant. »

Et elle bomba comiquement son petit torse.

Prokop avait pâli. Il se taisait. Il posa le livre sur le banc noir. Il hocha la tête d'un air désolé.

— « Oncle Prokop, » dit-elle, souriante, « tu n'es pas raisonnable. Tu m'en as voulu parce que je t'avais embrassé. Je l'ai bien senti. Et, cependant, tu avais bien souvent envie de le faire toi-même. Tu n'es plus revenu auprès de moi depuis le soir où j'ai mordu Mara. Pourquoi? J'ai toujours été gentille avec toi. »

— « Trop, Véra, trop... »

Elle le regardait drôlement, son petit visage tendu et impatient, offert au bout de son cou mince comme une fleur merveilleuse.

Prokop baissa la tête, sans rien dire. Puis de sa main gauche, machinalement, il se mit à caresser cette petite nuque nerveuse. Il regardait droit devant lui, dans le vague. Il y avait trois moineaux qui jouaient dans la pelouse autour d'une pâquerette. Il attira à lui le visage de Véra qui fermait les yeux, consentante. Il vit sa petite bouche mince, son nez pincé, son cou si rose et si frêle...

Et soudain une pensée terrible et bestiale vint noyer son cerveau comme une buée rouge. Il sentit ses lèvres s'entrouvrir, se retrousser sur ses dents dont l'avidité cruelle lui fut tout à coup une révélation hallucinante.

Il repoussa brutalement Véra, se leva et la contempla à nouveau avec un mauvais rictus.

Elle le regardait avec ferveur et gravité.

— « Je serai à toi quand tu le voudras, » dit-elle doucement.

Il haussa les épaules et s'éloigna à grands pas sans se retourner.

Véra stupéfaite ramassa le livre qui s'était ouvert en tombant. Elle en souffla la poussière, puis se mit à rire silencieusement.

— « Quand tu voudras, » murmura-t-elle... « Quand je voudrai plutôt. »

Le gardien du parc qui la connaissait de vue passa, son képi rejeté en arrière. Il la regarda sans comprendre et lui sourit.

*
**

Au milieu de la nuit, dans la maison silencieuse et endormie, Prokop bouscula ses derniers scrupules. Mieux valait être taxé de témérité que de sottise. A pas lents, par l'escalier baigné d'un rayon de lune, il descendit jusqu'à l'étage ou logeait Véra. Il faisait assez clair pour qu'il pût distinguer l'étroit tapis élimé qui occupait le milieu du couloir. Il s'y avança prudemment. Puis s'immobilisa plusieurs minutes devant la chambre des parents où un ronflement paisible et régulier attestait le sommeil confiant de l'un au moins des deux vieux époux.

Avec une lenteur minutieuse qui le mettait dans un extraordinaire état de tension nerveuse, il se déplaça de quelques mètres et vint tendre l'oreille tout contre la porte de la jeune fille. Son cœur battait à ce point qu'il ne lui eût pas paru étonnant que d'autres dans la maison l'entendissent cogner à coups sourds et désordonnés.

Allait-il gratter à la porte, appeler doucement son amie, entrer chez elle sans s'annoncer?

— « Véra, » souffla-t-il. « Véra... C'est moi... »

Pas de réponse. Le ronflement dans la chambre voisine avait changé de modulation. Très loin, quelque part dans la ville, un chien presque aphone hurlait à la lune.

— « Véra... »

Il avait la main sur la poignée. C'était plus fort que lui. Il ne songeait plus à toutes les objections qu'il avait lui-même formulées contre son désir.

Il entra comme un voleur et referma vivement la porte derrière lui.

Il y eut un courant d'air assez vif. La fenêtre était restée ouverte et les rideaux frémissaient encore. La clarté crue de la lune jetait sur le lit une tache blafarde.

— « Véra... »

Il s'approcha. Le lit était vide. Il n'avait même pas été défait. Cependant, sur la chaise à laquelle il s'appuyait, les vêtements de son amie avaient été jetés en désordre : son tailleur, son chemisier, sa ceinture en tissu élastique et ses bas même, par-dessus le reste, comme des peaux mortes vidées de leur chair.

Il ne comprenait pas. Il ne savait que penser. Où pouvait-elle être? Lui faisait-elle une farce? Il regarda sous le lit, derrière la tenture, dans l'armoire même dont la porte grinça effroyablement. Peine perdue. Véra n'était pas chez elle.

Une déception cruelle lui serra le cœur comme une main rageuse. Il se sentait brusquement désolé, triste, inquiet, jaloux. Il battit en retraite, plus honteux encore que d'un échec, et s'en fut s'asseoir à mi-hauteur de l'escalier qui conduisait à son étage, le menton aux genoux, pour attendre, guetter, comprendre et protester...

S'était-il donc assoupi?... Avait-il dormi et rêvé?

Etait-ce le froid qui venait de le faire frissonner ainsi? C'était plus qu'un frisson d'ailleurs. Un tressaillement en profondeur.

Il ne s'était pas trompé cependant. Il avait cru voir passer une ombre.

Une silhouette rapide, vêtue de blanc. C'était un effet de l'aube sans doute qui mettait en fuite les fantômes de la nuit. Ou la lune peut-être?

Il se secoua. Non, ce n'avait pas été une illusion. Quelqu'un avait passé rapidement. Quelqu'un venait au même instant de pénétrer chez Véra.

Il s'élança.

Au moment où il allait mettre le pied sur le palier, la porte de la chambre des parents s'ouvrit brusquement et la mère apparut, les cheveux hérissés de papillottes ridicules, les mains croisées sur la chemise de nuit si longue, si droite, si raide.

— « Ah ! c'est vous, M. Prokop, » dit-elle rassurée. « J'avais entendu du bruit. Je m'étais inquiétée... »

— « Non, ce n'est que moi. » (Il fit un signe apaisant.) « Je suis descendu prendre des cachets dans mon pardessus. Quelle heure peut-il être? »

— « Cinq heures sans doute. Vous pouvez encore dormir un peu. »

— « Excusez-moi. »

Il remonta quelques marches et s'installa à nouveau à son poste de guet.

La mère qui était rentrée dans sa chambre reparut bientôt. Elle ne leva heureusement pas les yeux dans sa direction et entra sans frapper chez Véra.

Il tendit l'oreille anxieusement. On entendait les femmes chuchoter. Véra était donc chez elle. La jeune fille dit distinctement :

— « Va donc te reposer... Tu es d'une nervosité stupide. »

C'était bien la voix de Véra. Comment était-elle rentrée dans sa chambre? Cette ombre imprécise, qu'il avait cru voir, était-ce Véra? Et d'où venait-elle?

Il renonça à comprendre. Par la fenêtre de l'escalier, il pouvait voir, pour la première fois, le ciel blanchir sur les toits. C'était l'heure de la rosée. Les étoiles s'évanouissaient déjà. Seule la lune, tenace et frigide, continuait à dominer la terre...

Lorsque Véra vint le secouer, assoupi sur les marches, la tête appuyée à la rampe, il faisait entièrement jour.

L'étrange jeune fille le regardait intensément. Elle l'avait pris par l'épaule. Elle sentait les os sous la faible épaisseur de son peignoir.

— « Allons, réveillez-vous, Oncle Prokop. Réveillez-vous. Il faut vous habiller tout de suite. C'est très pressé... »

Il reprenait difficilement conscience. Il se sentait si fatigué, si courbatu.

— « J'ai fait un rêve terrible cette nuit, » dit-elle. « J'ai vu mourir Mara... Je suis sûre qu'il lui est arrivé malheur. Nous devons aller tout de suite jusque-là. »

Elle frissonnait. Ses petits doigts pointus étreignaient nerveusement l'épaule de son compagnon.

— « J'ai peur, » dit-elle... « J'ai horriblement peur. Elle m'a appelé pendant mon sommeil... »

*
**

La porte était fermée de l'intérieur. Le concierge dut l'enfoncer à coups d'épaule en présence du commissaire. On avait eu beau appeler, personne n'avait répondu. Quand on pénétra dans la pièce, la lampe chinoise jetait une clarté jaunâtre sur toutes choses. Les rideaux étaient clos. Sur le grand canapé, étendue parmi les coussins bouleversés, Mara Ghéorghiéva était morte.

On eut beau la secouer, lui frapper dans les mains, rien n'y fit. Elle restait immobile et glacée, son visage exprimant une sorte de calme bonheur mêlé d'effroi.

Chose curieuse, à part une petite plaie qu'elle avait à la gorge, à l'endroit où affleure la veine, aucune marque suspecte ne laissait entrevoir la cause de sa mort.

Une petite plaie rose, bien propre, sans une trace de sang.

Le commissaire examina attentivement le cadavre et sa figure bonasse et bourrue prit une expression extraordinairement grave lorsqu'il se releva.

— « Mais cette femme est exsangue, » dit-il en dominant mal son émotion. « Ceci n'est pas une affaire banale. »

— « C'est un suicide sans doute, » fit à voix basse le concierge qui n'avait pas compris. « Croyez-vous qu'elle se soit empoisonnée? »

— « Je dis qu'elle est exsangue. C'est infiniment plus grave. »

— « Assassinée? » demanda le père de Véra qui se tenait à l'entrée de la pièce auprès de sa femme.

— « Impossible, » fit le concierge. « Elle n'a pas reçu de visite hier soir. Elle est rentrée tout au début de la soirée. »

— « Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, » dit Mirone Prokop au commissaire.

— « Je veux dire... » (le gros homme moustachu paraissait effrayé des constatations qu'il venait de faire), « je veux dire que nous nous trouvons en présence d'une mort qui n'est pas naturelle.

— « Un crime n'est jamais une chose naturelle. »

— « Ceci n'est pas un crime normal. Regardez donc cette plaie si propre, si pâle. Voyez ces traces. On dirait une morsure... Quelqu'un... quelque chose a mordu cette malheureuse à la gorge... »

— « Et ensuite? »

C'était la mère de Véra qui avait parlé d'une voix blanche.

— « Ensuite, » dit le commissaire à voix plus basse, « *on* a bu le sang de cette femme jusqu'à la vider de sa vie. »

Véra étouffa un petit cri d'horreur. Prokop vint à elle et la prit dans son bras en un geste d'amicale protection.

— « Mais c'est une histoire de vampire que vous nous racontez là, » murmura le père de Véra, incrédule.

Le policier baissa la tête, impuissant à fournir une autre explication.

— « Vous ne pourriez mieux dire... »

Un silence angoissé régna dans la pièce. Insensiblement les assistants s'étaient éloignés du pâle cadavre.

— « Cela ne m'étonnerait pas, » murmura le concierge. « C'était une femme bizarre. Je l'ai entendue fréquemment geindre, toute seule, le soir, en montant me coucher. »

— « Vous déraisonnez ! » fit le père de Véra en haussant les épaules. « Il n'y a plus de vampires de nos jours. Ce sont là des histoires de croquemitaine. »

— « Vous auriez tort de le penser, » répliqua le commissaire, piqué au vif. « Ce n'est pas la première fois que je sois obligé d'admettre une telle explication. »

La mère de Véra se mit à pleurer.

— « Pauvre femme, » murmura-t-elle. « Elle était si bonne... »

— « Si bonne et si douce, » renchérit Véra en jetant à Prokop un regard indéfinissable qu'il fut seul à percevoir. « Si douce, si tendre... »

Et elle passa sa petite langue rose de jeune chatte sur ses lèvres minces et mobiles.

*
* *

Prokop et Véra étaient retournés dans le petit square familier. Mara avait été mise en terre le matin même. Depuis la découverte de son cadavre, il n'avait plus été question entre eux de la femme qui les avait mis un jour en présence.

Prokop avait pris Véra par la taille et ils avaient marché longtemps à petits pas, en silence, autour de la pelouse soigneusement entretenue, bordée d'arceaux de fonte.

— « Je voudrais vous dire quelque chose, petite fée. »

— « Dites-le donc. »

— « Si l'on s'asseyait? »

Ils retrouvèrent le banc rugueux et s'y arrêtèrent en soupirant doucement. Il y avait trop de mots qui se pressaient dans leur cœur.

— « Véra... Savez-vous que j'ai voulu vous rejoindre, l'autre nuit, dans votre chambre? »

— « Vraiment? » dit-elle, le visage soudain illuminé d'une grande joie. « Et pourquoi ne l'avez-vous pas fait? Pourquoi êtes-vous resté dans l'ombre, sur l'escalier comme un collégien? Si, si. C'est là que je vous ai surpris. »

— « Je ne suis pas resté toujours sur l'escalier. »

— « Pourquoi avez-vous hésité alors à me surprendre? » (Sa voix se fit plus grave et plus chaude.) « Il y a tant de soirs que je vous attends. »

— « Mais Véra, je suis venu... »

Elle secoua la tête gentiment. Elle souriait avec indulgence.

— « Oncle Prokop, vous avez rêvé... Vous êtes resté toute la nuit sur l'escalier. »

Il torturait son souvenir. Il se mettait à hésiter à présent. Au fait, c'était bien possible. Trop de pensées occupaient sans cesse son esprit. Il devait sans aucun doute perdre parfois de sa lucidité.

— « Petite fée, » dit-il, la gorge serrée, « comme j'aurais voulu pourtant que ce fût vrai. »

— « Cela pourrait être vrai... »

Elle mit sa joue contre la sienne, câlinement. « Ce sera vrai... Attendez-moi ce soir chez vous. »

Leurs mains s'étreignirent avidement et ils savourèrent en silence la promesse formulée et reçue.

Le jour touchait à sa fin. Le parc depuis tout un temps déjà était désert. Il faisait calme et doux. Un petit chien jaune vint les regarder et disparut, d'un air digne et comique, dans une allée.

Véra se dégagea doucement.

— « Est-ce que vous croyez aux vampires? » demanda-t-elle à brûle-pourpoint sans lever les yeux. »

— « Non. »

— « Sceptique? »

— « Terriblement. »

Elle se mit à rire.

— « Oncle Prokop, voulez-vous jouer au vampire avec moi? »

Elle disait « avec moa » comme les clowns au cirque.

— « Mais bien sûr... »

Elle s'approcha en faisant de grands yeux menaçants et joyeux, ses petites lèvres retroussées, ses dents gourmandes.

— « Je mords? »

— « Oui... Mais doucement. »

Il tendait le cou sans réfléchir, confiant, se prêtant au jeu.

Alors soudain *il vit* quelque chose dans les yeux de Véra. Quelque chose qui le glaça et qui le fit se lever d'un bond, la main à la gorge, avant même qu'elle l'eût touché. Son visage exprimait la crainte et le dégoût.

— « Rentrons, » dit-il brusquement. « Ce ne sont pas là des choses à faire. C'est stupide... »

Véra éclata de rire comme une fillette heureuse d'une innocente plaisanterie. Et son rire sonna clair.

— « Ce que vous pouvez être émotif... »

*
* *

Le lendemain, Mirone Prokop était mort dans son lit, la gorge marquée d'une petite plaie rose, bien nette et bien propre.

Véra ne le vit pas ainsi. Elle était partie, tôt le matin, se promener à bicyclette avec une amie. Celle dont elle avait dit à sa mère, avant de partir :

— « Tu sais, la petite blonde, si rose et si fraîche, avec son petit cou gracieux... »

Gerda

(*Gerda*)

par **EVELYN E. SMITH**

Où se trouvent formulées quelques pénétrantes observations sur les dangers de l'amour, et spécialement ceux d'éveiller, par un baiser, l'insatiable appétit de la bien-aimée...

Mais n'alourdissons pas de trop de commentaires cette « mise en boîte » du conte fantastique. Simplement disons qu'il est bon de se moquer quelquefois d'institutions même aussi respectables que l'Université et le récit de terreur!



ELLE était belle : elle avait des cheveux d'or et des yeux bleus comme une princesse de conte de fées. A la vérité, elle aurait fort bien pu être une princesse véritable, car elle descendait d'une noble famille d'Europe Centrale, famille si haut placée qu'il n'était pas impossible qu'une goutte de sang royal coulât dans ses veines d'azur. Mais jamais elle n'en parlait. Chaque fois qu'elle ouvrait la bouche, c'était pour parler de son travail.

Pour le moment, elle faisait ses études de Biologie. L'intérêt qu'elle portait à cette branche de la science semblait tout à fait objectif. Tous les cœurs masculins de l'Université, ou presque — du plus ancien professeur au bizut le plus imberbe — avaient beau battre à l'unisson pour elle, elle restait parfaitement insensible aux attentions qu'on lui témoignait pour se consacrer tout entière à son sujet.

Le moins enthousiaste de ses admirateurs n'était certes pas Peter Loomis, qui, pour sa troisième année de Psychologie, continuait de collectionner les notes médiocres. La raison qui l'empêchait d'avoir de brillants livrets, en dépit de ses dons en cette matière, était qu'il échouait invariablement chaque trimestre en Education Physique et en Mathématiques, disciplines que les autorités de l'Université imposaient aux élèves, probablement sous le prétexte qu'il était abusif à cet âge de goûter la douceur de vivre.

Mais, pour Peter du moins, les misères de la gymnastique et du calcul algébrique, si grandes fussent-elles, n'étaient rien en comparaison des blessures de l'amour non partagé. Il n'en désespérait d'ailleurs pas pour autant. Etant donné que Gerda avait déjà refusé d'assister au Bal des Anciens en compagnie du capitaine de l'équipe de football, de passer une soirée dans un night-club avec le plus séduisant des professeurs d'Art dramatique, ou de visiter l'époque qu'il lui plairait avec le Direc-

teur des Etudes de Physique dans sa machine à explorer le Temps, il aurait pu lui sembler présomptueux d'aller jusqu'à lui demander de l'accompagner à la Maison des Etudiants pour y prendre un chocolat au lait. C'est pourtant ce qu'il fit.

Le vrai mérite ne l'emporta pas plus sur les avantages physiques que sur les facultés intellectuelles. Il en est ainsi le plus souvent dans la vie réelle. « Non merci, » répondit-elle poliment, comme elle avait déjà répondu au capitaine de l'équipe de football, au professeur d'Art dramatique et au physicien. « Je suis trop prise par mes expériences biologiques, des expériences de la plus grande importance, appelées à révolutionner le monde. »

Ces propos singuliers auraient dû mettre la puce à l'oreille de Peter, mais une seule chose comptait pour le pauvre garçon aveuglé par sa folle passion : son idole avait un accent enchanteur, toute sa personne était irrésistible. Pourquoi ne voyait-elle pas en lui les rares qualités qu'il se découvrait si facilement lui-même? Comment une créature si délicieuse pouvait-elle être aussi insensible que les professeurs de Mathématiques et de Gymnastique, qui eux, évidemment, n'avaient rien de délicieux, mais exerçaient une influence aussi décisive sur sa vie?

Pourtant, c'est à Gerda qu'allaient avant tout ses pensées, et non à eux. A coup sûr, il y avait en elle quelque chose d'anormal, il était forcé d'en convenir; sinon elle n'eût pas manqué de succomber aux assauts que le charme masculin — il ne s'agissait pas uniquement du sien, il le reconnaissait volontiers — lui livrait avec un bel acharnement. Mais il était inutile d'essayer sur elle les artifices psychologiques, car elle avait, avec un tact égal, repoussé les avances de la Section de Psychologie tout entière. Il fallait quelque chose de plus énergique.

Peter se rendit donc à la Section de Nécromancie, où il avait ses entrées, puisque tout étudiant en Psychologie était tenu de suivre aussi des cours en cette matière. Il y trouva le titulaire de la première chaire qui marmonnait pour lui-même des paroles en latin tout en remuant le contenu d'un creuset.

— « Monsieur le professeur... » commença Peter.

— « Oh ! allez au diable ! » s'écria le professeur Ténébroso avec irritation. « Vous avez fait échouer mes incantations. Maintenant il faut que je recommence tout. Laissez-moi tranquille, voulez-vous? »

— « Je voulais vous poser une question, Monsieur. J'ai besoin d'une aide. »

— « De mon temps, » grogna le vieil homme, « nous venions nous-mêmes à bout de nos difficultés ou nous étions changés en rats des champs. Voyons, que voulez-vous? »

Peter lui raconta son histoire. Le professeur parut lui accorder une parcelle d'attention, ce qui était le maximum auquel on pût s'attendre de sa part. Il interrompit le jeune homme avant que celui-ci eût fini.

— « Il est évident qu'elle est sous un charme ! » fit-il, agitant ner-

veusement sa baguette magique. « Le premier imbécile vènu s'en apercevrait. »

— « Bien sûr, bien sûr, » dit Peter, vivement intéressé. « Une princesse enchantée, » se dit-il à part soi. « Comment cela a-t-il bien pu m'échapper?... Mais comment puis-je rompre l'enchantement, Monsieur? » demanda-t-il tout haut.

Le professeur Ténébroso s'était remis à agiter le contenu de son creuset.

— « Oh ! c'est une de ces choses élémentaires, » répondit-il vaguement. « Je pense qu'un baiser suffirait. »

Peter s'enfuit d'un bond, sans prendre le temps de remercier le professeur ou de lui faire remarquer que l'extrémité de sa barbe plongeait dans le creuset. Un baiser ! Quelle façon simple, traditionnelle et combien agréable de rompre un charme !

Il se dirigea d'un pied agile vers le bâtiment des Sciences. Là, la chance voulut qu'il trouvât Gerda seule dans un des laboratoires de Biologie, occupée à disséquer une grenouille avec un soin méticuleux.

— « Gerda ! » annonça-t-il d'un ton dramatique. « Je suis venu pour vous délivrer d'un charme ! »

La princesse fit un pas en arrière, ses yeux virant à l'indigo sous l'effet d'une brusque angoisse.

— « Non, non ! Je vous en supplie, Peter, » fit-elle, s'efforçant de le tenir à distance avec les pinces à vivisection. « Vous ne savez pas ce que vous allez faire ! »

— « Je vais vous prendre dans mes bras, ma chère petite, » dit Peter avec ferveur, arrachant doucement les pinces qu'elle serrait dans sa main délicate.

— « Non, Peter, » continuait-elle de crier, se débattant. « Je vous en conjure... Je vous avertis... Vous regretterez votre fougue, jeune insensé que vous êtes ! »

Mais elle n'était pas de force à lutter avec lui. Ce programme d'Education Physique qu'il préparait pour la cinquième fois avait donné des résultats, quelle que pût être l'opinion de son moniteur.

— « Ha, ha ! » s'esclaffa Peter, conscient de sa supériorité, tandis qu'il l'enfermait dans ses bras et pressait ses lèvres contre celles de la jeune fille.

Il y eut un éclair, un coup de tonnerre. La terre trembla. Peter, lui aussi, trembla, bien qu'il se fût un peu attendu à une telle réaction.

Et c'est ainsi que Gerda fut libérée de son enchantement.

Même si Peter n'avait pas reculé, saisi d'horreur, il aurait trouvé difficile de la garder serrée dans ses bras, car elle était maintenant au moins vingt fois plus grosse que lui et se trouvait plutôt mal à l'aise dans l'espace du laboratoire de Biologie.

— « Je suis navrée, Peter, » dit Gerda d'une voix légèrement étranglée, la bouche pleine de feu et de fumée. « J'étais en effet sous l'influence d'un charme et il fallait un baiser pour me délivrer. Seulement

voilà, j'étais non pas une princesse enchantée, mais un dragon enchanté. »

Peter recula de quelques pas.

— « Ah ! inconstance, ton nom est homme ! » (1) dit le dragon. « Tout récemment encore, vous me juriez fidélité éternelle. Et maintenant que j'ai réellement besoin de vous, vous me repoussez ! » Elle exhala un soupir et un tourbillon de fumée emplit toute la pièce. « J'ai peur que vous ne m'ayez aimée que pour ma beauté physique, Peter, et non pour la beauté de mon âme. »

Chez un dragon, l'accent d'Europe Centrale n'était pas tout à fait si plaisant.

— « Je suis vraiment désolé, » bredouilla Peter, amorçant un imperceptible mouvement de retraite, « mais je croyais que vous alliez me dévorer. »

Elle toussa et des flammèches voltigèrent par toute la pièce.

— « C'est bien mon intention. »

— « Ecoutez-moi un peu, voulez-vous ! » hurla Peter, se jetant derrière une table. « Une petite minute seulement, en souvenir du passé. Nous étions ensemble en classe d'Histoire Moderne, rappelez-vous ! »

— « C'est bon, » fit-elle, conciliante. « Vous n'aurez pas fait appel en vain à la sentimentalité que tout dragon tient en réserve au plus profond de son cœur. Parce que nous avons été camarades de classe, je veux bien vous écouter. Mais dépêchez-vous. J'ai faim ! »

Peter aspira une longue bouffée d'air.

— « Je veux avant tout vous poser une question pourquoi faut-il que vous me dévoriez ? Rien ne vous force à manger la personne qui rompt le charme, n'est-ce pas ? »

— « Cela n'est pas spécifié en noir sur blanc, si c'est ce que vous voulez dire. Mais aucun règlement ne s'y oppose non plus. »

— « Mais vous pourriez manger des tas d'autres personnes à la place. Il y a le professeur Quaternion, par exemple... »

— « Pourquoi est-ce que je... Hum ! » Elle s'interrompit pour réfléchir. « Il m'a mis une appréciation déplorable en Trigo et m'a enlevé toute chance de me faire admettre comme membre de l'Association. »

— « Notre Université a, comme vous le savez, une Section de Mathématiques très importante, » dit-il, cherchant à la tenter, « pleine de professeurs bien en chair et savoureux. Et puis vous avez la Section d'Education Physique ! »

Le dragon passa sa langue sur ses lèvres :

— « Cette Miss Teres ! Me forcer, *moi,* à faire un double saut périlleux en avant ! »

— « Je vais leur tenir le crachoir et vous leur tomberez dessus parderrière ! » promit Peter avec enthousiasme. « Cela vous évitera des efforts inutiles. De plus, beaucoup de gens, n'ayant pas idée du cœur d'or

---

(1) Hamlet avait dit : « *Fragilité, ton nom est femme !* » (Acte I, sc.2).

qui bat sous votre extérieur de saurien, seraient capables de fuir en vous voyant. »

— « En ce qui vous concerne, Peter, ne vous tracassez pas, » dit le dragon tendrement. « Vous m'avez ouvert les yeux. Que diable ! J'ai une Université pleine de pédagogues trop bien nourris et d'adolescents succulents et j'irais dévorer mon seul ami. Allons, partons avant que j'oublie ma résolution ! »

— « Je crois qu'il faut commencer par les Mathématiques, » dit Peter, « parce que les professeurs de Gymnastique pourraient bien être légèrement coriaces, avec ces exercices continuels. »

« Pour la licence, » se dit-il tout joyeux, « je soutiendrai une thèse sur la Psychologie des Dragons. Ce sera un événement qui marquera dans l'Histoire des Connaissances humaines. »

Et, la main dans la main, ils s'éloignèrent dans le soleil couchant.



Le feu aux poudres

(*First strike*)

par JAMES BLISH

La « science-fiction », après avoir longtemps — et traditionnellement — chanté les louanges de la Science, se plaît souvent désormais à en dénoncer les méfaits. A supposer que ce courant d'idées se généralise, et au cas où le grand développement de ce genre littéraire aurait des effets sur notre civilisation, on peut se demander si ces effets seraient dans le sens du progrès.

Il est possible, en fait, d'imaginer ce que serait, dans quelques générations, une opinion publique formée par la descendance de ces livres hostiles à la science et au progrès technique : « Temps futurs » *d'Aldous Huxley,* « 1984 » *de Georges Orwell,* « Les Chroniques martiennes » *de Ray Bradbury. C'est ce que fait ici James Blish, auteur à tendances réalistes et* pro-scientifiques, *dont c'est la première nouvelle à paraître dans notre revue. Il y décrit un monde d'un proche avenir où l'hostilité au progrès, développée chez des millions de lecteurs de S.F., finit en effet par bloquer l'élan vers la navigation interplanétaire!*



Je n'ai pas l'impression que le métier de bûcheron m'enchantera, mais il faut dire que je n'ai pas grand choix. La seule profession que je connaisse réellement ne peut plus être exercée pour le moment aux États-Unis et je n'ai nulle envie de mettre mes talents au service d'un autre pays, fût-ce le Canada. De plus, officiellement, je suis mort... et j'ai l'intention de le rester jusqu'à ce que Carol vienne me rejoindre ici.

Non point que mon nouveau métier doive lui plaire plus que ne lui plaisait le précédent : celui de pilote de fusée. C'est elle qui fera les frais de la plaisanterie et elle aurait tort de s'en plaindre puisque, à l'en croire, rien ne lui est plus agréable que de « vivre à la dure ». Je suis placé pour le savoir : j'ai vécu à la dure pendant tout le temps que j'ai passé avec elle jusqu'à la veille de mon départ dans l'espace.

Je savais, certes, qu'il n'y avait pas la moindre chance de lui faire comprendre l'utilité des voyages interplanétaires ou des travaux sur les fusées ; elle s'était empressée de m'en avertir dès que j'eus été affecté au Plan des Expérimentations à Haute Altitude. De parti pris, elle ne pouvait souffrir un métier qui l'empêchait d'étendre ses relations sociales. Déjà à ce moment, les fusées et les projets de voyages dans l'espace figuraient en place d'honneur sur la liste des fléaux sociaux.

Tout le temps que dura la réalisation du Plan, nous dûmes nous résigner à voir nos amis des premiers jours se détacher peu à peu de nous ; il y eût d'abord les conversations embarrassées, volontairement limitées à des sujets généraux, puis le rendez-vous oubliés et les appels téléphoniques de plus en plus espacés, et finalement la coupure nette.

Quand arriva le soir fixé pour la réunion d'adieux, il ne nous restait plus que Jim et Dorothy MacLaughlin. Sur eux, évidemment, nous pouvions encore compter. Jim et Dot, c'est la crème des honnêtes gens ; de ces gens comme il en faut absolument sur terre si l'humanité doit continuer à survivre à ses crises d'idiotie périodiques.

Malgré tout, ce fut une réunion passablement lugubre. Après le dîner, nous restâmes assis pendant des heures, à ce qu'il nous sembla, jusqu'à ce qu'il devînt clair que personne d'autre ne viendrait. Vous connaissez le vieil adage qui veut que lorsque tout le monde, en société, tombe dans le silence en même temps, un ange passe sur la maison? Il dut en passer en groupes compacts au-dessus de notre refuge d'été cette nuit-là.

— « Quel est votre emploi du temps, demain? » demanda enfin Jim. « Je suppose que tout est prêt maintenant, puisque le départ est fixé à après-demain? »

— « Plus ou moins, » dis-je. « Tous les points essentiels du lancement ont été réglés il y a des mois, cela va sans dire. Et pour ce qui est des organes moteurs, ou bien ils fonctionneront ou bien ils ne fonctionneront pas. Ils ont été vérifiés un millier de fois sous des charges de résistance et d'autre manière, et nous continuerons nos vérifications jusqu'à la dernière minute, mais nous espérons bien ne rien trouver d'anormal. Comment supporteront-ils les charges réelles, en vol, et non plus de simples résistances? Nul ne se risquerait à le prédire. »

— « Est-ce que cela ne vous laisse pas une journée de libre, Walter? » demanda Dot. Je voyais qu'elle n'était pas à son aise, en dépit de la loyauté qu'elle nous témoignait. Comme pour Carol, c'était là un sujet qui l'effrayait, au même titre que tous ceux qui avaient un rapport quelconque avec la science.

— « Non, Dot. Pas du tout. Comprenez qu'il va nous falloir délibérer sur quelque chose comme trente-huit motions vides de sens, pour la satisfaction de l'opinion publique. »

— « Pourquoi donc? »

— « Parce que le public a peur. Grand Dieu ! Dot, *vous-même*, vous avez peur. Le public et vous demandez à être assurés que nous ne tripotons pas quelque chose qui vous fera du mal. C'est ridicule, mais c'est le sentiment populaire. »

— « A mon avis, ce n'est pas tellement ridicule, » dit Jim lentement. « Nous en sommes arrivés à un point où la science semble nous rétribuer en tragédies plutôt qu'en réels bienfaits. Cela a commencé avec Hiroshima et n'a fait qu'empirer depuis. »

— « Ce n'est pas vrai, » dis-je, « mais je sais pourquoi vous croyez que ça l'est. Le Vieux Maître et ses disciples ont fait du joli travail. »

Le Vieux Maître était évidemment cet écrivain qui venait de mourir, l'homme qui avait régalé le public de centaines de récits sur Mars, récits dont le fond témoignait d'une ignorance sans bornes des données scientifiques réunies sur cette planète, mais écrits dans un style personnel qui semblait envoûter la plupart des lecteurs. « Pendant ces cinq dernières années, tous les auteurs de « science-fiction » les plus cotés ont enseigné à leurs lecteurs que les résultats de tout progrès scientifique sont automatiquement horribles, sans contrepartie. Aussi leurs lecteurs en sont-ils maintenant persuadés. Pourquoi ne le seraient-ils pas? Ils considèrent ces auteurs comme les seuls interprètes de la science qu'ils aient sous la main, ce qui, à tout prendre, est bien possible. Actuellement, nous entendons développer la même thèse du haut de la chaire, quand ce n'est pas de la tribune du Congrès. »

— « Je pense qu'ils ont raison, » dit Dot. « Quelle utilité pour nous de connaître le secret de l'atome si l'atome doit tous nous faire sauter en fin de compte? Et puis pourquoi essayons-nous de conquérir l'espace? Il n'y a rien là-haut, que l'accumulation du néant, avec quelques boules de rocs dont personne n'a que faire. Je suis d'avis que la science devrait du moins prendre quelque repos et nous laisser la rattraper un peu. »

— « Il me semble avoir déjà entendu ça quelque part. »

— « Donc vous reconnaissez que cette opinion n'est pas d'aujourd'hui, » dit Jim, sur la défensive. « Mais elle n'est peut-être pas plus mauvaise que beaucoup de vieilles idées. Peut-être existe-t-il effectivement un point au-delà duquel la science rapporte de moins en moins. Ou peut-être avons-nous donné trop de place à la science. Par exemple, Walter, je pense que vous êtes injuste envers le Vieux Maître. Il cherchait uniquement à montrer les dangers qu'il y aurait à trop pousser le progrès technique. Il n'a pas attaqué la science dans son principe ; ce sont ses imitateurs et ses fidèles qui l'ont mal interprété. »

— « C'est une opinion, » dis-je. « J'ai eu sous les yeux quelques-unes de ses déclarations qui me laissent supposer que ses imitateurs et ses fidèles ont parfaitement compris sa doctrine. Si on doit les blâmer, c'est de l'avoir laissé penser à leur place, et non de l'avoir mal interprété. »

— « Quelle importance? » dit Carol. « Je suis fatiguée de la science moi-même. Je me dis qu'elle va me faire perdre un mari après-demain, à moins que je n'aie de la chance. C'est suffisant, quant à *moi,* pour me la faire détester. »

— « Parfaitement raisonné, » dit Jim avec grand sérieux. « Walter, permettez-moi de vous poser cette question : pourquoi partez-vous? »

— « Parce qu'il faut bien que quelqu'un parte, » répondis-je. « Et il se trouve que j'ai l'entraînement qui convient. »

— « *Pourquoi* faut-il que quelqu'un parte? »

Je dus faire effort pour ne pas perdre mon calme.

— « Parce qu'il y a un endroit où il faut aller. Parce que tout le processus de l'accroissement des connaissances est irréversible. Parce

que, personnellement, je veux savoir comment sont les choses dans l'espace, et aussi sur les planètes. »

— « En résumé, une curiosité irréfléchie... La même qui nous a donné la bombe atomique. »

— « Vous avez manifestement beaucoup à apprendre sur la bombe atomique, » dis-je. « Si le Projet de Manhattan (1) était de la « curiosité irréfléchie », il en était de même des études de Pasteur sur la fermentation alcoolique. »

— « Là, je vous arrête, » dit Jim avec raideur. « Dans ce cas, il y avait un but pratique en vue. Il travaillait pour les viticulteurs, pour sauver leur production. »

— « A votre aise, remontez jusqu'à Spallanzani (2). Là, il n'y avait pas de but pratique en vue ; il voulait tout simplement découvrir si les bactéries étaient produites par génération spontanée ou si elles avaient des parents comme vous et moi. Recherche pure... « curiosité irréfléchie ». Avez-vous déjà été malade, Jim? »

— « Bien sûr. J'ai eu le typhus quand je servais dans la marine, au Moyen-Orient. J'ai été malade comme un chien. »

— « Pourquoi n'êtes-vous pas mort? »

— « Parce qu'on m'a administré des antibiotiques ou quelque autre remède, » dit Jim avec lenteur. « Il y en a tellement qu'on s'y perd. C'est bon, je vois quelles sont vos conceptions. Maintenant vous connaissez les miennes. La découverte de Spallanzani fut une découverte biologique. Elle a conduit, par une voie fort longue, aux antibiotiques. Elle concernait la vie et elle a sauvé des vies humaines. Mais comment la physique ou l'astronomie peuvent-elles sauver des vies et rendre l'existence meilleure à de pauvres types tels que moi? Suis-je plus heureux parce que les physiciens ont découvert la bombe atomique? Bon Dieu, non! Serai-je plus heureux une fois que vous autres, hurluberlus, aurez lancé votre fusée dans l'espace? Non, mon cher ami. J'aurai juste une menace de plus suspendue au-dessus de ma tête. »

— « Oh! de grâce! » dis-je. « Ecoutez, Jim, un satellite artificiel n'est une menace pour personne, plus maintenant, vu la stabilité de la situation politique internationale. Il y a quelques années, il aurait été utilisé comme plate-forme pour le lancement de bombes, je vous le concède volontiers. Mais je ne vois aucune chance qu'on ait à s'en servir à cette fin désormais. Où est le danger? »

— « Ce qui monte doit nécessairement redescendre, » dit Carol d'un ton satisfait, tout en maniant ses aiguilles à tricoter et en regardant son ouvrage de biais à la lueur de la bougie.

— « C'est faux! »

— « Ne hurle pas comme ça, Walter! »

— « Carol a raison, » dit Dot. « Qui est-ce qui tient à avoir deux

(1) Mot-code des Services secrets américains pour désigner la première expérience de bombe atomique.

(2) Biologiste italien du XVIIIe siècle à qui on doit de grands travaux sur la génération et les animaux microscopiques.

tonnes de ferraille électronique au-dessus de sa tête pour le restant de sa vie? Parlez-moi de l'épée de Damoclès! »

Je me levai.

— « Je crois que tout ce verbiage ne nous mène à rien, » dis-je. « Ce qui est certain, c'est que je pars. Premièrement, j'ai des ordres pour partir et deuxièmement je suis résolu à partir. Rien ne viendra changer quoi que ce soit à ma décision. Pourquoi ne pas faire bravement face à la situation? »

Jim se leva après moi, montrant un visage sévère dans la clarté vacillante et faible.

— « C'est peut-être inévitable, Walter, » dit-il, « mais on ne peut me forcer à approuver. Je pense qu'un terme devrait être mis à ces expériences. Il y a trop longtemps que vous autres, techniciens, jouez à intimider les gens ordinaires comme nous. Si nous ne sommes pas dégoûtés de vos méthodes à l'heure actuelle, alors nous méritons ce qui nous attend. »

Nous nous regardâmes et c'est un tout autre homme que j'eus soudain devant moi. La figure était bien celle de Jim MacLaughlin, mais je ne pus m'empêcher de penser que c'était ainsi que devaient luire les yeux du Sinanthrope (1). Je sentis la pression de la main de Carol sur mon bras, mais j'en fus peu soulagé.

Jim et Dot étaient gens de bien ; nous n'aurions pu trouver au monde amis plus éprouvés. Je leur vouais une sincère affection, mais j'étais plus que disposé maintenant à faire le premier pas vers une autre planète...

Le lendemain matin, je me levai avec dans la tête une sensation, comme si mes sinus avaient été bourrés de laine minérale. L'obscurité était totale. Je cherchai le bougeoir à tâtons et frottai une allumette. Rien ne se produisit. Je la frottai de nouveau, non sans avoir lâché un juron. Cette fois, elle prit feu, avec un crachotement impressionnant, un nuage de fumée blanche et une odeur insupportable.

Carol s'agita dans le lit en protestant :

— « Walter, tu ne pourrais pas finir une phrase sans blasphémer? »

— « Oui, d'accord. Mais, tout de même, c'est le dernier cochon de matin que je me bats avec ces chandelles. Toutes, jusqu'à la dernière, vont ficher le camp par la fenêtre aujourd'hui même ; demain, je fais installer l'électricité. »

— « Tu répètes cela tous les jours, » dit Carol dans un bâillement. « D'ailleurs, demain tu seras dans ton joujou, en train de circuler à toute allure dans le ciel. Dépêche-toi d'allumer la bougie, mon chéri, avant de te brûler les doigts. »

Elle avait parlé trop tard. D'humeur farouche, sans un mot, je frottai par deux fois une autre allumette et la flamme de la bougie s'éleva enfin. La veille au soir, après notre réception, j'avais eu soin de placer plusieurs pochettes d'allumettes de Carol sur la table de

(1) Sinanthrope, ou Homme de Pékin : fossile d'une race intermédiaire entre l'homme et les anthropoïdes, mis à jour en 1929 aux environs de Pékin.

chevet, mais j'avais dû, par mégarde, en mettre aussi une des miennes et ce devait être sur cette pochette-là que j'étais tombé ce matin. Satanée manière de vivre à la dure en tout cas.

J'enfilai ma chemise à carreaux aux couleurs voyantes, en laine synthétique, sur laquelle étaient fixés les insignes de lieutenant, et entrai, au prix de quelques difficultés, dans ma salopette en matière plastique. Elle n'était pas neuve mais elle restait d'un bleu délavé fort désagréable à l'œil. J'avais eu beau la traiter sans ménagements, elle n'avait jamais changé de couleur ni perdu ses plis.

Ayant ainsi pris l'aspect d'une caricature acceptable d'un gentleman doublé d'un officier par la grâce du Congrès, je traversai la chambre en me guidant autant avec les mains qu'avec les yeux et dépolarisai les fenêtres. Carol se cacha ostensiblement la figure, comme le soleil entrait à flots dans la pièce

— « Excuse-moi, » dis-je. « Si je pouvais déplacer le cadran pour le mettre à côté du lit, je pourrais laisser pénétrer le soleil avant que tu sois réveillée et je n'aurais pas à faire toutes ces manœuvres avec cette sacrée chandelle ! »

— « Tu ferais n'importe quoi pour le plaisir de te distinguer des gens normaux, » dit-elle. « Voilà l'homme qui se plaignait que les gens ne voulaient pas prendre conscience du monde dans lequel il leur faudrait vivre après la guerre atomique ! Maintenant qu'ils essaient pour de bon de s'entraîner à vivre dans ces conditions, il ronchonne simplement un peu plus. »

— « Mais cela n'est plus nécessaire, » commençai-je. Puis : « Oh ! zut après tout ! Il faut que je m'en aille. Viens-tu à la base aujourd'hui ? »

— « Non, je vais m'entraîner au tir à l'arc avec des amies. »

— « Très bien. Seulement, ne recommence pas à tirer une flèche sur un chien. Le gouvernement ne me paye pas assez pour que nous puissions nous offrir le luxe de deux procès en un an. »

La porte faussement rustique, aux panneaux truffés de nœuds, grinça quand je l'ouvris. Elle fonctionnait parfaitement, mais le grincement était astucieusement provoqué par un petit mécanisme dont elle était munie. Quant aux nœuds, ils étaient soigneusement peints sur le bois. Il fallait bien s'entraîner à la vie dure qui pourrait découler de l'éventuelle destruction atomique des cités !

J'enfourchai ma moto et m'éloignai en cahotant sur la route en pente qui menait à la base. Notre refuge d'été se trouvait dans une forêt de broussailles et de repousses peu accueillante, à mi-chemin environ de la base et des faubourgs de la grande ville la plus proche. C'était le compromis le meilleur auquel nous avions pu nous rallier. Un endroit plus rapproché de la ville n'eût pas permis à Carol de vivre à la dure autant qu'elle le désirait, tandis qu'un endroit plus proche de la base lui eût été par trop inconfortable. Avec elle, il fallait toujours trouver des compromis de ce goût-là.

Quelle protection notre prétendu « refuge » nous aurait-il offerte en cas de raid atomique? La réponse ne faisait guère de doute. Comme tous les refuges d'été, c'était une construction plutôt fragile. Mais cela importait peu.

Au cours de la guerre froide qui avait commencé en 1950, la plupart des Américains, comme Carol me l'avait rappelé, s'étaient laissé tarabuster par les autorités de la défense civile sans s'émouvoir ni s'imaginer le moins du monde qu'il aurait pu leur arriver quelque chose à eux. Dans les grandes villes, quelques hommes d'affaires avaient déménagé leurs titres et leurs dossiers, et on en citait même qui avaient fait l'acquisition d'abris en béton dans des parties éloignées de l'Etat du Maine, mais on n'avait rien vu qui ressemblât à un entraînement général de la population en vue de sa survie dans un isolement individuel et aucune décentralisation industrielle n'avait été organisée. Je me rappelle cependant une exception : une figurante d'un théâtre new-yorkais quitta la ville pour échapper à la bombe et se fit construire une confortable retraite dans une région dépourvue d'intérêt stratégique, à proximité des White Sands (1), dans le Nouveau-Mexique...

Quand la guerre froide prit brusquement fin avec le partage de l'Europe, en mai 1964, il se produisit en Union Soviétique un changement de gouvernement qui fit quelque bruit. Après cet événement, les menaces de guerre générale s'éloignèrent. Et ce fut *précisément* le moment que choisirent mes concitoyens pour se mettre fébrilement à l'ouvrage afin, prétendirent-ils, de ne pas être pris à l'improviste. La possibilité d'avoir à vivre dans le monde barbare d'« après la bombe », comme on les en avait si souvent avertis sans succès, s'empara tardivement de leur imagination et il devint de bon ton de s'entretenir de ce sujet chaque fois que l'on se réunissait. Bien pis : la manière de vivre de chacun en fut affectée. Dans les trains de banlieue, c'était à qui serait le plus grossier et le plus fanfaron. Les journaux publiaient d'interminables et invraisemblables articles sur la manière de survivre à l'effondrement de la civilisation. On parla de « retour à la terre » et dans les quartiers périphériques les plus riches les cultures potagères débordèrent bientôt sur le devant des maisons, envahissant parterres et pelouses.

Les allumettes imperméables étaient un exemple typique de la nouvelle obsession. Prétendument, ce monde d'« après la bombe » pour lequel nous faisions des préparatifs devait être un monde où nous serions imbibés d'humidité la plupart du temps. Aussi les allumettes étaient-elles trempées, en cours de fabrication, dans du verre soluble ou dans une substance similaire. Il fallait les frotter par deux fois pour leur faire prendre feu. Le premier coup détachait le silicate de sodium et le second faisait flamber le bois.

---

(1) White Sands : désert de l'Etat du Nouveau-Mexique, non loin du centre atomique de Los Alamos. C'est dans ce désert, près d'Alamogordo, que fut expérimentée la première bombe atomique, le 16 juillet 1945.

Il était tacitement admis que, dans cette nouvelle ère barbare, les femmes seraient dans une large mesure réduites à l'impuissance et ne seraient là que pour être gentiment menées à la baguette par le sexe fort. En conséquence, les femmes n'avaient pas à utiliser les allumettes imperméables à l'odeur répugnante ; toutes les pochettes étaient marquées lisiblement « LUI » ou « ELLE », selon leur destination.

J'étais prêt à admettre que cette invention avait eu au moins un avantage du point de vue social. Depuis des années, je reprochais à Carol de ne jamais avoir d'allumettes à elle. La création des deux types de pochettes permettait de lui en administrer la preuve et contribuait même à la guérir de sa fâcheuse habitude, car elle détestait autant que moi l'odeur de ces bouts de bois imperméables qu'elle n'arrivait jamais à faire prendre et, puisque la coutume ne l'obligeait pas à s'en servir, elle pensait à se munir des siennes environ une fois sur trois.

La fusée — ou plus précisément le projectile orbital — apparut à ma vue comme je sortais du bois de chênes rabougris. Il était magnifique ; on eût dit un être pur, détendu, impassible et conscient de la liberté qui lui serait finalement donnée. J'éprouvais à son égard un véritable attachement.

Je me dirigeai vers les bâtiments militaires plutôt que vers la casemate de lancement, afin de ne pas me faire voir du général Edgar Wallinford-Kentworth, directeur officiel des travaux. En réalité, le projectile était l'enfant à la fois de la Marine, du Service Météorologique, du Bureau des Standards et du Programme des Véhicules Satellites du Service de Sécurité Fédérale, organismes n'ayant que peu de sympathie pour l'armée. Le général devait ce poste aux hommes politiques. Les travaux étaient dirigés effectivement par le professeur Helmuth Eisenwald, savant allemand mandé d'Aberdeen plusieurs années auparavant et qui avait fait ses premières armes au centre de recherches de Peenemünde. Je savais qu'il se tiendrait dans les bâtiments militaires pour la même raison qui m'y conduisait.

— « Bonjour, Professeur. »

— « Bonjour, Walter. Vous sentez-vous en forme pour demain? »

— « En forme? Dieu merci, Professeur, je brûle d'impatience. Je souhaiterais seulement aller pour de bon dans la Lune. Les journaux nous voient déjà là-bas. »

— « Les journaux ! » s'exclama Eisenwald, abaissant en une moue de dédain les coins de sa bouche aux lèvres minces. « Dire que sans eux nous serions tous deux dans notre lit, prenant le repos dont nous avons besoin. Toute cette mise en scène me donne la nausée. »

— « Il y a trop peu de temps que vous êtes ici! La mise en scène est absolument nécessaire. Avez-vous déjà entendu parler des groupes des Zélateurs de la Bible? »

Eisenwald haussa les épaules, geste par lequel il était capable d'exprimer plusieurs centaines de façons de penser différentes, au choix.

— « Nous avons déjà connu ces manifestations religieuses, » dit-il.

« L'Inquisition a contraint Galilée à se rétracter, mais Jupiter n'en continue pas moins d'avoir ses satellites. Dans ce pays, les lois de l'évolution sont enseignées même dans le Tennessee, bien que cet Etat ait adopté un décret annulant les conclusions de Darwin. Et d'ailleurs, Walter, le général a placé l'infanterie de marine tout autour de la base. Combien de divisions vos fondamentalistes peuvent-ils lui opposer? »

— « Là n'est pas la question, Professeur. Je suis aussi sûr que vous que la superstition ne peut empêcher notre fusée de prendre son vol. Mais pour ce qui est de celle qui doit suivre? Celle qui doit normalement m'approvisionner et à partir de laquelle doit être commencée la construction de la station spatiale? Vous ne pensez pas que j'aurais l'air malin à décrire une orbite autour de la terre, à mille huit cents kilomètres de distance, en attendant un autre astronef qui n'arriverait jamais? »

— « Cela ne pourra pas se produire, » dit Eisenwald, non sans trahir quelque inquiétude. « Le second projectile est déjà à moitié construit. »

— « A moitié. Vous n'avez nulle idée de la vitesse et de la précision avec laquelle notre Congrès peut refléter l'imbécillité du moment. Dans le fond de la conscience du public il existe toujours un fort courant de bon sens, mais de toute façon il ne parvient jamais jusqu'à Washington. Oh ! et puis c'est bon ! Je laisserai la science me faire monter là-haut et si les sénateurs ne veulent pas voter une loi pour me permettre de redescendre, je cracherai sur leur crâne déplumé chaque fois que je passerai au-dessus de Washington. Et maintenant, si nous parlions des dispositions prises pour le lancement? »

Je pus me rendre compte, à l'expression d'Eisenwald, que j'avais parlé trop vite pour lui ; il cligna des yeux deux fois avant que son cerveau ait pu saisir cette question qui, à son plus grand plaisir, nous ramenait dans un domaine concret.

— « Allons jusqu'à la fusée, » dit-il. « Nous ne sommes pas à l'aise dans ce bâtiment. »

Un réservoir, vide de sa cargaison de gallium, s'éloignait de la fusée, remorqué par un camion, tandis que nous traversions le terrain. A part cela, il y avait peu d'activité.

— « Bien entendu, c'est vous qui commanderez effectivement le départ, » dit Eisenwald. « Mais vous le ferez sur un signal de l'extérieur. C'est pourquoi nous avons installé la télévision entre le sol et le navire. »

Je m'arrêtai sur l'échelle et le regardai.

— « Est-ce qu'un simple signal lumineux ou sonore ou même le chronomètre de bord n'aurait pas fait l'affaire? »

— « Non, parce que le moment du départ pourra varier légèrement et qu'il faut que vous puissiez voir la cérémonie du lancement et juger par vous-même du moment le plus convaincant pour pousser la manette. Le test qu'on vous a fait subir n'avait d'autre but que de nous renseigner sur votre aptitude à mystifier les gens. Vous n'en avez pas été surpris? »

— « Si, » dis-je, m'introduisant dans le sas et lui tendant la main pour l'aider à y pénétrer. « Je ne voyais pas qui j'aurais pu avoir à mystifier, tout seul à décrire cette orbite. J'étais à peu près certain que l'Armée me demanderait de radiodiffuser, à l'intention de la Terre, des reportages fantaisistes une fois en vol. »

— « Elle peut fort bien prendre cette décision, » dit Eisenwald avec gravité. Il s'assit sur une barre horizontale tandis que je m'étalai dans le hamac destiné à combattre les effets de l'accélération. « J'ai entendu des rumeurs qui le laisseraient supposer. Mais il y a une raison plus importante. Nous voulons faire en sorte que cette fusée orbitale apparaisse aux profanes comme un objet simple, à la portée de toutes les intelligences, et pacifique, de façon à détourner d'elle la plus grande part possible de cette exaltation antiscientifique. L'une des dispositions que nous devons prendre consiste à faire croire que le départ de la fusée est commandé du dehors. Les experts en psychologie de ce pays me disent que, de toutes les supercheries que nous emploierons, celle-là est la plus importante. Dans une société matriarcale aux nerfs surtendus, la fusée est un symbole de force brutale et, dans ces conditions, elle ne doit pas sembler partir d'elle-même. Si cette supercherie échoue, les autres échoueront aussi. C'est elle qui commande le reste. C'est pourquoi le lancement doit se faire selon le plan établi, sinon, comme vous le dites, il se pourrait fort bien qu'il n'y ait pas de seconde fusée d'ici de nombreuses années. »

— « Il faut bien qu'il y en ait une, » dis-je. « Quelque part dans le monde, d'autres peuples travaillent en vue de la conquête de l'espace. Nous sommes techniquement capables de le conquérir dès maintenant, aussi devons-nous tenter notre chance sans attendre. Si nous en sommes empêchés par une opinion publique ignorante, quelqu'un d'autre nous devancera... Voyons, quelles sont exactement les dispositions prises, Professeur ? »

Eisenwald me fit un sourire paternel.

— « Cela, je préfère ne pas vous le dire, » fit-il. « Dès l'instant que nous avons dû installer ce poste de télévision, j'ai décidé de l'utiliser pour un petit amusement à votre intention, une petite cérémonie inoffensive et tout à fait appropriée pour vous lancer dans l'espace. Je vous ai dit tout ce que vous aviez vraiment besoin de savoir. Laissez-moi vous faire la surprise du reste. »

— « Bien sûr, Professeur. Vous êtes un sentimental, n'est-ce pas? Moi aussi, en ce qui concerne la fusée, tout au moins. »

Il sourit de nouveau.

— « Je crois que vous n'êtes plus indispensable ici aujourd'hui, Walter. Vous auriez bien tort de rester à la base uniquement dans l'espoir de vous rendre utile. Un caporal quelconque pourrait vous désigner pour faire la police aux abords de la fusée. Puisque vous avez besoin de repos, je vous congédie. »

— « Merci, Professeur. » Je me pris à réfléchir. Le hamac était confortable et, autour de moi, les parois constellées d'instruments étaient magnifiques. Je pensai à Carol et à la porte avec son grincement artificiel, au bougeoir et aux refuges d'été. Demain j'aurais quitté tout cela, quitté réellement un monde où la stupidité était devenue la règle. Je reviendrais, bien entendu, mais si la chance voulait bien ne pas m'abandonner, ce serait pour repartir, plus loin cette fois, et de façon définitive.

— « Je vais rester ici, » dis-je. « Je vais profiter de ces heures qui me restent pour m'installer confortablement dans la cabine. Je ne saurais trop m'y habituer. Vous pourriez me faire apporter un dîner de circonstance et cela me permettrait de faire l'essai du convertisseur de déchets, la fusée complètement fermée. Et puis je dormirai dans le hamac ; pour ça il faut de la pratique. »

— « Mais, Walter, votre femme? »

Je pensai à nos deux précieux amis... et aussi au Sinanthrope... mâle et femelle. Je les aimais bien, mais je me sentais soudainement assez grand pour me libérer de toute attache.

— « J'avais pour ainsi dire pris cette décision la nuit dernière, » dis-je, et je crois d'ailleurs que c'était exact. « Nous nous sommes dit adieu pour de bon ce matin. Si vous vouliez bien lui téléphoner de ma part et lui dire que je reste ici comme il était prévu, je vous en serais reconnaissant. Franchement, je me sens claqué. J'aimerais mieux ne pas avoir à recommencer les adieux. Ce serait aussi pénible pour moi que pour elle. »

Il accepta cette explication sans sourciller et j'en éprouvai un vif soulagement. Le professeur était le seul homme au monde à qui il me déplût de mentir, mais il y a des choses qui sont et doivent rester personnelles.

— « C'est tout à fait raisonnable, » dit-il. Il semblait heureux. « Fort bien, mon ami. Je vais vous faire mes adieux ici aussi. Bonne chance ! »

Nous nous serrâmes la main. Ses yeux étaient humides et les miens devaient l'être pareillement.

Je dormis très confortablement dans le hamac et ce fut pour moi une sensation voluptueuse le matin, à mon réveil, de pouvoir obtenir de la lumière par le simple fait d'appuyer sur un bouton à quelques centimètres de mon nez. Rien n'avait changé ; les parois de métal luisaient de tous côtés. Mais pourquoi quelque chose eût-il changé? J'étais là dans mon élément, dans une cabine que je ne quitterais plus si mes pressentiments étaient fondés. J'étais un pilote-né ; les tests l'avaient prouvé et toutes les cellules de mon corps me le disaient.

Je pris mon repas et commençai à faire quelques préparatifs, puis je consultai le chronomètre. Il n'y en avait plus pour longtemps maintenant. En bas, j'entendais le bourdonnement du générateur secondaire qui fournissait l'énergie pour tirer les pistons amortisseurs de la pile, en sorte que la pile puisse à son tour entrer en action. Tandis que je prêtais l'oreille, le bruit cessa et celui du moteur principal, mû par la pile,

commença à s'élever, semblable à une plainte de plus en plus forte. Quelqu'un préparait l'astronef en manœuvrant les commutateurs du petit tableau de secours, à l'extérieur de la coque. C'était très aimable de la part de ce quelqu'un... le professeur Eisenwald, sans doute.

Le haut-parleur se fit entendre :

— « Walter, êtes-vous là ? »

— « Je suis là, Professeur. Je vais m'occuper moi-même des manœuvres maintenant. Merci de m'avoir laissé dormir si longtemps. »

— « Vous en aviez besoin. Mais j'ai à côté de moi un reporter qui voudrait vous parler. »

— « J'ai déjà été interviewé quatre mille... Oh ! bon ! Passez-le-moi. »

L'écran de télévision s'alluma et un visage allongé à l'expression subtile me considéra avec attention. Je lui rendis son regard.

— « Lieutenant Walter Swain, je suis Bill Forehan, représentant le Consortium des Services Télégraphiques de Presse. Vous avez, sauf erreur, passé la nuit dans la fusée, pour vous habituer à y vivre. Exact? »

— « Oui. »

— « Voudriez-vous me donner vos impressions? »

— « On y est bien, » dis-je.

— « Vous n'avez pas eu de mal à vous endormir? »

— « Non, pas du tout. Le hamac est très épais et très doux. »

Le reporter hocha la tête.

— « Il le faut évidemment. Pas d'autres observations? Aucune sensation de vous trouver déjà dans l'espace? »

— « Non, vraiment pas. L'attraction de la pesanteur est trop réelle pour qu'on l'oublie. Bien sûr, l'imagination aidant, une ou deux fois, je l'avoue... »

C'était la déclaration qui convenait en la circonstance. Le reporter pouvait l'emporter aux collègues qu'il représentait et il leur serait facile de broder à plaisir et d'élaborer autant de discours romanesques et contradictoires qu'il leur plairait de m'attribuer. Il fit encore un signe de tête et s'éclipsa.

Lorsqu'il eut disparu de l'écran, il me fut possible de voir pour la première fois la foule qui se tenait en bas, en terrain découvert. Cette foule était hostile et apeurée. Je n'avais pas eu idée de l'angoisse qu'elle pourrait ressentir.

Deux mécanos marchaient le long du caniveau bétonné qui conduisait de la base de la fusée à la casemate de lancement, à plus de cent mètres de là. Ils versaient dans ce caniveau une matière qui dégageait une poussière légère dans le vent du matin. Au-delà de la casemate, à une bonne distance, s'élevait une haute clôture en treillage, le long de laquelle patrouillaient un grand nombre de fusiliers marins. Derrière la clôture, on avait creusé une tranchée profonde dans laquelle on avait entassé des bottes de fil de fer barbelé, et derrière cette tranchée se dressait une autre clôture.

Au-delà de cette dernière, enfin, se tenait la foule.

Il s'élevait de cette foule un murmure incessant, entrecoupé de fréquents coups de sifflet. Plus loin encore, on distinguait une sorte de noyau d'agitation, au milieu duquel un personnage dressait sa haute silhouette, faisant de véhéments moulinets des bras et hurlant des imprécations apocalyptiques. De temps à autre, la foule qui l'entourait lui répondait par des cris. Je pus voir plusieurs hommes portant des brassards d'infirmiers se frayer un passage jusqu'à l'orateur. L'un d'entre eux portait comme une lance une civière roulée. Il était évident que ce fanatique, par ses propos alarmants, avait réussi à faire tomber quelqu'un en convulsions.

Je fis disparaître cette scène de l'écran pour avoir une vue de l'intérieur de la casemate de lancement. Des discours étaient déjà en train ; ils duraient même depuis un moment. Eisenwald m'en avait épargné la plus grande partie. En revanche, le public avait dû en absorber au complet la dose indigeste, déversée dans ses oreilles par les énormes haut-parleurs disposés au sommet de la seconde clôture. J'étais heureux de savoir que tous les discours *devaient*, de toute nécessité, se terminer à un certain moment donné sur le chronomètre et que ce moment n'était plus très éloigné.

Parmi les personnes groupées dans la casemate, je pouvais apercevoir Carol. Je ne m'étais pas attendu à la voir figurer aux côtés des officiels, mais je n'en fus cependant pas trop surpris : le professeur était un sentimental. Carol montrait un visage abattu, d'une pâleur extrême. Le fait que j'avais décidé de passer la nuit dans l'engin lui avait visiblement porté un coup et, de plus, sa terreur des fusées venait encore augmenter la fatigue que lui causait la vie à la dure. Son expression me fit un drôle d'effet.

Eh bien voilà, j'allais dire adieu à tout cela ! J'allais m'enlever dans l'air, tout droit, tout droit, comme le dit l'homme à la cape (1).

Après que le général Wallingford-Kentworth fut descendu dans la casemate, le speaker reprit la parole et présenta Eisenwald comme un homme qui n'avait pas besoin d'être présenté, ce qui était fort juste. La voix d'Eisenwald était grave et quelque peu hésitante. Il faisait de son mieux pour jouer le rôle qu'on lui avait assigné, débitant les mensonges qu'il devait dire, mais une bonne part de son émotion n'était pas feinte.

— « Mesdames et messieurs, » dit-il. « Comme vous le savez sans doute, la fusée va être lancée de cette casemate. La méthode est très simple. Le lieutenant Swain, qui se trouve dans la fusée... Ohé ! êtes-vous là, Lieutenant? »

— « Oui, Professeur, » répondis-je. Derrière la casemate, tourné face à la foule, un immense écran de cinéma me montra un bref instant assis aux commandes, un large sourire éclairant mon visage, un sourire confiant, typiquement américain. Cette courte scène avait été tournée plusieurs semaines auparavant ; si on ne l'avait pas projetée, les spectateurs n'auraient pas cru que j'étais réellement dans la fusée.

(1) Allusion à Cyrano de Bergerac, acte III, scène 13.

— « C'est parfait. Mesdames et messieurs, le lieutenant Swain va laisser couler une petite quantité de combustible dans la cavité que vous voyez sous la fusée, à l'extrémité du caniveau qui part d'ici, et il va procéder à l'amorçage de ses moteurs. Dans ce caniveau bétonné a été versée une traînée de poudre à laquelle on va mettre le feu, ici, dans la casemate. Le feu va se propager le long du caniveau, atteindre le trou et allumer le combustible, ce qui aura pour effet de faire démarrer les moteurs du lieutenant Swain. En résumé, nous n'avons ici ni plus ni moins qu'un pétard de Fête nationale avec une longue mèche. La seule différence réside dans les dimensions... »

Voilà donc qu'elle était la lumineuse explication! Etant donné que mon « combustible » — c'est-à-dire la masse d'éjection que la chaleur de la pile lancerait par les tuyères — était de la vapeur de gallium, aucune flamme produite par une poudre ne pouvait y mettre le feu ; il fallait pour cela une température de 2.000° au minimum. Et la « cavité bétonnée » dont parlait le professeur Eisenwald était en réalité l'orifice d'un long tunnel conduisant à une cheminée de soixante mètres de haut, à un kilomètre et demi de là. Ce n'est qu'après avoir parcouru cette distance que les isotopes à haute température, libérés par l'explosion, seraient suffisamment refroidis pour pouvoir être lâchés à l'air libre sans danger.

Mais je devais avouer que cette mise en scène était habile et propre à convaincre un public à l'ignorance soigneusement entretenue pendant tant d'années par les fournisseurs de fiction antiscientifique.

Je comprenais aussi la raison de la liaison par télévision entre le sol et la fusée. Il fallait que je puisse voir le moment exact où la traînée de poudre s'enflammerait et juger de la rapidité avec laquelle le feu progresserait. Sur le chronomètre étaient tracés deux repères rouges, un de chaque côté du zéro, un intervalle de quinze secondes les séparant. Tout décollage effectué pendant cette période de quinze secondes serait bon ; le calculateur électronique de la fusée réglerait l'essor à une fraction de seconde près.

— « Et maintenant, mesdames et messieurs, nous voudrions vous présenter la femme la plus héroïque de notre temps... une femme dont l'héroïsme n'a d'égal que celui de son mari. Mrs. Swain, voudriez-vous approcher, s'il vous plaît? »

Carol s'avança. Je commençai à ressentir un trouble que je n'aurais su définir exactement.

— « Mrs. Swain, vous faites à l'humanité tout entière un immense sacrifice. Nous voulons que vous sachiez que le monde vous honore aujourd'hui au même titre que votre mari. Aucun être humain, aucun gouvernement, n'a le droit d'exiger un tel sacrifice ; aucune nation n'a le droit d'imposer à un de ses enfants une séparation comportant de tels risques. Nulle main n'est plus qualifiée que la vôtre pour donner le départ à cette grande entreprise. »

Je regardai le chronomètre. Le moment approchait. Je posai délicatement le doigt sur le bouton rouge.

C'est seulement alors que le sens des paroles du professeur m'apparut clairement. Je me mis à jurer, ce qui ne m'était pas arrivé depuis un moment. En tant qu'Européen, il n'avait nulle idée du culte systématique et sans bornes que les Américains rendaient à l'ignorance. Il se laissait uniquement guider par des considérations sentimentales...

— « Mrs. Swain, nous demandons que ce soit votre main qui donne le départ à cette aventure. Aucune femme dans l'histoire ne s'est trouvée placée devant une décision aussi grosse de conséquences. Il est fort possible qu'aucune femme, dans les temps à venir, ne fasse autant pour le bien de l'humanité, par la vertu d'un simple geste. Voulez-vous nous faire cet honneur? »

Le microphone se déplaça vers Carol qui ouvrait de grands yeux vagues. Je savais qu'elle était seulement ébranlée, mais pour la foule elle devait paraître glacée de terreur. Ses lèvres remuèrent. Elle dit « oui », mais le son ne sortit pas de sa gorge. Tout à coup, l'écran, devant moi, se brouilla et je clignai des yeux avec agacement.

Carol fouilla dans son nécessaire de sinistrée et en tira une pochette d'allumettes. Le professeur lui donna le signal. Elle frotta une allumette avec des doigts tremblants et la fit tomber dans le caniveau.

Rien ne s'enflamma. L'aiguille du chronomètre avançait inexorablement vers la première ligne rouge.

Seconde allumette... sans plus de résultat.

— « Deux fois, deux fois! » lui murmura doucement le professeur. « Frottez-les deux fois! » Mais elle était trop occupée pour l'entendre. L'aiguille du chronomètre passa la première ligne rouge.

Elle en frotta une autre, obstinément. J'apercevais le professeur qui fouillait nerveusement dans toutes ses poches, mais il ne pouvait y trouver d'allumettes : il ne fumait pas... et d'ailleurs, qui pense à apporter une bouteille de champagne de secours quand on baptise un navire?

— « Chiqué! » cria quelqu'un dans la foule. Le cri fut repris par plusieurs poitrines.

L'aiguille avançait vers le zéro tandis que, de ses menottes maladroites, Carol essayait de détacher une autre allumette. Alors le professeur tenta de lui prendre la pochette et je le vis faire une grimace désespérée : Carol tenait ferme et aucun effort ne lui fit lâcher prise.

Ce moment de lutte trop visible fut plus qu'il n'en fallait pour la foule. Elle abattit la première clôture avant que les fusiliers marins aient pu faire le geste de se saisir du fusil qu'ils portaient à la bretelle et la clôture forma un pont, peu solide mais suffisant, au-dessus du fossé garni de barbelés. Carol, pendant ce temps, s'obstinait à vouloir faire flamber ses allumettes, mais sa pochette était de toute évidence marquée « LUI » et il ne lui serait jamais venu à l'idée de les frotter deux fois. Elle n'en connaissait pas le mode d'emploi.

Elle en frottait toujours quand la populace atteignit la casemate en poussant des cris de fureur. Je vis Wallingford-Kentworth essayer de commencer un nouveau discours. Eisenwald pleurait de dépit. La

vague humaine déferla avec impétuosité sur la casemate et je vis un océan de visages blancs de rage qui regardaient dans ma direction.

Au point culminant de cette vague, je distinguai Jim et Dorothy MacLaughlin, les meilleurs cœurs qui soient au monde, mais avec leur expression de circonstance... celle de monsieur et madame Sinanthrope.

L'aiguille franchit la deuxième ligne rouge et je poussai le bouton.

L'écran de télévision ne montra plus qu'une image brouillée lorsque la fusée m'eut emmené hors de portée de l'émission, à quelque trois cent soixante kilomètres de hauteur. J'ignore combien de personnes furent blessées par le choc initial, plus que je ne l'avais voulu, assurément. Je ne vis rien de net, car mon regard était rivé sur les figures de Jim et de Dot, la bouche ouverte en forme d'O, les yeux immenses et vitreux, montant derrière moi comme d'implacables ballons.

Maintenant il fallait penser à ma propre personne, et cela à la seconde requise ; je n'avais pas la moindre marge. J'avais décollé au moment voulu et je pouvais certes mettre la fusée dans son orbite. Mais qui viendrait me délivrer ici? J'étais assuré de mourir si je m'obstinais à me conduire noblement. D'autre part, je ne pouvais redescendre en Amérique ; j'étais sûr de m'y faire écharper... peut-être par Jim et Dot, s'ils étaient toujours en vie.

Je dirigeai l'engin au-dessus de la Terre de Baffin, réglai les commandes pour une bonne chute spectaculaire non loin de Lisbonne — la sorte de chute qui ne laisserait subsister qu'un amas de métal fondu — et je sautai en parachute. Ce fut d'une facilité dérisoire, aussi facile que d'enjamber la barre d'appui de la fenêtre.

***

Le vote de la loi antifusée est connu de tous. Si l'on considère les sentiments du public à mon égard — car les journaux vieux d'une semaine que j'ai l'occasion de voir ici ne laissent aucun doute sur l'identité du scélérat dans cette histoire, de l'homme qui a défié le peuple et les lois divines et blessé par-dessus le marché un nombre considérable de braves gens — l'air de mon pays ne me serait pas sain pour le moment.

J'ai écrit à Carol, non pas directement, bien sûr, mais par l'intermédiaire d'amis au Mexique. Et Carol n'a pas failli à ses bonnes habitudes. Elle est partie dans la mauvaise direction. J'attends de mes amis qu'ils lui cousent une adresse dans le dos et me l'expédient ici, au camp. La distance est longue du Mexique au Canada et je ne crois pas qu'elle trouvera le coin à son goût.

N'importe : tout bien considéré, le reste du monde, l'Amérique exceptée, peut s'abandonner à la fièvre des fusées sans moi.

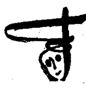
Pour ma part, j'aurai assez d'émotions comme cela, à vivre « à la dure » avec Carol.

Les rats

(*The rats.*)

par ARTHUR PORGES

Nos lecteurs doivent maintenant commencer à savoir que le nom d'Arthur Porges est synonyme de qualité, après les trois nouvelles que nous avons déjà publiées sous sa signature (1). *La quatrième que voici — qui fut la première de l'auteur à paraître dans l'édition américaine de* « Fiction » *— roule sur un thème comparable à celui de* « La mouche » *et du* « Ruum » *: la lutte d'un homme seul contre une force qui le dépasse — là, une mouche terrifiante ou un effroyable engin mécanique ; ici, les* rats *qui, à l'aube de la destruction du monde, sortent de leurs tanières et envahissent les villages... Et c'est une fois de plus, pour Arthur Porges, l'occasion de nous donner un modèle de « suspense ».*



Il cala avec soin la crosse de la carabine au creux de son épaule, visa et pressa la détente. Il entendit nettement la pointe du projectile percuter le bois et poussa quelques jurons dont l'écho se prolongea sourdement le long des rues désertes et obscures.

Jeffrey Clark n'attendait pas de réponse à ses imprécations et il n'y en eut pas. Le village silencieux avait été évacué plusieurs mois auparavant à cause de la radio-activité nocive qui émanait du terrain d'essai pour les armes atomiques, tout proche mais à présent abandonné lui aussi.

Clark, qui était physicien, comprenait fort bien que le gouvernement ne voulût pas courir de risques. Mais il savait que les radiations étaient maintenant tout à fait inoffensives à quelque distance au-delà de la zone des explosions, et il voyait d'excellentes raisons pour demeurer là après l'évacuation du camp aux bâtiments délabrés.

Dans cette région, avant tout désertique et désormais interdite par la loi, un homme se trouverait en sûreté. Quel ennemi, se disait Clark, aurait l'idée de gaspiller un gramme de précieuse matière fissible sur une telle localité ? Et puis, quand les bombes tomberaient, éventualité qu'il croyait imminente, aucune populace frappée de panique ne viendrait piller ses réserves, menacer aveuglément sa vie, bref, anéantir les maigres chances qu'il avait de survivre.

Dans sa maison, il possédait un stock important de vivres, méthodiquement constitué au cours des trois années qu'il avait passées à travailler sur le terrain d'expériences. Une petite source fournissait la seule

(1) Voir « *Fiction* » n° 1 : « *La mouche* » ; n° 5 : « *Le ruum* » ; n° 6 : « *Le libérateur* ».

eau potable sur laquelle on pût compter à l'intérieur de ce désert d'une superficie de milliers de milles carrés. Le gouvernement avait abandonné des douzaines de barils d'essence et des tonnes de matériel de toute sorte et Clark se sentait un moral assez solide pour pouvoir se tirer d'affaire seul dans ces conditions.

Le seul ennui (pour l'instant, il n'envisageait cela que comme un ennui), c'était les rats. Une fois le village évacué, ils n'avaient plus rien eu à se mettre sous la dent. Incapables de suivre la population à travers un désert sauvage, ils se trouvaient dans une situation désespérée. Le physicien se demandait parfois comment ils étaient arrivés là à l'origine, mais il supposait que quelques couples de ces rongeurs avaient pu se dissimuler dans les volumineux envois de matériel ; il ne faisait pas de doute que les souris, qui pullulaient autrefois mais qui avaient été exterminées par leurs voraces cousins, étaient venues de cette façon.

En tout cas, Clark s'intéressait davantage à leur avenir qu'à leur passé, car il lui était difficile de protéger son bien contre leurs incursions, et plus particulièrement son précieux stock de vivres.

Il était vrai qu'il avait sa carabine, calibre 6,35, et une bonne quantité de projectiles à grande puissance, mais les rats n'étaient plus des cibles faciles à atteindre. Il s'était peu à peu convaincu que, pour étrange que cela pût paraître, ils avaient appris, tels des fantassins aguerris, à se tasser sur le sol en voyant la lueur du coup de feu. Il s'était maintes fois reproché d'avoir fait preuve d'imprévoyance en ne se munissant pas de pièges, mais il était trop tard maintenant. Tout contact avec le monde extérieur lui était définitivement interdit. Il n'avait nulle envie de partager sa retraite avec quiconque ou de se faire enrôler pour l'Armageddon (1) qui n'était plus qu'une question de jours.

Soufflant dans la chambre de son fusil, Clark reprit, l'air sombre, le chemin de sa maison. Il fallait absolument faire quelque chose. Malgré toute son adresse, il n'avait pas tué un seul rat depuis des jours, et pourtant le gros albinos qui venait de s'échapper constituait assurément une belle cible. Et bien que la nourriture manquât, ils n'en continuaient pas moins à grouiller par tout le village. On bien ils se dévoraient entre eux pour subsister ou bien ils avaient appris à attraper les innombrables lézards qu'on voyait se prélasser, la gorge palpitante, sur toutes les surfaces exposées au soleil.

— « La question qui se pose, » marmonna-t-il, bourrant une pipe, « est celle-ci : dois-je m'appliquer à prendre des mesures purement défensives, comme par exemple calfeutrer cette maison pour les empêcher de pénétrer, ou dois-je passer à l'offensive directe ? »

Il avait à plusieurs reprises bouché les trous de rongeurs avec une mixture faite de ciment et de verre pilé — mortier qu'aucun rat n'aurait voulu grignoter longtemps — mais l'ennemi creusait simplement de nouveaux passages dans les bâtiments en bois.

Il y avait aussi un certain nombre de petits incidents qui ne laissaient

---

(1) Bataille décisive de la fin du monde (Apocalypse, XVI, 14).

pas d'inquiéter Clark. Entre autres choses, le cas de ce trou qu'il avait bouché au moyen d'une tôle. A son grand étonnement, les rats avaient réussi à déchirer le métal, non pas en s'attaquant à l'obstacle au hasard, mais en s'en prenant directement aux têtes des semences qui le maintenaient. Clark n'était pas biologiste, mais il sentit qu'une telle intelligence n'était pas ordinaire. Pendant un moment, il eut une pensée insolite ; il s'imagina voir le titre d'un article technique s'étaler dans une revue spécialisée : « *Observations sur les facultés exceptionnelles d'adaptation d'une colonie de...* » A propos, quel était le nom scientifique du rat? *Mus...* quelque chose. Comme si cela importait, dans un monde qui n'attendait plus que le coup de poignard de l'assassin. De toute façon, l'explication résidait assurément dans la situation critique des malins rongeurs.

Tandis qu'il était assis à la clarté éblouissante de la lampe à essence, tirant pensivement sur sa pipe en bruyère, un souvenir d'enfance lui vint soudain et il se redressa tout droit sur son siège.

— « Pardieu ! » s'exclama-t-il. « Comment n'y ai-je pas songé plus tôt? Grand-père en attrapait des centaines de cette façon, à la ferme. »

Plein d'enthousiasme, il décida de se mettre aussitôt au travail, bien que la soirée fût déjà avancée. Vivant seul, il se souciait peu de l'heure, préférant se laisser guider par une mesure du temps moins rigoureuse et entièrement subjective.

Il n'eut pas beaucoup de peine à trouver un grand tonneau vide qu'il enfouit dans le sol jusqu'aux deux tiers environ de sa hauteur. Après quoi, il le remplit à moitié d'eau, allant chercher celle-ci à la source voisine. Puis il prit une longue planche et, avec un soin infini, la plaça de manière à former un plan incliné partant du sol, prenant appui sur le bord du tonneau et atteignant, à son extrémité supérieure, un point situé juste au-dessus de l'eau. Quelques clous plantés convenablement suffirent à empêcher la planche de glisser latéralement tout en la laissant se déplacer librement de bas en haut, à la manière d'une balançoire. Ayant procédé à des essais répétés, il disposa la planche de façon qu'un poids minime ajouté à celui de l'appât eût pour effet de rompre le fragile équilibre et de faire basculer brusquement la partie supérieure.

Après un moment passé à discuter avec lui-même et à essayer de raviver de lointains souvenirs d'enfance, il plaça dans l'eau plusieurs pierres pour former une île minuscule.

Puis, avec un grognement de satisfaction, il fixa quelques restes de nourriture à l'extrémité de la planche au-dessus de l'eau et regagna sa maison, le sourire aux lèvres.

La lune brillait de cet éclat métallique qui ne s'observe que dans l'atmosphère limpide des régions désertiques. Clark, qui plaçait les plus grands espoirs dans son stratagème, s'assit à la fenêtre, une paire de jumelles de campagne à la main. Il n'eut pas longtemps à attendre. Presque aussitôt, il put discerner, à travers les lentilles puissantes, quelques formes souples qui convergeaient furtivement vers le tonneau et sa promesse de nourriture. Après une brève hésitation au bas de la

planche, l'un des rats qui conduisait la troupe se mit à gravir la pente avec précaution en direction de l'appât. A peine avait-il atteint le sommet et se disposait-il à satisfaire sa faim dévorante que l'équilibre se rompit ; la planche bascula d'un seul coup et, avec un piaulement de désespoir, le rongeur fit un plongeon dans l'eau froide.

Comme il se débattait pour se maintenir à la surface, cherchant vainement à s'agripper aux parois lisses du récipient tout en poussant des cris d'indignation, ses compagnons disparurent un moment. Mais lorsque la victime se fut hissée sur l'îlot rocheux, sans cesser pour cela de réclamer du secours, ils se rassemblèrent aussitôt, attirés par une curiosité irrésistible.

Tout surpris, ils s'aperçurent que le mystérieux chemin avait repris sa position initiale et les invitait à tenter l'ascension. A leur désir naturel d'apaiser leur faim s'ajoutait maintenant l'ardente impatience de savoir ce qu'il advenait de leur congénère, lequel continuait de pousser des cris aigus mais demeurait invisible dans son tonneau. Bientôt, un second animal s'élança sur le plan incliné.

Clark éclata d'un rire sonore lorsque la planche, manœuvrant avec l'efficacité de tout mécanisme simple et parfaitement conçu, envoya son second rat prendre un bain glacé.

Les deux compères faisaient maintenant vibrer l'air de leurs piaillements de terreur et de rage. Avec une préméditation diabolique, Clark s'était arrangé pour que l'île fût de dimensions juste suffisantes pour un seul rat, aussi une bataille farouche s'engagea-t-elle pour sa possession.

Excités par les cris des combattants et incapables de voir ce qui se passait, les rats revinrent en hordes serrées et, avec une témérité insensée, se précipitèrent sur la planche traîtresse. Quelques-uns seulement restèrent sur la terre ferme, et parmi eux le gros albinos. Avant l'aube, le piège réalisé par Clark avait englouti quinze rats et cette cadence se maintint pendant toute une semaine.

C'est le dixième jour que l'affaire prit une tournure différente.

Observant le manège avec ses jumelles, Clark vit un rat qui hésitait sur le bas de la planche, comme d'habitude. Un autre, qui se tenait derrière lui, le dépassa alors impatiemment et eut bientôt atteint le sommet et son appât odorant. Comme le premier rat restait au bas de la planche, toujours indécis, le plus hardi attaqua la nourriture qu'il se mit à déchirer à belles dents. C'en était trop pour l'autre qui, jaloux, se rua pour participer au festin. Le résultat n'était pas douteux : la planche, lestée de ce double poids, précipita immédiatement les deux occupants dans leur tombeau liquide. Cet incident non prévu au programme fit rire Clark au point qu'il en eut mal dans les côtés. Les rats avaient des réactions tellement semblables à celles des humains. Ou ne serait-ce pas l'inverse? se demanda-t-il.

Mais dix minutes plus tard se produisait quelque chose qui lui fit retrouver son sérieux. Cette fois-ci, l'albinos prêtait son concours, faisant tranquillement contrepoids sur l'extrémité inférieure de la planche tandis qu'un comparse la gravissait. Parvenu au sommet, le rat arracha

un gros morceau de lard rance et battit précipitamment en retraite. Clark aurait juré l'avoir vu exprimer un véritable soulagement quand il remit les pattes sur le sol ferme.

— « Ça par exemple ! » murmura-t-il. « Etait-ce fait intentionnellement ou... ! »

Quelques nouvelles nuits d'observation répondirent à la question ; le tonneau ne fit plus de victimes.

Tout affecté qu'il fût par cet échec, Clark ne se tint pas pour battu, loin de là. Si les pièges — du moins ceux de cette espèce — étaient inopérants, il restait d'autres méthodes. Le poison, par exemple. Toutefois, un inventaire de ses stocks se révéla décourageant. A part un petit choix de médicaments, il n'y avait pas un gramme de poison. Il fit quelques essais avec du verre pilé mais constata que, selon ce qu'un toxicologue lui avait déclaré, l'efficacité de cet ingrédient était à peu près nulle.

Non, le poison comme on l'entend ordinairement ne pouvait être employé, mais la mort peut être causée par l'absorption de choses autres que des produits chimiques ou du verre. Clark pensait à un procédé souvent utilisé par les Esquimaux contre les ours et les renards. Ce procédé est à la fois simple et efficace. On enroule un morceau de fanon de baleine en une petite spirale très serrée qu'on enrobe dans une boulette de graisse qui est ensuite mise à geler. Quand un animal avale cette boulette, celle-ci ne tarde pas à fondre ; la spirale meurtrière se détend alors et la matière cornée aux extrémités acérées transperce la bête dans ses parties vitales.

Evidemment, il n'était pas question pour lui de se servir de fanons de baleine ni de faire geler les pièges. Clark fouilla dans ses provisions diverses et finit par trouver du fil métallique résistant et flexible comme un ressort. Il en coupa des morceaux d'environ sept centimètres dont il forma, en leur appliquant une forte pression, des spirales ne dépassant pas le volume d'un haricot. Il en confectionna une grande quantité qu'il maintint serrées avec du fil. Il se dit que, vu ce que les rats étaient capables de digérer, le fil ne pouvait manquer de se dissoudre rapidement au contact de leur suc gastrique. Et alors, clac !

Les résultats furent encourageants au-delà de toute prévision. Dissimulés dans des boulettes pétries avec des restes d'aliments ou avec de la farine, les dangereuses spirales débarrassèrent aussitôt Clark de plusieurs douzaines de rats et il se prit à espérer que leur extinction totale était chose possible.

Mais, une fois encore, il dut bientôt déchanter. Les rats comprirent avec une rapidité surprenante ce que leur réservaient ces boulettes et avant peu celles-ci commencèrent à moisir là où Clark les déposait.

Cependant, la vermine s'enhardissait de jour en jour. Un soir, après avoir rempli son assiette, Clark alla à la cuisine pour chercher du sel. Presque aussitôt, il entendit un frottement furtif dans la pièce qu'il venait de quitter et, persuadé qu'un rat s'attaquait à son dîner, il se précipita juste à temps pour apercevoir une forme blanche se couler sous une grande bibliothèque avec une aisance telle qu'on eût pu la croire

enduite d'une couche d'huile. C'était encore l'albinos, celui qui, apparemment, commandait à toute la tribu. Clark s'arc-boutant avec fureur contre le meuble, parvint à le déplacer. Comme il s'y attendait, il découvrit alors dans le coin du mur, derrière, un passage béant, nouvellement creusé à coups de dents. Proférant un juron, il reprit place à table et entama son repas tout en faisait le tri de ses idées en vue d'une nouvelle campagne intensive.

Absorbé dans ses pensées, il était en train de mâcher une bouchée avant de l'avaler quand ses dents grincèrent contre du métal. Il pâlit, se défendant contre une nausée soudaine et presque irrésistible. Puis, très doucement, avec des doigts qui tremblaient, il tira de sa bouche une petite boule de biscuit prête à tomber en morceaux. L'extérieur en avait été presque complètement enlevé par l'action des dents et de la salive, laissant apparaître nettement la redoutable petite spirale.

Clark frissonna. Si ses dents n'avaient pas rencontré fortuitement le métal, il aurait très bien pu avaler le tout. Il n'y avait pas un docteur à cent milles à la ronde et, avec un fil métallique de sept centimètres de longueur coincé dans son estomac ou ses intestins... ma foi, aucun rat n'aurait pu être plus irrémédiablement voué à la mort.

Mais là n'était pas le problème. Comment cette maudite chose avait-elle pu venir dans son assiette? Il avait pris le plus grand soin de ne pas laisser traîner ces pièges. Un homme abandonné à lui-même apprend vite à se mettre à l'abri des accidents de toute nature. Il se souvint alors du rat blanc. Mais c'était une supposition absurde. L'animal n'avait certainement pas pu apporter à dessein la boulette dans son assiette. Les possibilités d'adaptation des rats étaient bien connues, et ceux-ci étaient extraordinaires à ce point de vue, mais un raisonnement humain de cette sorte ne leur était pas plus possible que la construction d'une ligne de chemin de fer.

Quand il eut retrouvé son calme, Clark examina minutieusement le reste de son repas. Mais il ne se sentait plus en appétit, aussi quitta-t-il la table pour aller fumer sa pipe dans un fauteuil tout en méditant.

— « Si seulement j'avais un chat, » murmura-t-il, pensant avec émotion au gros matou au poil roux qui avait été le compagnon de son enfance. « Notre « Captain Kidd » n'aurait pas été long à venir à bout de cette vermine du diable. »

Allons, il était inutile de regretter l'absence de chats ; ce qu'il fallait, c'était passer à l'action, et sans tarder. L'idéal, pensait Clark, eût été un piège énorme et efficace, capable d'anéantir d'un coup toute la colonie de rongeurs. Ensuite, il aurait pu exterminer les quelques survivants avant que leur fécondité naturelle leur eût permis de compenser leurs pertes.

A une trentaine de mètres de la maison se dressait un hangar de faibles dimensions, mais de construction solide, et Clark décida se s'en servir. Il l'examina dans tous ses détails et conclut qu'il conviendrait parfaitement au but qu'il se proposait. Cependant, pour plus de sûreté, il le renforça par endroit avec des planches, boucha quelques trous de

rats et cloua des feuilles de fer-blanc aux points jugés stratégiques.

Il lui fut assez simple de construire une lourde porte dont le déclenchement pouvait être commandé de la maison au moyen d'une corde. Cette porte glissait verticalement dans des rainures huilées et il s'arrangea pour que sa chute fût à la fois très libre et très rapide. Elle était peut-être un peu grande, mais cela ne posait pas de difficultés spéciales et permettait de mieux observer l'intérieur.

Il se demanda s'il devait munir sa porte d'un loquet, mais pensa qu'aucun rat au monde ne pourrait la faire bouger quand elle serait retombée. Néanmoins, il avait affaire à des animaux extraordinaires et il valait mieux ne rien négliger. Après tout, si ce piège ne donnait pas de résultats, il n'avait plus grand-chose à tenter. Il ne pouvait songer à munir sa porte d'un dispositif de verrouillage automatique, mais rien ne l'empêchait de fixer dans le bas une paire d'anneaux dans lesquels viendrait s'engager une tige. Non pas que les rats auraient beaucoup de temps devant eux avec tout ce bois sec empilé dans le hangar et qui n'attendrait qu'une allumette.

Quand tout fut prêt, il plaça dans le hangar une copieuse quantité de nourriture gâtée et retourna à sa maison. Il savait qu'il faudrait compter plusieurs jours avant que les rats, tourmentés par la faim, se décident à pénétrer dans le bâtiment suspect, mais les précautions qu'il les vit prendre le stupéfièrent. Les boulettes au fil de fer ayant fait des ravages dans leurs rangs, les rats agissaient avec une prudence incroyable. De sa fenêtre, Clark les observait à la jumelle et, pendant trois jours, tandis qu'ils s'approchaient du hangar par douzaines, il s'émerveilla de la méthode qu'ils avaient imaginée.

Selon toute apparence, un petit détachement de rongeurs avaient pour mission de goûter au repas, car avant que celui-ci fût pris par toute la troupe, ils inventoriaient les tas de nourriture, grignotant un peu partout, procédant en quelque sorte à une prise méthodique d'échantillons. Si ces martyrs en puissance ne paraissaient pas se ressentir de l'expérience au bout d'un temps suffisant, alors, mais alors seulement, le gros de la troupe approchait.

Cependant, les uns comme les autres, ils entraient dans le hangar et, le cinquième jour, ils s'y engouffrèrent en cohortes si nombreuses que Clark se dit qu'il ne pouvait en rester beaucoup à l'écart.

Une semaine plus tard, vers la fin de l'après-midi, il procéda donc à ses derniers préparatifs, rajoutant de la nourriture, ajustant la corde et essayant la porte à coulisses. Il allait rentrer chez lui, satisfait de son travail, quand un doute soudain l'envahit. Avait-il oublié quelque chose? Mais oui, sapristi ! Et si, plus rusés que lui, les rats avaient déjoué ses plans en creusant récemment quelques trous secrets qui leur permettraient de fuir? Qu'il se trouverait donc bête si, après tout ce travail, il mettait le feu au hangar pour voir les rats s'échapper par une douzaine de nouveaux orifices. Bien sûr, il y avait de la tôle le long de la plus grande partie du mur et le sol était bétonné, mais avec ces rats, il ne prendrait jamais trop de précautions.

Courbant le dos, il rentra dans le hangar et entreprit d'examiner de près chaque feuille de métal. Tandis qu'il était occupé à tâter les clous, il entendit au dehors un bruit furtif, accompagné de piaulements aigus. Il eut un sourire féroce. Les victimes s'assemblaient déjà pour leur dernier festin. Les cris augmentèrent de volume ; ils venaient du toit également. Il décida de sortir pour voir la cause du vacarme. La corde passait sur une poulie, à l'extérieur, et un rat pouvait fort bien la bloquer... son état d'esprit était tel qu'il eût facilement cru à un acte intentionnel de leur part, si fantastique que cela parût.

Il n'avait fait qu'un seul pas vers la porte quand celle-ci tomba avec fracas. Clark s'arrêta net, blasphémant avec colère. Comment cela s'était-il produit? Le crochet manœuvrait aisément, mais il fallait néanmoins tirer sur la corde avec assez de force. La panique l'effleura. Etait-il possible que les rats l'eussent pris au piège? Non, c'était stupide. Pourtant, s'ils réussissaient à le tenir enfermé là pendant seulement une heure, avec ses provisions non défendues... chut! Ils étaient à la porte maintenant. En tout cas, il n'était pas un maudit rat. Une violente traction sur la porte aux glissières huilées et il serait libre. Il enfonça ses ongles dans le bois rugueux et tira. La porte se souleva facilement d'un demi-pouce et s'arrêta, bloquée. La transpiration lui brûlait les yeux. Il recommença, y mettant toute sa force. Rien à faire. Elle était coincée, sans aucun doute. Il appliqua son œil à une fente, cherchant à découvrir le défaut, et il aperçut le gros albinos, dehors, juste en face de lui. La rage au cœur, il regarda à travers plusieurs fentes avant de comprendre : la tige courte qu'il avait apportée pour servir de cheville était passée dans les anneaux, verrouillant tout le système. Les rats l'avaient enfermé. Ils grouillaient maintenant devant la porte et leur agitation et leurs cris stridents ne pouvaient être que la manifestation d'un triomphe qui avait quelque chose d'odieux.

Il était évident qu'il les avait gravement sous-estimés. Mais ils avaient encore pas mal à apprendre, pensa-t-il farouchement, retrouvant son équilibre. Il était inconcevable que ce hangar pût servir longtemps de prison à un homme. De sa poche, il tira un gros couteau, hésita, le remit en place et prit à sa ceinture le pistolet automatique de 6,35, à long canon. Quelques coups bien placés feraient dans la porte une brèche suffisante pour lui permettre d'atteindre cette cheville. Il jeta de nouveau un coup d'œil dehors pour déterminer l'endroit le plus favorable et, à ce moment, dans l'obscurité devenue dense, il aperçut une lumière qui oscillait légèrement, puis une seconde, et une troisième. Un instant, il se demanda si, contre toute attente, des hommes ne venaient pas à son aide. Mais non, ces lumières étaient presque au niveau du sol. Alors son cœur fit un saut ; il comprenait trop clairement de quoi il s'agissait. C'étaient des rats, chacun tenant entre ses mâchoires un morceau de bois enflammé. Il n'y avait qu'une explication, une certitude absolue : les morceaux de bois avaient été allumés à sa propre lampe à essence, dans la maison, et le dessein était horriblement clair.

Blasphémant, sanglotant presque, il bourra frénétiquement de coups

de poing la lourde porte, puis il vida son chargeur dessus. Mais les balles, trop légères, ne firent qu'entamer la surface et, dans le silence qui suivit, il entendit crépiter les flammes sur trois côtés de sa prison.

Le calme lui revint tout à coup et la situation lui apparut pleine d'une ironie sinistre quand la vérité se fit jour en son esprit. Il n'avait pas pour ennemis des rats simplement doués d'une faculté exceptionnelle d'adaptation. Chacun savait que les radiations atomiques avaient sur les cellules vivantes de curieux effets. Or, ces animaux y avaient été longtemps exposés. Oui, ils étaient maintenant aussi éloignés du rat que l'homme pouvait l'être du singe. Il avait devant lui de petits mutants intelligents, prompts à raisonner et dont l'énorme albinos était le chef.

Clark fouilla calmement dans ses poches. Oui, une dernière chance. Il lui restait une balle. La chaleur devenait suffocante ; il n'y en avait plus pour longtemps. Il porta le pistolet chargé à sa tempe et alors, par-dessus le ronflement de l'incendie, il entendit un cri suraigu qui lui déchira cruellement les oreilles.

A ce moment, comme il restait en suspens entre la vie et la mort, une lueur aveuglante illumina un point de l'horizon, une lueur de courte durée mais si intense que les murs du hangar en parurent transparents en dépit de leur épaisseur. Le sol trembla légèrement, comme si un frisson annonciateur du cataclysme final parcourait la terre entière, et des grondements lointains firent entendre leur sourde menace.

Bien que prisonnier, le physicien n'eut pas de peine à comprendre. Sans le voir, il savait que l'inévitable champignon s'épanouissait en ce moment même, immense et sinistre, mais non dépourvu de beauté pour qui eût été capable de l'observer de sang-froid.

Clark eut un sanglot étouffé. Toutes les cellules de son cerveau à vif le brûlaient comme si de l'acide les eût inondées. Par deux fois ses lèvres remuèrent, mais elles étaient trop sèches et il n'en sortit aucun son. Enfin, il parvint à articuler faiblement : « C'était... ça. »

La chaleur était maintenant impossible à soutenir et le sort du monde lui-même n'était plus que secondaire. Sa voix s'enfla en un hurlement à l'adresse des mutants qui piaillaient au dehors.

— « Espèces de saletés ! » rugit-il, tout en reculant devant les flammes qui le léchaient déjà. « Vous triomphez ! Dans un mois vous serez peut-être les seuls survivants. Le monde est à vous maintenant. Mais qu'est-ce que vous espérez en fiche, nom de Dieu ? » Et alors il pressa la détente.

Sans entrer dans les détails, on peut noter que le recueil de nouvelles « Les bêtes », *de Pierre Gascar, prix Goncourt* 1953, *contient un récit intitulé* « Gaston », *où se trouve décrite une situation à peu près semblable à celle-ci (destruction atomique en moins) : l'envahissement d'une cité par une nouvelle espèce de rats super-intelligents, qui montrent à l'homme le visage de sa fin.*

L'avertissement

(*The warning*)

par PETER PHILLIPS

S'il est un phénomène avec lequel la « science-fiction » nous a familiarisés, c'est bien celui de la télépathie. Celle-ci, comme toutes les formes de la P.E.S. (perception extra-sensorielle) passionne beaucoup les Anglo-Saxons. Les universités d'Oxford et de Cambridge ont admis que des thèses de doctorat pouvaient être présentées sur cette question. D'autre part, des expériences portant sur des centaines de sujets et tendant à reproduire, « en laboratoire », des phénomènes de P.E.S. ont lieu couramment aux Etats-Unis, sous les contrôles les plus rigoureux. Le fameux test du « jeu de cartes », réalisé à Duke Université, sous la direction du Dr. Rhine, a notamment donné des résultats excluant toute possibilité d'explication par le simple hasard. Il s'agit d'un jeu de vingt-cinq cartes réparties en cinq sortes de figures; le sujet doit les tirer une à une, à l'envers, et tenter de deviner, à chaque fois, la figure représentée sur celle qu'il tient en main. Le plus strict calcul des probabilités donne comme impossible de deviner plus d'un cinquième, en moyenne, du nombre total des cartes. Quand un sujet (c'est le cas le plus sensationnel qui s'est jamais produit) arrive, sur un ensemble de soixante-quinze tests, à identifier une moyenne *de dix-*huit *cartes sur vingt-cinq, il est difficile de nier la seconde vue...*

Dans ce récit, c'est la télépathie à l'état pur : la « transmission de pensée », qui sert de prétexte à une étonnante idée dramatique. L'histoire expose le cas d'un savant atomique, coupé du monde à la suite des atroces blessures causées par l'explosion de son laboratoire, et réduit littéralement à l'état de cadavre vivant. Il a un terrible avertissement à faire parvenir aux autres hommes, et la seule façon qui lui reste de communiquer sa pensée est la télépathie. De là, l'évocation d'un cerveau luttant dans un corps absolument « mort », tentant désespérément de se faire comprendre, pour arriver enfin à un résultat qui restera longtemps dans votre mémoire.

Peter Phillips, qui est Anglais, a écrit de nombreuses nouvelles de « science-fiction ». Celle-ci est la seconde à paraître en français.



C'ÉTAIT un homme précieux. Des murs de béton, des murs de briques, des barrières d'acier, d'hydrocarbures comprimés, encore de l'acier, et enfin des terres incultes s'étendant sur plusieurs milles, isolaient sa personne et ses collaborateurs du reste du monde.

A l'extérieur du périmètre de barbelés, des hommes en uniforme assuraient, avec leurs armes minuscules, la garde de l'Arme-la-Plus-Puissante-de-Toutes, bien que celle-ci n'existât encore, décomposée en ses principes essentiels, que dans le cerveau de l'homme précieux.

Un soir, l'homme précieux envoya, sous un prétexte quelconque, tous ses collaborateurs au-delà du lointain périmètre de barbelés. Sans doute les théories élaborées dans son cerveau pouvaient-elles causer un jour la mort de milliers de personnes inconnues de lui ; pourtant il n'aurait jamais voulu risquer dans une première expérience la vie de ceux qu'il connaissait.

Des écrans de télévision et des hauts parleurs permirent à quelques-uns de ses fidèles adjoints de le voir et de l'entendre pénétrer dans la chambre souterraine d'où il devait diriger l'expérience par un système de télécommande. A côté d'eux, des hommes du gouvernement se lamentaient : « Il n'a pas le droit de faire cela... Si quelque chose allait lui arriver... »

A minuit, au beau milieu de l'expérience, ce quelque chose arriva. Béton, briques, acier, hydrocarbures comprimés s'élevèrent dans les airs en un nuage de poussière au centre de la zone interdite. Et, malgré la protection de son abri, la plus grande partie de l'homme précieux mourut.

Plus tard, des policiers en civil gardèrent ce qu'il en restait.

***

On le veillait depuis déjà deux ans.

Les quatre hommes du service de sécurité s'asseyaient tour à tour dans un coin de la chambre silencieuse. Ils y restaient six heures chacun. De midi à six heures, de six heures à minuit, de minuit à six heures, de six heures à midi.

Au début, ils avaient tenu leurs regards sur la dépouille qui reposait sur le lit, se demandant quel effet cela vous faisait d'être comme mort et enfoui dans votre propre corps.

Maintenant, ils fumaient et lisaient des romans policiers ou se tenaient aux fenêtres à double châssis pour observer le mouvement silencieux de la rue.

Ils n'étaient pas insensibles. Mais les spéculations métaphysiques et la pitié ne peuvent durer qu'un temps et ils étaient là depuis deux ans.

Pourtant, ils entraient encore dans la chambre sur la pointe des pieds pour prendre leur tour de veille. Ce jour-là, Johnson cala son large dos dans le fauteuil que son collègue venait d'abandonner et ouvrit un magazine à bon marché.

Debout près du lit, une infirmière qui surveillait la pompe centrifuge lui jeta un coup d'œil.

— « Ce que vous pouvez être bavard ! » lui dit-elle.

Il haussa les épaules et regarda le corps étendu sur le lit.

— « Il n'entend pas, » dit l'infirmière d'une voix grêle. « Il ne peut ni entendre, ni voir, ni parler, ni ressentir quoi que ce soit. C'est comme s'il était mort. Pourquoi ne le laissez-vous pas mourir pour de bon? »

Johnson la considéra un moment en silence. Puis il se leva, la prit délicatement par le poignet et la conduisit à la porte.

Quand elle fut sortie, pâle mais docile, il décrocha le téléphone mural.

— « Miss Byers, l'infirmière, » dit-il, « n'a pas tenu le coup. »

***

Le Directeur, le Dr. MacIntyre, excellent neurochirurgien, entra avec la nouvelle infirmière à qui il donna des instructions sur ses fonctions, fort simples d'ailleurs. Elle avait déjà subi un examen psychologique et l'on s'était assuré qu'elle présentait des garanties suffisantes du point de vue de la sécurité.

Johnson sortit un moment avec le Directeur.

— « Bert, vous qui êtes un type coriace, » dit le Dr. MacIntyre, « à quoi pensez-vous quand vous êtes ici? »

— « A mes gosses, à mes roses et à mes romans policiers. J'ai cessé de penser à... lui. Pour moi, il est comme un colis de marchandises ficelé et fermé ou un coffre-fort. Je me contente de le surveiller jusqu'à ce que vous ayez trouvé le moyen de l'ouvrir sans casser ce qui est à l'intérieur. »

— « Il faudra peut-être attendre longtemps. » MacIntyre fit jouer ses doigts courts et puissants, des doigts de chirurgien blanchis et crevassés par de constants lavages aseptiques. « Les techniques médicales progressent sans cesse. Mais le système nerveux central n'est pas un jeu de constructions pour enfant. Il s'écoulera peut-être encore des années avant que nous ayons acquis la science suffisante pour pouvoir ouvrir votre inestimable colis. »

— « Pourquoi *notre* colis? »

— « N'est-il pas à vous? S'il était mon malade, et non la propriété du gouvernement, il y a beau temps que je l'aurais libéré, que je lui aurais donné le repos éternel et que son âme serait dans l'autre monde. Vous avez eu peur que ce soit l'intention de Miss Byers. C'était la dixième infirmière que nous ayons eue à ce poste. »

Comme ils atteignaient un autre corridor, Johnson attacha sur le chirurgien le regard limpide de ses yeux verts. Il était payé pour soupçonner tout le monde.

MacIntyre reprit, avec un sourire légèrement moqueur : « Non, je ne suis pas une infirmière, moi. Ma raison ne sombrera pas, Bert. Et je veux savoir ce qui se trouve à l'intérieur de ce colis. Mais — pardonnez-moi cet effet dramatique — je voulais savoir également quelles impressions on ressent lorsqu'on est le geôlier d'une âme. »

— « Je fais ce qui m'a été commandé, » répliqua Johnson. « Que cela ne me plaise pas, c'est probable. Mais laissez-moi tranquille avec vos sentiments poétiques. »

Johnson retourna à sa chambre silencieuse, à son fauteuil et à son roman policier.

La vision indirecte d'une intense lueur pourpre, une micro-seconde de douleur, un torrent rouge de nombres et de symboles et une extrême frayeur se combinèrent en une pensée qui jaillit dans le fond de son esprit, mais fut étouffée avant d'avoir pris contact avec les centres supérieurs.

Et, comme avant, Johnson ne pensa à rien d'autre qu'à ses enfants, ses roses et son roman policier. Et la partie vivante de la dépouille qui reposait sur le lit lança un cri de dépit et de désespoir dans les solitudes abyssales de l'Univers.

***

C'était un enfant qu'il aurait fallu. L'esprit adulte était endurci, hébété, perpétuellement contrôlé par le raisonnement comme par un censeur. Les pensées informulées qui, venues de l'extérieur, tentaient de s'y insérer étaient neutralisées comme étant de folles et importunes imaginations.

Les dix cerveaux féminins avaient été plus réceptifs, mais leur réaction s'était traduite par de la compassion et non par de la compréhension raisonnée.

(Pouvait-il donc y avoir compassion sans compréhension?)

Les cerveaux féminins avaient interprété ses images de mort et de flammes, non comme un *avertissement,* mais comme l'appel d'une âme torturée implorant personnellement du secours. Et l'une après l'autre, alors qu'il tenait fermement les fils de leur intuition, ces femmes avaient été emmenées hors de portée, avant qu'il pût rectifier les impressions, avant qu'il pût leur montrer le rapport entre certains symboles mathématiques et une chose qu'il ne fallait pas faire.

Ce n'était pas de la télépathie au sens où il l'avait comprise jadis, parce que sa portée semblait limitée. Quoi que ce fût, il sentait que son pouvoir s'était accru. Mais il ne pouvait exprimer ses pensées par les mots. Seule une communication par images était possible.

Une ligne de symboles, une flamme ceinturant un énorme globe — ridiculement semblable au globe en carton qui avait orné une classe dans son collège — puis de nouveau les symboles, avec une croix noire par-dessus, annulant tout.

Ce processus était maintenant automatique : transmettre, transmettre transmettre dans le noir, comme l'émetteur de radar et la bouée radio qu'il avait réalisés pendant la guerre, avant que son génie mathématique eût été mobilisé pour la recherche nucléaire, avant que cette expérience empirique qu'il avait tentée tout seul, en secret, d'après des données

imparfaite, lui eût fourni la solution redoutée, « tuant » son corps à la même seconde.

Le temps. Depuis combien de temps était-il « mort »?

Combien s'était-il écoulé de temps depuis que ce milligramme de matière étrangement torturé avait déterminé cette éruption — combien s'en écoulerait-il encore avant que quelqu'un d'autre, se livrant à des suppositions diaboliques, torture de la même façon une plus grande quantité de matière, capable cette fois d'envelopper la planète dans un brasier inextinguible?

Un groupe de neurones, entraînés et spécialisés au cours des années d'insensibilité, tourbillonna et émit le signal automatique d'angoisse et d'avertissement en images élémentaires.

*
* *

Johnson cligna des yeux devant une page de son roman. *Des points noirs formaient une vague croix sur les lignes imprimées et une légère brume rouge entourait celle-ci.* Des troubles du foie? Ou peut-être lisait-il trop.

Il jeta un coup d'œil à la nouvelle infirmière. Elle regardait la dépouille sur le lit avec des yeux humides, mais ses mains ne tremblèrent pas quand elle vérifia aux enregistreurs la composition du succédané sanguin.

Joli brin de fille, ma foi. L'uniforme ne mettait pas toute sa grâce en valeur.

Regarde donc ailleurs, Bert Johnson. Qu'est-ce que Marie peut bien être en train de préparer pour le dîner?

*
* *

Oui, c'était un enfant qu'il aurait fallu ; un esprit à demi formé, ouvert et innocent. Il devait absolument faire pénétrer l'avertissement, inscrire la formule et la croix d'annulation sur les cellules tendres d'un cerveau d'enfant. Au fur et à mesure que celui-ci grandirait, il chercherait à comprendre les symboles. Il deviendrait apte à faire une communication sur ce sujet...

Une affaire de plusieurs années, alors que la flamme dévorante (il ne voulait pas se faire d'illusions) pouvait venir à tout moment.

Quels sont les fous qui parlent de télépathie verbale?

Plus loin, encore plus loin, pour trouver un enfant, transmettre son message à un enfant, tendre un fil conducteur, déposer un ferment actif dans le cerveau d'un enfant. Étendre le champ d'action, tandis que chaque cellule palpitante criait pour que cesse l'effort.

L'énergie dépensée pour contenir la nuit définitive serait épuisée. Cela signifierait la mort, la *vraie* mort. La barrière céderait et la nuit qui s'étendait au-delà l'envahirait.

*
* *

La onzième infirmière porta au Dr. MacIntyre les graphiques des variations du métabolisme.

Il les consulta et se demanda si la chose qui gisait sur le lit désirait elle-même aussi mourir.

*
* *

— « Merci, Tommy, » dit le monsieur qui faisait cirer ses chaussures à la boutique de cireur située en face de l'hôpital Washington.

Empocher la pièce de monnaie, se tourner vers une nouvelle paire de chaussures, faire reluire, faire bien reluire, comme le soleil qui joue sur les arbres le long de l'avenue et donne aux gens des ombres d'un noir bleuté.

Comme la lueur douloureuse qui assaillait son cerveau et qui le brûlait sans raison ni objet.

Rythme du chiffon, clic, clac, clic, clac, en contrepoint des pulsations au fond de son cerveau.

Delta rô sur hexa quoi
Deux trois carré et nul une fois
Signe infini biffe trois et nul encore
Tangente en A et deux points en dehors
Vise la boule huit et troue le tapis
Un terrible zéro une lueur c'est fini
Un zéro, un zéro, un zérozérozérozérozéro...

— « Ça n'a pas l'air d'aller, » dit la « paire de chaussures » d'un ton bienveillant.

— « J'me sens pas bien, » dit-il, se frottant les yeux avec ses jointures. Il aurait voulu se retourner pour regarder une fenêtre de l'hôpital, derrière son dos, mais c'eût été trop bête.

Mettre les chaussures l'une à côté de l'autre, qu'elles se fondent l'une dans l'autre ; voir les pieds qui sont dedans bouillir et se soulever comme la mer ; voir le soleil d'un blanc ardent descendre pour tout engloutir, brûler Maggie et M'man et Lemuel, le petit infirme, et les maisons et la terre qui fondent comme du caramel sur le poêle.

Logement en feu.

Faut qu'j'aille à la maison. M'man n'peut pas descendre Lemuel toute seule par l'escalier.

La tête me fait mal.

*
* *

Je fais pénétrer le message dans ce cerveau sans défense à la limite de mon champ d'action et cela me tue. Laissez grandir l'enfant, mon Dieu ! Et qu'il les avertisse. Ne déclenchez pas le feu avant que l'enfant n'ait grandi. J'ai fait de mon mieux et cela m'a achevé.

Je m'en vais, mon Dieu ! (Ou bien est-ce que j'arrive?)

Le compteur de l'appareil de mesure du métabolisme tomba soudain à zéro.

*
* *

Au diable la boutique ! Faut qu'j'aille à la maison. M'man a besoin de moi. Logement en feu. Courir. Traverser ici pour descendre en ville. Peux passer devant ce camion...

NON.

*
* *

C'était en face de l'entrée de l'hôpital pour les admissions d'urgence. Quand la jambe eut été opérée et que l'anesthésique eut cessé d'agir, une infirmière l'entendit divaguer et crut reconnaître des symboles grecs.

Elle alla chercher un médecin. Celui-ci écouta et haussa les épaules.

— « Une de ces chansonnettes enfantines, » dit-il. « Vous ne le reconnaissez pas? C'est Tommy. Il tient une boutique de cireur au coin de la rue. Il a quarante-cinq ans mais c'est un arriéré. *Il a le cerveau d'un enfant de sept ans. Il ne se développera jamais.* »



ENVOI DE MANUSCRITS

En raison du très grand nombre de manuscrits qui nous ont été envoyés antérieurement, nous sommes dans l'impossibilité d'en examiner d'autres à l'heure actuelle en vue d'une publication. Nous sommes d'ailleurs largement couverts à l'avance — et pour de longs mois — en matière rédactionnelle et demandons à nos lecteurs qui auraient l'intention de nous soumettre des textes de vouloir bien surseoir à cet envoi jusqu'à nouvel avis.

Une fermière endiablée

(*I never ast no favors*)

par C. M. KORNBLUTH

*La sorcellerie existe au XX*e *siècle. L'auteur de* « La saison du serpent de mer » (1) *est de* « Plus ça change » (2), *nous le démontre ici. Son héros est un* « *dur* », *un jeune gangster à qui la police et les bandes ennemies ne font pas peur. Cependant, obligé de prendre du* « *repos* » *dans une ferme en apparence bien tranquille, le pauvre garçon assiste à des événements qui le font fuir pour la première fois de sa vie.*

Le sénateur Kefauver a appelé New-York « *l'école du crime* ». *Mais cette école a oublié d'enseigner la magie...*



Cher Mr. Marino,

J'hésite à vous écrire car le seul souvenir que vous aurez gardé de moi est celui d'un pauvre gosse des rues à qui vous avez rendu service, et je sais bien que vous avez beaucoup à faire pour diriger votre entreprise de Pompes Funèbres, le District Trois (3) et votre salon de coiffure. J'ai jamais demandé de faveurs à personne, mais ça, c'est un cas spécial. J'espère que vous serez de mon avis quand je vous aurai expliqué.

Pour vous rafraîchir la mémoire comme dirait l'avocat de la Cour, je m'appelle Anthony Cornaro, mais peut-être que vous vous rappellerez mieux de moi sous le nom de Tony-le-Dur comme on disait au District Trois. Pas Tony-le-Dur de Water Street qui a dans les cinquante-cinq ans et qui est en prison pour six ans, mais Tony-le-Dur de Brecker Street, allant sur ses dix-sept ans, libéré sous condition la semaine dernière, après avoir cogné sur un flic qui avait posé ses sales pieds plats dans l'épicerie où, des copains et moi, on était simplement en train de regarder ce qui était en vente, sans savoir que c'était après l'heure de la fermeture et que l'épicier était rentré chez lui. C'est ce Tony-le-Dur là qui vous écrit. Je suppose que maintenant vous vous souvenez de moi, de sorte

(1) Voir « *Fiction* » n° 1.

(2) Voir n° 3.

(3) Subdivision administrative et électorale de New-York. Le « District Trois » est un quartier où se situent les sièges de quelques-uns des « gangs » les plus célèbres.

que, si vous le permettez, je continue mon histoire. C'est pas que je me plains de ma mise en liberté sous condition, mais c'est pourtant à cause d'elle que je suis bien ennuyé. Le bavard a dit qu'il me connaît depuis longtemps, que je suis d'une bonne famille religieuse et que j'ai été détourné du droit chemin par les mauvaises fréquentations. D'accord, a dit le juge, mais... étant donné ceci, cela, l'entourage, les mauvaises fréquentations, les villes où il y a trop de monde et l'industrie laitière qui manque de main-d'œuvre, il faudrait... vous devinez le reste.

Avant de savoir ce qui se passe, je signe un papier, ma mère aussi, et me voilà en route pour Chiunga pour traire les vaches.

Sur le moment, je suppose que le juge ne sait pas que je suis un de vos amis et je ne veux pas vous mettre dans l'embarras en prononçant votre nom à la Cour. Je me dis que j'aurai l'occasion, plus tard, de mettre les choses au point. Et aussi, pour dire vrai, j'ai trop le trac pour parler.

Pendant le voyage, l'inspecteur de la jeunesse délinquante m'aide gentiment à porter les menottes, donc, impossible de me tirer, mais je peux toujours réfléchir et je me rends compte qu'après tout, ça ne va pas trop mal. Je dois travailler pour une dame qui s'appelle Mrs. Parry ; elle me donnera de la nourriture, des vêtements et le moins de fric possible. Ça prendra peut-être un mois pour que je connaisse le métier de la laiterie et même peut-être plus si je fais l'âne. Pendant ce temps, j'aurai un peu d'oseille, quelques nippes et je me la coulerai douce. Et d'ici là, je me dis que vous aurez tout arrangé et que je pourrai alors reprendre ma vraie spécialité, seulement que cette fois je me tiendrai à carreau. C'est l'expérience qui vous apprend le mieux, Mr. Marino, je suis sûr que vous le savez bien.

Nous voilà arrivés à Chiunga Forks et, croyez-moi, j'ai jamais vu un patelin aussi lugubre. Il faut le voir pour le croire. La rue principale se compose de quatre pâtés de maisons qui sont en bois comme les boutiques. Je m'attends d'un instant à l'autre à voir Gary Cooper déboucher de la rue, un rictus sur les lèvres, les mains sur ses pétards, en train de chercher les mauvais garçons. Dire qu'avec la Buick du poste 48 il a fallu quatre heures pour venir dans un coin pareil ! Ça n'est pas croyable.

On s'arrête devant une gargotte et il y a des gars qui nous reluquent. Le flic m'ôte les menottes et, tout en me tenant à l'œil, il parle avec le chauffeur. Tandis qu'on attend cette Mrs. Parry, j'examine un peu la banque qui se trouve de l'autre côté de la rue et il me vient quelques idées qui vous intéresseront sûrement, Mr. Marino. Je vous en parlerai plus tard.

Brusquement une bagarre éclate sur le trottoir.

Une grosse bonne femme avec des cheveux gris et un gabarit à la Tarzan se met à donner des coups de pied à un petit type qui ressemble comme deux gouttes d'eau à Louis-le-Book que vous connaissez sûrement, sauf qu'il a moins de biceps et qu'il porte des blue-jeans. Elle lui

colle cinq ou six coups de pied au derrière. J'en frémis à chaque fois et la banque de l'autre côté de la rue semble en faire autant.

— « Ah ! t'as tué mon cabot ! » elle hurle après le gars. « Je m'suis juré de te botter les fesses jusqu'à ce que tu ne puisses plus t'asseoir, Dud Wingle ! »

— « Lâchez-moi ! » il crie en essayant de lui échapper. « Il chassait les daims ! Il chassait les daims ! »

V'lan, v'lan, v'lan. « Je m'fous pas mal s'il chassait les daims, les panthères ou les papillons... » *V'lan.* « C'était mon cabot et tu l'as tué ! » *Vl'an.* La foule se rassemblait et les gars aux bottes en caoutchouc semblaient nous avoir oubliés pour les regarder tous les deux.

Un flic arrive et j'appris plus tard qu'il était le seul dans ce bon sang de patelin.

— « Voyons, voyons, Ella ! » il dit à plusieurs reprises à la bonne femme qui s'arrête enfin de filer des coups de pied au petit mec et le laisse partir.

— « Qu'est-ce que tu veux, Henri? » elle grogne après le flic qui répond d'une voix faible :

— « Est-ce que Silver Bell a vêlé? »

Le petit mec s'est éloigné en boitant et en se frottant le bas du dos. La grosse le regarde partir à regret et répond au flic :

— « Oui, Henri, hier. Maintenant, excuse-moi, il faut que je cherche le nouveau gars que j'ai fait venir de la ville. Je parie que c'est lui là-bas. » Elle vient jusqu'à nous et ouvre la portière de la Buick avec une telle force qu'elle l'arrache presque de ses gonds. « Je suis Mrs. Ella Parry, » elle me dit en me tendant la main. « Tu es probablement le petit Cornaro dont le Comité de la Jeunesse Délinquante m'a annoncé l'arrivée. »

Je lui dis : « Oui, m'dame, » et je lui serre la pince.

Le flic me jette un coup d'œil et il ricane comme un singe qui mangerait des cacahuètes.

***

Je me dis que Mrs. Parry habite dans une des maisons en bois de Chiunga, mais je me trompe. Nous montons dans un camion à la papa et roulons vers les collines. J'ai pas grand-chose à dire à cette catcheuse, mais je voudrais bien qu'on me refile un soufflant pour être à égalité avec elle. Elle est tellement costaud qu'elle pourrait me casser en deux sans le faire exprès. J'essaye donc de me mettre dans ses papiers en lui offrant de moderniser sa voiture.

— « Je pourrais enlever les pare-chocs, mettre deux phares anti-brouillard et monter des ailes neuves auxquelles je donnerais un petit coup, » je lui dis, « et ça vous coûterait pas un rond. Même dans ce coin, il doit y avoir des endroits où on peut faucher ce qu'il faut. »

— « Silence, Bub ! » elle dit tout à coup, et elle s'abrite les yeux

pour mieux voir dans le bas d'une route latérale où il y a une bagnole devant une maison en planches.

— « Je jurerais que c'est la Ford de Dud Wingle qui est devant la maison de Mrs. Sigafoos. » Elle se tord le cou pour l'examiner jusqu'à ce qu'elle ne soit plus visible. Elle me paraît inquiète. Je me rends compte que ce n'est pas le moment de l'ouvrir ; de plus, il se peut qu'elle ait son point de vue sur la modernisation des autos et qu'elle n'approuve pas le mien.

Elle dit : « Qu'est-ce que Dud Wingle peut bien faire chez Mrs. Sigafoos? »

— « J'sais pas, m'dame, » je lui réponds. « C'était pas le monsieur que vous vouliez empêcher de s'asseoir? »

— « Des blagues, Bub, c'était une façon de parler. Si je l'avais voulu, je l'aurais fait, et comment! Dud, Jim, Ab et Sime s'imaginent qu'ils ont le droit de tuer votre cabot s'il chasse les daims. Il faut que je sois une nature paisible sinon je mettrais la loi à leurs trousses pour avoir tué Grip. Mais peut-être que j'ai un peu trop pris la mouche. » Elle semblait encore plus inquiète.

— « Il y a quelque chose qui ne va pas? » je lui demande.

On sait jamais. Des tas de dames âgées m'ont raconté leur vie comme si j'étais leur curé et, à dire la vérité, plusieurs même... ç'en a été gênant. C'est sans doute parce que je suis réfléchi et que ça se voit.

Mrs. Parry ne fait pas exception et elle ajoute : « Tu ne connais pas encore les gens d'ici, Bub, alors tu ne peux pas connaître Mrs. Sigafoos. Je suis de vieille souche anglaise et je n'approuve pas ces bêtises, cependant » — elle a maintenant l'air drôlement inquiet — « Mrs. Sigafoos est ce qu'on appelle une sorcière. »

— « Qu'est-ce que c'est, madame? »

— « Des sornettes! N'y fais pas attention! » elle me dit et elle semble ensuite se concentrer sur la conduite de la voiture. Nous contournons la route principale, prenons une route qui semble noire, montons vers les collines, suivons une route de graviers et enfin une route toute sale. Personne. Pas de maisons. Rien que des barrières, des vaches et, il me semble, des chevaux. J'en suis pas trop sûr. Nous arrivons enfin à sa maison qui est en bois et se compose de deux bâtiments. Je me dirige machinalement vers le grand bâtiment, propre, repeint à neuf et qui doit valoir cher.

— « Minute, Bub! » elle dit, « c'est pas la peine de foncer vers la grange dès le début. Je m'en vais t'installer à la maison et ensuite tu ne manqueras pas de boulot. »

Je regarde encore une fois et je m'aperçois que le gros bâtiment propre et de valeur, c'est la grange. L'autre, petit, minable, en ruines, c'est la maison. Je me dis : « Tony-le-Dur, tu vas prier ce soir pour que Mr. Marino n'oublie pas de dire au juge que tu es un de ses amis personnels et qu'il te sorte d'ici. »

Mais ce soir-là je ne prie pas. Je suis trop fatigué. Après avoir jeté

des sacs d'avoine et répandu de la sciure, je fais marcher la machine à faire les balles, je mets l'avoine dans le grenier, je pompe de l'eau tellement que mon dos me fait un mal du diable, puis je vais à la petite forêt abattre des arbres et j'en fais des bûches avec une grosse scie. C'est marrant comme j'apprends vite et comme je suis soumis quand je me souviens de ce qu'a fait Mrs. Parry à Dud Wingle.

***

On dirait que je viens à peine de me coucher quand Mrs. Parry m'arrache les couvertures en riant et je vois par la fenêtre qu'il commence à faire jour. Elle hurle : « C'est l'heure de se lever, Bub ! Le déjeuner est servi. » Elle va à la fenêtre en deux enjambées et étire ses muscles tout en respirant profondément. « La journée sera belle. Je sens toujours quand une bête est malade à en crever ou quand il va faire beau. Allez, ouste, lève-toi, Bub ! Nous avons beaucoup à faire. J'ai été plutôt coulante hier, du fait que tu étais nouveau, de sorte que le travail est en retard. »

Je reluque ses muscles saillants et je réponds : « Oui, m'dame. »

Je dois l'avouer, elle me sert un bon déjeuner. D'habitude, je prends un jus vers 11 heures quand je me réveille et un sandwich à la viande vers 4 heures, mais l'air de la campagne m'a donné une faim de loup. J'ai peut-être oublié de vous dire que nous ne sommes que tous les deux. Son mari a dévissé il y a deux ans. Elle a refilé la moitié de la ferme à un de ses enfants, car elle n'est pas de celles qui laissent leurs gosses en panne sans leur donner une chance de gagner un peu d'argent et de se marier avant que les parents meurent. Son autre fils, qui a dix-neuf ans, est griffeton depuis deux mois et, depuis, elle est seule à faire marcher la ferme car, paraît-il, il est difficile de trouver des gars pour y travailler. Elle dit qu'elle ne comprend pas pourquoi et je n'essaye pas de lui expliquer.

Aussitôt après le déjeuner, elle me dit d'aller fabriquer des caisses avec des planches qui sont dans le bûcher, puis d'aller à l'étang pour prendre les quatre canards de Moscovie et de les mettre dans les caisses pour qu'elle aille les vendre en ville. Ça fait un certain temps, elle me dit, qu'elle a l'intention de les vendre, depuis que le bruit a couru qu'elle était pour les Communistes, parce qu'elle avait une telle race de canards quand il y avait tellement de bons canards américains. « Quoique, » elle ajoute, « à mon avis, les Walters devraient aussi vendre leurs canards de Pékin parce que des canards chinois ne valent pas mieux que des canards russes. »

Je fabrique les caisses, ça c'est pas difficile, et je vais à l'étang. Il y a bien quatre canards, mais ils ne sont pas en train de nager. Ils sont au fond de l'eau. Je vais le dire à Mrs. Parry qui me regarde comme si j'étais dingo.

— « Oui ! » je lui répète, « noyés, au fond de l'eau, au fond de l'étang. Je suppose que pendant la nuit ils ont oublié de nager. »

Elle ne répond pas. A grandes enjambées, elle descend le sentier, arrive à l'étang où elle voit les quatre canards au fond. Ils sont gros et horribles, avec une espèce de masque rouge au-dessus de leurs yeux. Mrs. Parry pénètre dans l'étang et, toujours sans un mot, elle les sort. Elle tire un gros couteau de la poche de son tablier, fend les canards, en extrait les poumons et les ouvre. De l'eau en dégouline.

— « Noyés, » elle murmure. « Si encore il y avait des tortues pour les entraîner au fond ; mais ce n'est pas le cas. »

Je ne comprends rien à toutes ces histoires et je lui demande si elle ne peut pas les vendre quand même. Elle me répond que non, que ce ne serait pas honnête, puis elle me dit d'aller prendre une pelle et de les enterrer. Brusquement, on entend un mugissement de tous les diables venant de l'étable.

— « Agnès ! » glapit Mrs. Parry qui se précipite vers l'étable. « Voilà qu'elle met son veau au monde avant terme. »

Je la suis en courant. « Et si j'appelais les flics? » je lui dis, la respiration coupée. « Ils arrivent toujours avant l'ambulance et y a rien à payer. Ma sœur a eu trois gosses mis au monde par les flics. »

Mais ça n'est peut-être pas pareil avec les vaches et, de toute façon, le flic d'ici n'est pas à la hauteur. Finalement, Mrs. Parry cesse d'examiner le veau, lève les yeux et me dit : « Je crois que je l'ai sauvé. Je sais toujours quand une bête est en train de crever. Mais va quand même téléphoner à Mrs. Croley, demande-lui si Brenda peut venir traire les vaches, rien que ce soir et demain matin. Je peux pas laisser Agnès et le veau, faut que je les soigne. »

Je sors de l'étable en titubant, j'ai deux ou trois haut-le-cœur et je vais au téléphone de la baraque. J'ai déjà vu un de ces téléphones à manivelle au cinéma, alors je sais comment ça fonctionne. Mrs. Croley jure, gémit, puis dit d'accord, Brenda viendra avec la Ford, mais surtout elle me recommande de ne pas la garder plus longtemps que c'est convenu, car elle a tout un troupeau à traire.

Je répète ça à Mrs. Parry dans la grange. Elle me répond d'un ton mauvais que le mari de Mrs. Croley vit encore, qu'elle a un travailleur qui, lui, ne peut pas être griffeton et elle jure que ce serait bien la fin du monde si on ne s'aidait pas un peu entre voisins.

Je lui demande d'un ton détaché : « Qui c'est, cette Brenda, m'dame? »

— « La fille de Mrs. Croley, une bonne à rien ! »

Je ne pose plus de questions, mais j'attends impatiemment qu'une Ford débouche du tournant. Elle apparaît pendant que je scie le bois pour en faire des bûches. Brenda est une blonde qui a à peu près mon âge, un peu trop boulotte par rapport à sa robe, chose qui m'a toujours plu, que je sois au District Trois ou à Chiunga. J'ai pas l'occasion de lui parler avant le repas, mais quand je le fais, elle se marre en guise de réponse. Ça ne me touche pas ; les discours, c'est pas ce qui m'intéresse. Je note dans ma petite tête qu'elle occupera la chambre voisine à la

mienne. C'est alors qu'un camion débouche de la route principale. Y a quelque chose dans le camion qui fait encore plus de boucan que le moulin.

Mrs. Parry lève les bras au ciel. « Bon sang ! j'oubliais Balthazar, pour Princesse. » Elle avale son café d'un trait et se précipite dehors.

— « Brenda, » je demande. « Qu'est-ce qui se passe? »

Elle rigole, puis rougit. Je pose ma serviette et je vais à la fenêtre. Le camion fait marche arrière jusqu'au champ entouré d'une grosse barrière en planches. Mrs. Parry sort de la grange et y mène une vache. Cette vache est bigrement nerveuse et je commence à piger pourquoi. Le camionneur ouvre la porte arrière et il en sort un taureau qui renâcle.

Je me dis, ma parole, que j'en ai vu de drôles, mais ça, ça bat tous les records. Après tout, peut-être que j'apprendrai quelque chose de nouveau dans ce patelin.

Balthazar reluque Princesse. Il renifle comme Charles Boyer. Princesse se dandine comme Bette Davis. Balthazar gratte le sol de ses sabots. Princesse en tremble. Et alors Balthazar bâille et se met à brouter. Princesse le regarde, surprise et dit : « Hein? » Non, au fait, je me gourre, ça n'est pas Princesse qui fait : « Hein? » c'est Brenda qui se trouve à l'autre fenêtre de la cuisine. Elle se rend compte que je la surveille, rougit et va à l'évier laver la vaisselle.

Je pense tout de suite que c'est bon signe, mais je ne veux pas trop vite profiter de l'occasion. Je sors et vais là où Mrs. Parry est en train d'engueuler le camionneur.

— « En voilà un taureau, » elle hurle. « Qu'est-ce que que je vais faire maintenant? Combien de temps ma Princesse va rester comme ça? Et si je ne peux pas lui trouver un autre mâle, vous vous rendez compte de ce que ça va me coûter? » Et patati et patata.

Pendant ce temps, le camionneur essaye de placer quelques excuses, et Balthazar broute. Parfois il passe un coup de langue fraternel sur le nez de Princesse, car maintenant elle s'est calmée et s'approche en meuglant d'un air lamentable.

Mrs. Parry hurle : « Non mais, des fois, vous vous rendez compte? Je suis pas pour l'insémination artificielle, mais vous finirez par nous y amener. Voulez-vous foutre le camp avec votre étalon avant que je vous vide de chez moi? J'ai du boulot à faire, moi ! Si Balthazar en a pas, moi j'en ai ! »

Elle me tombe dessus. « Reste pas là à badauder, Bub ! Quand tu auras fendu le bois, tu l'empileras dans le bûcher. » Je me taille en vitesse et je reprends le boulot du bois, mais je me casse pas, car je sais que Mrs. Parry est occupée à soigner Agnès et son petit veau.

A table, Mrs. Parry déclare qu'elle va mettre un plumard dans l'étable pour y dormir avec les pauvres invalides afin de parer à tout cas d'urgence. « Et vous imaginez pas, les enfants, que vous allez pouvoir veiller la moitié de la nuit à faire marcher la radio, parce que je suis pas là. Je veux que vous fermiez les lumières à 8 h. 1/2. Compris? »

— « Oui, m'dame, » dit Brenda.

— « On fera pas marcher la radio et on éteindra les lumières, » je lui réponds.

Brenda rigole.

*
* *

C'est un peu délicat à vous raconter, ce qui s'est passé cette nuit-là. J'espère bien, Mr. Marino, que vous garderez ça pour vous. Je suis sûr que, du fait que vous êtes croque-mort breveté et un des dirigeants du District Trois, ça vous rend un peu comme un toubib et les toubibs vont pas l'ouvrir sur ce que leur racontent leurs malades. Je pense que ce que je vais vous dire, c'est comme si un malade le disait à son docteur ou un truand à son bavard.

Bref, voilà ce qui s'est passé. Il ne s'est rien passé du tout. Comme pour Balthazar.

Je vais dans sa chambre, je dis « si », elle dit « non », je dis « si, je vous en prie, » elle dit « bon d'accord ». Et puis rien ne se passe. Je n'ai jamais été aussi vexé et j'espère que vous garderez ça pour vous, car c'est une chose qu'on aime pas qui se sache. Je vous dis ça parce que je ne vous ai jamais demandé de faveurs, mais ça, c'est un cas spécial et j'aimerais que vous compreniez pourquoi.

Le matin suivant, au petit déjeuner, je suis de mauvais poil. Brenda rigole plus que jamais et Mrs. Parry a le torticolis et est vannée d'avoir dormi dans l'étable. On fait une de ces gueules tous les trois ! Voilà encore une bagnole qui débouche de la route et, en moins de deux, un jeune gars qui a peut-être trente ans entre bruyamment dans la cuisine. Il a pleuré. Il a les yeux rouges et il y a des coins propres sur sa figure, là où les larmes ont coulé. « M'man, » il dit en chialant à Mrs. Parry, « faut que je te parle. Faut que tu parles à Bonita. Elle dit que je l'aime plus et elle veut me quitter. »

— « Silence, Georges ! » crie Mrs. Parry. « Viens dans la salle à manger. » Ils y vont. Brenda sifflote et dit : « Ça alors ! Quand je dirai ça à maman. »

— « Qui c'est ? » je lui demande.

— « Georges, le gosse à Mrs. Parry. Elle lui a donné la moitié sud de la ferme et lui a fait construire une maison. Bonita est sa femme. C'est une fille à chiqué du comté de Ware, qui porte un faux soutien-gorge et se teint les tifs et... » Brenda regarde autour d'elle, baisse la voix et chuchote : « ... qui fait laver son linge à la blanchisserie de la ville ! »

— « Nom d'un chien ! » je m'exclame.

Sur ce, Mrs. Parry revient avec son fils et nous dit :

— « Allez ouste, les gosses, je veux téléphoner. »

— « Je vais commencer à traire, » dit Brenda.

— « Et moi, je vais tourner le porridge pendant qu'il est frais et épais, » j'ajoute.

— « D'accord, » dit Mrs. Parry en tournant la manivelle du téléphone. « Vas-y, Bub ! » Elle est préoccupée.

J'entre dans la cuisine, je mets l'oreille contre le mur et j'écoute. On n'entend pas mal.

— « Bonita? » dit Mrs. Parry. « C'est toi? Ecoute, Bonita! Georges est chez moi et il m'a demandé de te dire qu'il regrette ce qui s'est passé. C'est que vous agissez comme des ânes. Non! Ne me donne pas de détails, je ne suis pas dans une cabine. Ecoute donc! Je sais ce qui s'est passé. Après tout, je suis sa mère. Ecoute donc une femme âgée qui a une grande expérience. C'est comme ça. Ça signifie pas qu'il ne t'aime plus, mon petit. Ça m'est arrivé. Je pense que ça arrive à toute les femmes. Tu ne dois pas penser que ça n'arrive qu'à toi. Tu souffres simplement d'une dépression nerveuse de jeune mariée. Après deux ou trois années de mariage, tu envisageras les choses sous un meilleur jour. Peut-être que Georges était fatigué. Peut-être qu'il avait attrapé un de ces microbes du rhume qui se baladent par ici. Non, je n'ai pas dit qu'il était malade. Non, il a l'air très bien, peut-être un peu fiévreux... Et je ne sais pas si tu désires lui parler ou non, bouleversée comme tu l'es. Et s'il est réellement malade, ça ne ferait que lui donner une émotion... Oh! très bien. » Elle glousse en s'éloignant du téléphone et dit : « Elle veut te parler, Georges, ne t'emballe pas, mon gars. »

Je m'écarte de la porte de la cuisine, en rasant les murs, tout en pensant : « Tiens, tiens. » Je suis tellement absorbé dans mes pensées que Mrs. Parry se cogne dans moi en sortant de la cuisine plus tôt que je ne pensais.

Elle me prend le bras dans ses mains qui serrent comme un étau et me dit d'un ton cassant :

— « Espèce de vaurien, tu m'écoutais parler au téléphone! »

Ce qu'on fait généralement, dans ces cas-là, c'est de nier tout et de réclamer un avocat. Mais ici, y a pas d'avocat. Pour une fois, je dis la vérité et j'avoue.

— « Oui, Mrs. Parry. Oh! j'ai tellement honte de moi que vous ne pouvez pas vous l'imaginer. J'ai toujours été comme ça. C'est un tic psychologique que j'ai là, d'écouter. Je peux pas m'en empêcher. Peut-être que c'est parce que je lis trop d'illustrés. Mais je vous promets que je dirai à personne que Georges n'a pas pu... »

Là, je sens que je dois me taire, mais il est trop tard.

Son regard me transperce et l'étau se resserre sur mon bras.

— « N'a pas pu *quoi*, Bub? »

— « Comme Balthazar, » je dis faiblement.

— « Ouais! » elle fait, « je pensais bien que c'était ça que tu allais dire. Dis-moi, Bub, comment as-tu deviné? Et ne viens pas me raconter que tu as deviné d'après ce que j'ai dit. Y a trente ans que je me sers de ce téléphone. De la façon dont je parlais à Bonita, cela aurait pu signifier n'importe quoi, même que Georges l'avait frappée avec une brique pour être rentrée saoule à la maison. Tu as dû te creuser la cervelle pour trouver ça, tu as bien deviné et je veux savoir comment tu as fait. »

Elle aurait fait un bon juge d'instruction. Je bafouille : « Il m'est

arrivé le même coup la nuit dernière. Ça vous ferait rien de lâcher mon bras avant qu'il tombe? »

Elle me lâche en sursautant : « Excuse-moi, Bub! » Elle se dirige lentement vers la grange et je marche à côté d'elle parce que je pense que c'est ce qu'elle veut.

— « Peut-être qu'il y avait quelque chose dans l'eau, » je dis.

Elle secoue la tête. « Tu ne connais pas les taureaux, Bub. Et que fais-tu des canards noyés et d'Agnès vêlant avant terme? » Elle se met à respirer fort par le nez. « C'est de la sorcellerie, voilà ce que c'est. »

— « Quelle sorcellerie, m'dame? »

— « Les actes de paganisme de cette vieille Mrs. Sigafoos. Elle a été prévenue maintes et maintes fois de s'occuper de ses oignons. Je ne vois aucun mal à ce qu'elle guérisse le croup ou qu'elle vende un philtre d'amour à un jeune homme qui se rend à Scranton pour vendre sa récolte et s'amuser un peu. Mais ça ne lui suffit pas, je suppose. Dud Wingle a dû aller la trouver avec un billet de vingt dollars pour qu'elle ensorcelle ma ferme. »

Je ne sais pas quoi penser de tout ça. J'ai bien entendu ma mère parler de la *vecchia religione* (1), mais je ne savais pas qu'ils croyaient à des trucs comme ça par ici.

— « Vous pouvez pas vous adresser aux flics? » je lui demande. Elle renâcle comme Balthazar. « Les flics! Il doit s'y connaître, Henry Bricker, en sorcellerie! Non, Bub, je pense que je vais régler cette affaire là toute seule. C'est pas pour des prunes que Pru Posthlewaite était mon arrière-grand-mère à la sixième génération! »

— « Qui c'est, Pru... comme vous dites. »

— « Pendue à Salem, Massachusetts, en 1680 pour sorcellerie. Son surnom était Little Gadfly, mais je ne pense pas qu'elle était si petite que ça. Les deux premières cordes cassèrent... mais nous n'avons pas le temps de rester là à discuter. Il faut que je trouve la malle de ma mère au grenier. Toi, va chercher la poule noire dans le poulailler. Je me demande où je pourrais bien trouver de la craie. »

Elle s'en va vers la maison tout en marmonnant. Je me dirige vers le poulailler, pensant qu'elle a déraillé. La poule est pleine de malice, elle cavale comme pas une, et pour tout dire, je suis novice dans ce métier.

Il me faut une demi-heure pour la coincer par terre et, pendant ce temps, entre parenthèses, Brenda s'en va dans la Ford et Georges dans sa voiture. « A plus tard, Brenda, » je pense en moi-même, « peut-être bien que t'auras une surprise. » Je vais à la porte de la cuisine avec la poule criant dans mes bras et Mrs. Parry me dit : « Viens ici et pose-la n'importe où. » C'est ce que je fais, Mrs. Parry répand du grain sur le plancher et la poule se calme illico et furète partout en picorant. Mrs. Parry transpire et est couverte de poussière et des vieux papiers sont enroulés sur la table de la cuisine. Elle se met à bricoler sur le

(1) La « vieille » religion italienne faite de rites, croyances et coutumes étranges.

plancher avec un des papiers sales et un bout de craie de charpentier, et seulement pour me donner une contenance, je jette les yeux sur le restant. Vrai de vrai, j'ai jamais vu d'orthographe ni d'écriture aussi moches. On aurait dit des lettres comme on en voit sur les vieux trucs du Moyen Age.

Je secoue la tête et je pense : « C'est à cause des vaches. » Aucun être humain normal peut mener cette vie-là. Elle est devenue cinglée et je la blâme pas. Mais ça va être terrible si l'envie la prend de tuer quelqu'un. Je cherche autour de moi un tisonnier ou quelque chose et je m'éloigne en marchant de côté. Je pense qu'une fois arrivé à la porte, je vais foncer chez les Willys et ensuite en ville pour en revenir avec des infirmiers.

Elle lève les yeux sur moi et dit : « Ne t'en vas pas, Bub ! C'est un travail de femme, mais j'ai besoin de quelqu'un pour tenir l'épée et la palme et il n'y a que toi ici. » Elle grimace un sourire. « Je suppose que tu n'as jamais vu ça en ville, hein? »

— « Non, m'dame, » je dis et je remarque que ma voix est très faible.

— « Dis donc, j'espère que tu n'as pas peur ! Il y a des gens qu'auraient peur, mais toi, on t'appelle Tony-le-Dur, aussi je pense que tu n'auras pas peur. »

— « Non, m'dame. »

— « Bon, qu'est-ce qu'on prend pour faire une épée? Je suppose que le couteau à pain ira... Non ! Le couteau à découper le jambon ! Ça ressemble plus à une épée. Tiens-le dans ta main gauche et va me chercher deux ou trois joncs qui sont dans le vase de la salle à manger. N'oublie pas d'essuyer tes pieds avant de marcher sur le tapis. Et puis reviens. Grouille ! » Elle se met à copier sur le plancher quelque chose qui ressemble à du Yiddish, et je vais dans la salle à manger. Je suis sur le point d'aller à la porte d'entrée sur la pointe des pieds lorsqu'elle se met à hurler : « Bub, c'est toi? »

Peut-être que je pourrais la battre à la course pour attraper la voiture ; peut-être pas. Je hausse les épaules. J'ai au moins un couteau et je sais comment m'en servir. Je lui ramène les trucs dorés du vase. Bon Dieu ! Pendant que j'étais sorti, elle a coupé la tête de la poule et elle en répand le sang sur une grosse étoile en craie et ce qu'elle a écrit sur le plancher. Mais le couteau me donne confiance, même si je commence à me demander ce que ça donnera si je dois m'en servir. Je me dis que peut-être je pourrai lui couper les jarrets si elle se met après ma peau et qu'en attendant je dois l'amuser, car peut-être elle n'y pensera plus.

— « Bub, » elle dit, « tiens l'épée et les palmes devant toi, la pointe tournée vers le haut, et ne franchis pas les lignes tracées à la craie.

» Maintenant promets-moi que tu n'iras répéter à personne les paroles que je vais prononcer. Le reste du truc n'a pas d'importance. Ça se trouve dans tous les livres et tous les gens sont persuadés que ça ne sert à rien. Mais pour les mots, tu promets? »

— « Oui m'dame, comptez sur moi, m'dame. »

Alors, elle commence à parler et c'était pas la peine que je promette parce que c'est de l'étranger et que je ne le comprends pas, sauf des fois, quand je parle un petit peu italien avec ma mère. Je me mets à bâiller lorsque soudain je m'aperçois que nous avons de la compagnie.

Il a huit pieds de haut, il est vert et il a des dents comme la grand-mère du petit chaperon rouge.

Je plonge vers la fenêtre en hurlant.

Mrs. Parry sort et me trouve enfoui sous un tas de verre brisé, sur les genoux, en train de dire des prières. Elle me pince l'oreille avec deux doigts et me met sur mes jambes. « Arrête de prier ! » elle dit. « Ça ne lui plaît pas. Il dit que ça lui donne des démangeaisons. Et toi qui disais que t'aurais pas peur. Allez, reviens à l'intérieur, pour que je puisse te surveiller et tiens-toi ! En voilà une idée, une drôle d'idée ! »

A dire vrai, je ne me rappelle pas bien ce qui s'est passé après. Le personnage vert et Mrs. Parry ont discuté de la grand-mère à la sixième génération qui, paraît-il, se trouve très bien sous un climat plus chaud. Il y a une discussion pendant laquelle le personnage semble mal à l'aise et dit qu'il ne sait pas qui travaille pour Mrs. Sigafoos en ce moment. Mrs. Parry menace de me faire prier de nouveau et le personnage se met à bouder, puis dit d'accord, qu'il l'enverra chercher, se bagarrera avec et qu'il est sûr de pouvoir le battre.

Ce que je me rappelle ensuite, c'est une exhibition de grognements entre le personnage vert et un personnage violet plus petit qui a dû arriver pendant que j'étais dans le cirage ou quelque chose comme ça. Celui-là au moins je le connais, parce que je suis un fana de la télévision (1). Le match dure très longtemps, parce que quand un des types, par exemple, plie en deux le bras de l'autre, le bras se plie et ne se casse pas.

Mais un gros type arrive toujours à flanquer une raclée à un petit type et, pour finir, le type vert a attaché son adversaire comme un saucisson.

— « Partez, » dit Mrs. Parry au petit mec violet, « et ne revenez jamais plus m'ennuyer. Partez, partez donc. »

Il part et je ne sais toujours pas comment il a pu se détacher.

— « Maintenant, allez me chercher Mrs. Sigafoos. »

Pouf! Voilà qu'apparaît une horrible petite vieille, à côté du gagnant. Elle crache sur Mrs. Parry : « Alors c'est vous qu'avez volé mon diable ! »

— « Il ne s'agit pas d'une visite de politesse, Mrs. Sigafoos, » dit froidement Mrs. Parry. « Je veux simplement que vous enleviez le mauvais sort jeté sur ma ferme et mes proches. Et si vous êtes honnête, vous rendrez à ce faux jeton de Dud Wingle, ce tueur de chien sans scrupule, ce trois fois rien, l'argent que vous avez reçu de lui. »

— « Ouais, » murmure la vieille. Elle va vers le petit mec en vert

(1) Tony croit reconnaître dans cette seconde apparition quelque personnage de féerie genre Walt Disney, qu'il a eu l'occasion de voir souvent à la télévision.

et lui tâte les biceps. « Ouais, c'est p't'être ce que j'ai d'mieux à faire. Qui c'est, c'jeune gars? » Elle me reluque. « Pourquoi qu'ses dents font toc, toc, toc? Et qu'il a la figure toute blanche? Faut le nourrir mieux, Ella ! »

— « Je vous serais reconnaissante de m'appeler Mrs. Parry. A présent, partez, partez tout de suite. »

Et nous voilà enfin seuls.

« Enfin, » grogne Mrs. Parry, « on va pouvoir s'occuper à nouveau du travail de la ferme. M'ennuyer avec de telles idioties, moi qui ai tant à faire. »

Elle m'examine de près et dit : « Je crois bien qu'après tout cette vieille idiote avait raison, tu es blanc comme un linge. » Elle tâte mon front. « Zut ! plus que sûr, tu as de la température. Tu ferais mieux d'aller te coucher. Si ça va pas mieux demain matin, j'appellerai le Dr Hines. »

Et me voilà dans ma chambre, en train de vous écrire cette lettre, Mr. Marino. J'espère vraiment que vous allez me sortir d'ici. Comme je vous l'ai dit, je demande jamais de faveurs, mais ça, c'est spécial.

Mr. Marino, auriez-vous la bonté d'aller trouver le juge et dites-lui que j'ai changé d'avis, que je ne veux pas de mise en liberté sous condition ! Dites-lui, s'il vous plaît, que je veux payer mes dettes envers la société. Dites-lui que je veux aller en taule pendant trois ans, dites-leur de venir me chercher de suite.

Bien à vous.

Anthony (Tony-le-Dur) Cornaro.

P.-S. — Alors que j'allais acheter un timbre, je me suis aperçu que j'avais des cheveux gris, ce n'est pas normal pour quelqu'un qui va sur ses dix-sept ans. S'il vous plaît, dites au juge que ça ne me fait rien d'être mis au cachot, que ça m'aidera peut-être à payer ma dette envers la société.

Dépêchez-vous !

A. C.



Compagnon immortel

(*And thou beside me*)

par MACK REYNOLDS

Après « Celui qu'on n'attendait pas » (1), *voici, à nouveau de Mack Reynolds, une histoire à l'inspiration plus sérieuse, à la profondeur même un peu déconcertante parce qu'inattendue.*

La « science-fiction » nous a familiarisés avec la notion du « surhomme », du « mutant » doué de pouvoirs d'exception. Celui-ci intervient dans de nombreux romans. Pour ne donner que quelques exemples, citons : « Les chasseurs d'hommes » *de René Thévenin et* « Le sceptre volé aux hommes » *de Henry-Jacques Proumen (deux ouvrages publiés autrefois à la « Renaissance du Livre » mais maintenant épuisés), ainsi que* « Cristal qui songe » *de Theodore Sturgeon,* « Germes de vie » *de John Taine,* « Le mondes des A » *et* « A la poursuite des slans » *d'A.-E. Van Vogt (tous au* « Rayon Fantastique »).

Mr. Reynolds nous offre ici une variante imprévue et attachante de ce thème célèbre.



MARTIN WENDLE laissa sa Jaguar au bas de la colline et monta à pied jusqu'au cottage situé sur la crête. Arrivé à mi-chemin, il s'arrêta pour réfléchir. Ne s'agissait-il pas là d'une petite affaire, pour un homme possédant ses rêves et son ambition? Pourquoi y avait-il consacré tant de temps? Il haussa les épaules d'une façon bien humaine et, grimaçant un sourire, il continua son ascension.

On répondit presque immédiatement au léger coup qu'il frappa à la porte.

— « Le professeur est-il chez lui? » demanda-t-il.

Son interlocuteur hésita.

— « Vous avez rendez-vous, monsieur? »

— « Veuillez s'il vous plaît répondre à ma question, » dit Martin Wendle en le regardant.

Le domestique céda.

— « Le professeur Dreistein est dans son bureau, monsieur. »

Wendle lui tendit sa canne et son chapeau. « Merci, » dit-il.

Il se tint debout sur le seuil de la retraite du mathématicien et observa la pièce, avant de signaler sa présence. C'était un bureau

(1) Voir « *Fiction* » n° 9.

d'érudit et d'homme seul. Le mobilier était confortable, conçu pour permettre de s'y vautrer, pour supporter le frottement des chaussures, les brûlures de cigarettes. Un petit bar portatif se trouvait dans un coin, il y avait çà et là des boîtes à cigares, des crémaillères porte-pipes. Plusieurs tableaux étaient suspendus au mur ; Wendle distingua un Rivera, un Grant Wood, un Hartley, un Bellows, un Marin.

Dans une lourde chaise en cuir près du feu, Hans Dreistein était recroquevillé ; seules sa célèbre mèche de cheveux blancs et une partie de son front anormalement haut dépassaient au-dessus de son livre. Un chien de race, noir, monstrueux, était étalé sur le tapis devant lui, la tête sur ses pattes.

Le chien ouvrit les yeux et donna doucement de la voix en signe de protestation.

— « Professeur Dreistein? » interrogea Martin Wendle.

L'homme de science regarda par-dessus son livre et considéra l'homme debout devant lui, avec sa haute taille, son visage à la Lincoln, ses vêtements immaculés et son air de commandement presque arrogant.

Hans Dreistein marqua sa page avec son index, se redressa et fronça les sourcils.

— « J'avais donné des ordres à Wilson... » commença-t-il.

— « L'affaire qui m'amène, » interrompit Martin Wendle, « est trop importante pour qu'on laisse un ignorant s'interposer. Il faut absolument que je passe une demi-heure avec vous. »

Le chien grogna, de nouveau, sourdement.

— « Ça va, mon vieux, couchez! », lui intima Hans Dreistein. Il continua, à l'adresse de son visiteur : « Mon emploi du temps est très chargé, monsieur. Cette retraite est ma seule chance de m'échapper pour trouver un peu de repos, me remettre des maux de la vieillesse et à l'occasion poursuivre des études et des recherches prolongées. »

Le visiteur s'assit sur une chaise en face du vieillard.

— « Mon temps est aussi précieux que le vôtre et je n'ai pas l'intention de le gaspiller. » Ses yeux se dirigèrent vers le chien. Il hocha la tête et les ramena sur son hôte inhospitalier. « Vous connaissez la vie de Roger Bacon, le philosophe anglais qui était moine? »

L'érudit soupira, plia un coin de son livre en guise de marque et le plaça sur la table à thé devant lui. Il ferma les yeux et récita :

— « Né en 1215, et mort à l'âge de quatre-vingts ans. Etudes à Oxford et Paris où il reçut son diplôme de doctorat. Il entra dans l'ordre des franciscains et s'établit à Oxford où il se spécialisa dans l'alchimie et l'optique. A cette époque-là, il eût mieux fait de garder pour lui le résultat de ses recherches. En 1257, il fut accusé de sorcellerie et passa en prison dix ans d'une vie par ailleurs extrêmement remplie. »

La voix d'Hans Dreistein avait la fragilité de celle des vieillards, mais elle avait conservé la pointe d'humour qui l'avait rendu célèbre. « Une personnalité très intéressante, » termina-t-il, « mais en quoi ce vieux philosophe nécessite-t-il cette ingérence dans ma vie privée, monsieur... ? »

— « ...Martin Wendle, » compléta son visiteur. « Cela vous intéressera sans aucun doute de savoir que Bacon était un mutant. Un des premiers « *homo superior* » dont l'histoire fasse état. »

Dreistein leva ses sourcils blancs en broussaille.

— « Comme il est regrettable qu'il ait prononcé ses vœux ! »

La voix de Wendle devint sèche et distante.

— « C'est fort regrettable, en effet, professeur ! Mais, comme vous pourrez le constater, je ne m'occupe pas de bêtises. »

Le mathématicien le dévisagea pendant un long moment et finalement, se levant, il se dirigea vers le bar portatif.

— « Un verre, monsieur Wendle? »

— « Non, merci bien. »

Tout en se préparant à boire, le professeur dit :

— « J'ai découvert que, contrairement à la croyance populaire, l'alcool — en doses modérées, s'entend — peut parfaitement venir en aide à l'étudiant en sciences. »

— « Je ne m'en suis pas aperçu. »

— « Vraiment? » Le professeur revint à sa chaise. Le chien l'avait suivi des yeux de la chaise au bar et du bar à la chaise. « Maintenant, monsieur, vous désirez, disiez-vous, que je vous consacre une demi-heure? »

Le maigre visage de Wendle se détendit imperceptiblement lorsque l'autre se renversa en arrière sur son siège.

— « Je n'ai encore jamais raconté cette histoire, » entama-t-il. « Quoique, à tout bien considérer, j'aie passé un bon nombre d'années à en acquérir les éléments. »

Le professeur avala une gorgée de son verre et intervint :

— « J'ai toujours aimé l'histoire de Bacon, sa légende et son... mythe. »

— « Mon histoire commence avec Bacon. Vous savez, évidemment, qu'il a passé un grand nombre d'années de sa vie à chercher la pierre philosophale et l'élixir de vie. »

— « Il a partagé les erreurs des autres alchimistes de son temps. »

Martin Wendle secoua négativement la tête.

— « Vous vous méprenez. Roger Bacon, lui, ne courait pas après les feux follets. »

Le professeur but de nouveau et ses yeux s'allumèrent.

— « J'avais oublié que vous m'aviez dit que c'était un « *homo superior* ». Aussi, disons qu'il découvrit son élixir de vie, sa pierre philosophale. »

— « Professeur, » dit sèchement Wendle, « vous ne pouvez nier qu'aujourd'hui il soit possible d'atteindre ces deux buts poursuivis par les alchimistes de jadis, c'est-à-dire la vie éternelle et la transmutation des métaux. »

Le professeur grimaça un sourire.

— « Je vous l'accorde, » dit-il. « Cependant, c'était il y a 700 ans, mon cher ami. »

— « Bacon n'en était pas moins un « *homo superior* » et si vous continuez à m'interrompre, vous devrez m'accorder plus d'une demi-heure. » A ces mots, le professeur sourit en gardant le silence. Wendle continua : « A ma connaissance, Bacon n'a jamais développé la transmutation des métaux et, de plus, peut-être ne s'est-il jamais rendu compte qu'il avait réussi à vaincre la mort. Vous savez qu'il a été emprisonné avant que ses expériences soient terminées. Lorsqu'il fut libéré, sa volonté avait été brisée à tel point qu'il ne put jamais remonter aux sommets qu'il avait atteints précédemment. »

Le professeur était intéressé malgré lui. Ceci, au moins, était nouveau et si le corps d'argile du professeur était vieux, son esprit était resté jeune.

Martin Wendle poursuivit : « Je vais maintenant devoir faire une digression. Vous êtes-vous déjà demandé, professeur, ce qui se passerait si un chimpanzé pouvait vivre aussi longtemps qu'un être humain? »

— « J'ai peur de ne pas bien vous suivre. »

— « Considérez le fait qu'un être humain n'atteint pas sa maturité ni n'est capable de se débrouiller tout seul, avant d'atteindre environ l'âge de quatorze ans. A cet âge, la plupart des mammifères ont déjà passé par les phases de la maturité, de la vieillesse et de la mort. Mais avez-vous remarqué à quel point un chimpanzé est plus avancé qu'un enfant, entre deux et quatre ans? »

— « Ceci est bien connu, » admit le professeur.

Il ne voyait pas le rapport avec le sujet de conversation précédent.

— « Bien longtemps avant que le petit de l'homme ait mis ses jouets de côté, le chimpanzé a terminé le cycle complet de sa vie. Mais supposons que nous lui conférions la durée de vie d'un être humain. Supposons que nous lui accordions une période de croissance intellectuelle de quarante ou cinquante ans? »

— « Je vois, » dit le professeur. « Vous prétendez que Bacon a injecté son élixir à un chimpanzé et que... »

Wendle secoua sa longue tête angulaire.

— « Non ! Je n'ai utilisé cet exemple qu'en raison de sa commodité, du fait que la facilité d'adaptation du chimpanzé est universellement reconnue. Mais Bacon s'est servi, pour ses essais, de son chien, Diable ; et l'animal lui-même était le résultat de ses expériences sur les mutations. »

Le professeur fut de nouveau intéressé.

— « Et ainsi il lui donna une existence aussi longue que celle des hommes? »

L'autre dit doucement :

— « Bien plus que cela, professeur, Bacon a donné à son animal favori la vie éternelle. »

Les sourcils en broussaille se relevèrent de nouveau.

Cette fois-ci, Wendle ignora ce signe de scepticisme. « Il nous faut suivre une autre piste. Considérez, professeur, le cas de l'homme et du chien. A travers les âges, depuis les temps les plus primitifs, depuis l'âge

des cavernes, professeur, il y a toujours eu l'homme et le chien. En termes d'espèces, c'est une relation symbiotique. »

Le professeur Dreistein laissa pendre sa main pour caresser la tête de la vilaine bête noire étendue sur le tapis devant lui.

Wendle ajouta : « Mais supposons, professeur, que cet ami de toujours de l'homme, le chien, ait pu développer son intelligence à un point tel, qu'il puisse juger et ensuite, bien entendu, critiquer son compagnon au cours des millénaires. Comment croyez-vous que l'homme supporterait le jugement d'un tel chien? »

Le sourire forcé du professeur revint sur ses lèvres.

— « Vous savez, » dit-il, « je suis heureux que vous soyez venu. Cela m'est très agréable. Je crois que je vais boire encore un verre. C'est reposant tout en étant stimulant. »

Il se leva et se dirigea vers le bar. « Vous ne voulez vraiment rien boire? »

— « Rien du tout. »

L'autre revint à son sujet. « Un tel chien découvrirait bientôt que son maître n'est pas parfait. Représentez-vous l'animal. Il se peut que ses capacités intellectuelles n'égalent pas celles de l'être humain, et encore je n'en suis pas sûr, mais après sept siècles, la somme de ses *connaissances* dépasserait celle de tout homme ayant jamais vécu. »

Hans Dreistein revint à sa chaise avec un verre plein.

— « Et vous croyez que cet hypothétique, heu... « *canis superior* », dirons-nous, découvrirait les imperfections de l'homme, hein? »

— « Peut-il y avoir à cela le moindre doute? Ne voyez-vous pas son développement progressif au fur et à mesure des siècles? Tout d'abord, la surprise pénible ; puis le dégoût et la répulsion. Et ensuite? Ensuite, la réalisation du besoin de détrôner la plus arrogante, la plus cruellement destructrice des créatures terrestres. »

Le professeur s'étrangla presque avec son verre.

— « C'est une révolution ! » gargouilla-t-il en riant.

— « Exactement ! » répondit Wendle sérieusement.

— « Mais alors, pourquoi donc tout cela n'a-t-il pas été accompli par ce chien de Bacon... quel est son nom déjà? »

— « Diable. »

— « Oui, pourquoi « Diable » n'a-t-il pas accompli sa révolution? »

Le visage laid de Martin Wendle eut une expression pensive, les yeux perdus dans le lointain.

— « Je n'en suis pas certain, mais j'ai l'impression qu'il doit tout d'abord atteindre deux buts. »

— « Et quels sont-ils? »

— « En premier lieu, il doit redécouvrir quelques-unes des réalisations de Roger Bacon en matière de mutation, ainsi que la formule de l'élixir de façon à pouvoir l'inoculer à d'autres animaux ou tout au moins à d'autres chiens. Autrement, après la révolution, comme vous l'appelez, la vie animale retournerait à la jungle et ne ferait qu'attendre un nouveau maître. »

Le professeur était désormais enthousiasmé par la conversation.

— « Et le second but? » demanda-t-il.

Wendle répondit :

— « La révolution doit attendre que l'autre don suprême fait par la nature à l'homme soit devenu inutile. » Il se pencha en avant pour expliquer sa pensée. « La main est sans prix au début du développement de la civilisation. Mais lorsqu'on a atteint le stade où même une patte peut appuyer sur un bouton ou enclencher l'interrupteur nécessaire pour mettre en marche le mécanisme le plus compliqué, alors, en fait, l'homme devient inutile. »

Les yeux du professeur Hans Dreistein pétillaient sous l'effet du brandy et du plaisir intellectuel.

— « Formidable ! » s'écria-t-il. « Voilà cet immortel « Diable », le chien de Roger Bacon, essayant de redécouvrir l'élixir de vie, attendant le moment où le machinisme industriel de l'homme sera si parfaitement développé électroniquement que la patte pourra remplacer la main. »

Martin Wendle dit brièvement :

— « Non, pas attendant, professeur, mais *stimulant* les progrès de l'homme pour accélérer la venue de ce jour-là. Je vous ai dit que j'avais consacré de nombreuses années à l'étude de cette question. Léonard de Vinci et Galilée, parmi d'autres dans le passé ; plus récemment, Newton, Priestly, Faraday, Marconi, même Edison. J'ai trouvé la preuve qu'il a vécu chez chacun d'eux, tour à tour. »

— « Oh ! je vous en prie. Ceci commence à devenir burlesque. Je vois d'ici ce « Diable » chuchotant des conseils à l'oreille de... »

Martin Wendle continua très lentement :

— « Il semble y avoir des preuves qu'il ait un pouvoir télépathique. Il se peut que tout à fait à l'insu de... disons ses maîtres, « Diable » ait été capable de diriger leurs intérêts, leurs études. »

Le professeur reposa son verre brusquement. Il regarda l'autre en battant des paupières ; tout amusement avait disparu de son regard. Finalement il dit :

— « A la base de mes découvertes les plus importantes, il y a toujours eu des lueurs d'inspiration que... » Ses yeux allèrent du visiteur au chien noir couché sur le tapis. « Mais ceci est complètement ridicule ! »

Le chien se dressa alors sur ses pattes, les poils de son dos hérissés. Dans l'esprit des deux hommes, se forma la même phrase pensée : « *Je vais être obligé de vous tuer, vous en rendez-vous compte?* »

Le professeur se tut, la bouche ouverte.

Martin Wendle secoua la tête. Pour la première fois, Dreistein remarqua la beauté et la dignité infinies que recélait la triste laideur de son visage à la Lincoln.

— « Non, « Diable » ! dit-il. « Je t'ai cherché longtemps, tu sais. »

Le chien grogna doucement et une phrase se fit jour à nouveau dans

leur pensée : « *Je suis forcé de vous tuer. Comment avez-vous découvert tout cela?* »

Wendle dit :

— « Te rappelles-tu ton premier maître, « Diable »? Te rappelles-tu Roger Bacon? »

« *Je n'oublierai jamais le maître. Il n'était pas comme les autres hommes.* »

— « Ce n'était pas un homme, « Diable ». Regarde-moi dans les yeux. »

Les poils hérissés se couchèrent. La tête perdit un peu de son attitude agressive. Les yeux se firent doux et interrogateurs. Le bout de la queue remua.

Martin Wendle parla encore : « Je t'ai longtemps cherché, « Diable » ! Elle est longue dure et solitaire, la route qui mène vers un monde meilleur. L'*homo sapiens* avait besoin de son chien pour l'aider à aller aussi loin qu'il a été ; et l'*homo superior* trouvera le chemin plus court et plus facile aux côtés du *canis superior*. Allons, viens, « Diable » !

« *Oui, maître. Nous ferons route ensemble.* »

Comme ils atteignaient la porte, « Diable » se retourna et regarda le professeur par-dessus son épaule trapue.

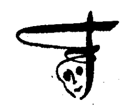
« *Aucune importance,* » dit Martin Wendle télépathiquement. « *Ni lui ni son domestique ne se souviendront de nous demain.* »

« Diable » soupira profondément d'aise et suivit en trottinant, sa queue se balançant à droite, à gauche, à droite, à gauche.

A force d'imaginer le « surhomme », pourquoi en effet ne pas envisager le « super-animal »? Nous avions déjà eu, dans un tout autre genre, le « super-perroquet », de M. Nearing Jr. (1) *et le « super-chat »* (2). *Voici maintenant le « super-chien », compagnon de route du « surhomme » et peut-être le premier des chiens civilisés de Clifford D. Simak, dans «* Demain les chiens *».*

(1) Voir « *Fiction* » n° 7.

(2) Voir « *Fiction* » n° 9 : « *Langue de Chat* ».



L'inconnue du quai de Béthune

par LUCIE DERAIN

Lucie Derain a débuté très jeune dans le journalisme cinématographique, en 1925. Elle collabora à de nombreux magazines, dont « Cinémonde » *(où elle écrit encore maintenant), et fut critique au* « Quotidien ». *Elle mit également en scène, encore au temps du muet, deux films dont l'un,* « Harmonies de Paris », *un documentaire, va ressortir sonorisé et commenté. Elle fut rédactrice en chef de* « La Cinématographie Française » *pendant la guerre* 1939-1940, *puis se retira en province jusqu'en* 1945. *Elle y occupa ses loisirs en se consacrant à la littérature et spécialement aux genres policier et fantastique qui l'intéressaient depuis toujours.* « Carrousel de nuit », *recueil de nouvelles oniriques souvent terrifiantes, parut en* 1946 *aux Editions de la Nouvelle France. Mais Lucie Derain a eu moins de chance avec ses manuscrits de romans policiers. L'un d'eux fut refusé en* 1945 *par* « Le Masque », *parce qu'il évoquait la Résistance (ce qui était déjà, paraît-il, démodé). Un autre,* « L'Homme des ténèbres », *roman criminel, a déjà été repoussé par deux éditeurs à cause d'un sujet trop... « atroce ». S'en trouvera-t-il un troisième plus courageux? Ajoutons que Lucie Derain a également dans ses tiroirs un roman d'époque Renaissance,* « Brulador », *et qu'elle vient de terminer un « policier » de détection et de « suspense » :* « O ma chère meurtrière ».

Ses auteurs préférés sont, après Nerval : Hoffmann, Hawthorne, Wells, Conan Doyle, O'Henry, Chesterton et Maurice Renard. Et elle déclare « dévorer » les romans policiers en nombre respectable.

Vous retrouverez l'expression de ses goûts dans cette nouvelle fantastique qui n'est pas sans évoquer, dans un cadre moderne, le souvenir de Nerval.



A André Billy,
mon maître et mon ami.
L. D.

QUAND Julien Brussac sortit sur le quai de Bourbon, à minuit, un soir de décembre, le brouillard avait encore épaissi depuis quelques heures. L'air était âcre et froid. Il s'aperçut avec agacement qu'il avait marché trop longtemps et insensiblement dépassé le pont de la Tournelle. Il continua lentement sur le quai de Béthune, vers le pont Sully...

Le Dr. Brussac venait de passer la soirée chez une amie, une amie très chère qu'il désirait épouser et assiégeait depuis deux ans d'une ten-

dresse aussi tenace que passionnée. Brussac avait beau être radiologue, il ne considérait pas, Dieu merci, tous les humains comme des sujets à observer aux rayons X. Et la délicieuse Marine Oberlin savait bien que le Dr. Brussac était aussi vulnérable que les autres hommes, bien que ses malades de la Salpétrière et ses confrères le considérassent plutôt comme un sorcier.

Plié à l'étude par son désir de réussir, et d'ailleurs maté par une éducation puritaine, Julien Brussac menait une vie presque uniquement vouée au travail. Marine était le seul être qui eût entamé cette austérité. En un mot, Julien Brussac aimait sa maîtresse, et les préjugés, pour une fois d'accord avec l'amour, le poussaient à devenir l'époux de Marine. Mais celle-ci, indépendante et riche, au surplus rendue méfiante par le souvenir de ses parents mal accordés et divorcés, entendait garder sa liberté et se refusait obstinément au mariage. Pourtant elle aimait profondément le médecin et se fût étonnée qu'on l'accusât de l'aimer mal.

La jeune femme était jolie, élancée, avec des yeux violets et des cheveux d'un blond naturellement argenté. Elle habitait un agréable appartement à la proue de l'île Saint-Louis, face à Notre-Dame. Quand il la quittait, Julien regagnait bien mélancolique son petit hôtel particulier du quartier de l'Observatoire, jugé trop vaste pour lui seul : il rêvait d'un vrai foyer, d'enfants rieurs, et il trouvait l'obstination de Marine bien décevante...

Il s'arrêta au coin d'une rue qui devait être la rue de Bretonvilliers. Cette fois il devinait le pont Sully tout proche. Le rebord du trottoir étant visible, il mit prudemment un pied sur la chaussée, puis l'autre, et s'arrêta de nouveau. Le brouillard semblait monter du fleuve s'il ne descendait du ciel masqué. Alors il entendit un pas près du sien.

Une figure de femme apparut brusquement, révélée dans la trouble lumière d'un réverbère, surgie du néant floconneux comme une de ces formes — visages merveilleux, fleurs chatoyantes — qui naissent dans la vie du rêve. Le pas ouaté de la passante se rapprocha de lui, la femme le heurta et dit : « Pardon ». Sa voix était basse et douce, un peu voilée. Après s'être accostés comme deux bateaux aveugles, ils s'observèrent un instant sans bouger. Elle était vêtue d'un ample manteau qui dissimulait son corps et qui la coiffait d'un capuchon de même tissu vert sourd ; sa main nue sortait d'un petit manchon de fourrure. Brussac vit — rapidement et nettement — le visage d'une chaude matité, le regard fier et triste des yeux clairs et dorés — oui, des yeux d'or — et les boucles brunes *qui voletaient quoiqu'il n'y eût aucun vent*. Puis, comme si elle avait apprécié la stature haute et solide de Brussac, sa séduisante laideur et ses yeux bruns intelligents, elle lui sourit, d'un sourire contenu, empreint de charme et de mystère.

Semblant rompre un sortilège elle s'engagea sur le pont Sully, tâtant le sol d'un pied circonspect tel un chat en terre ennemie. A sa suite Julien Brussac marcha sur le trottoir, posant sa main sur le parapet pour se guider, sondant vainement du regard le gouffre de brume où la Seine restait invisible.

Sur le quai Saint-Bernard totalement désert, l'inconnue tourna à gauche vers le Jardin des Plantes. Du moins il l'imagina. En fait il la vit s'engloutir dans l'ombre. Lui-même eut la désagréable sensation de s'escamoter en trouant le rideau de brouillard qui prenait la couleur de l'anis sous les rayons impuissants d'un lampadaire. Il se tint immobile, fixant des yeux incrédules sur l'espace où s'était fondue cette femme sortie de la brume puis rentrée comme un fantôme dans son élément vaporeux.

Il aborda enfin le boulevard Saint-Germain. Après avoir marché longtemps, il arrêta un taxi libre dont le chauffeur accepta de le charger. L'auto prit, pour le conduire rue Méchain, à peu près autant de temps qu'il en eût mis à pied.

Le Dr. Brussac continua sa vie partagée en trois fractions égales : son travail à l'hôpital ou dans une clinique, ses visites à Marine, enfin le livre qu'il terminait sur l'Œuvre et la Vie de Conrad Roëntgen, le découvreur des rayons X.

Quand il revit son amie, deux jours après son « aventure », il lui parla de la rencontre, du visage furtif et pourtant gravé dans sa mémoire, ce visage aux yeux d'or. Marine le gronda gentiment : « Comment toi, un scientifique, un rationaliste, peux-tu garder en tête le souvenir d'une passante qui te heurta dans le brouillard? Et d'abord, » dit-elle avec malice, « es-tu sûr qu'elle avait des yeux d'or? Ce qualificatif m'étonne de toi, le contraire d'un littéraire. »

Jouant l'homme vexé il se récria : « Mais, chérie, j'ai lu Balzac avec passion, comme tout le monde. » Puis il ajouta plus gravement : « Mon *apparition* avait des yeux d'or, j'en jurerais... »

Un mois et demi plus tard, le jour où son livre fut achevé, il le porta chez l'éditeur et vint en remettre un double à Marine. La jeune femme l'ouvrit, en lut la dédicace, puis se tournant vers lui l'embrassa tendrement : « Tu me flattes, mon chéri, de me dédier ce travail remarquable, moi qui ne suis qu'une inutile, une oisive, presque incapable de sortir de chez moi. »

Après le dîner elle le retint près d'elle, dans cette charmante pièce dont les deux hautes fenêtres s'ouvraient sur le plus émouvant des paysages parisiens. On était à la fin janvier, par un soir calme et beau. Julien serra Marine contre son cœur et ils restèrent longtemps proches l'un de l'autre et silencieux, éclairés par les reflets de la ville et de la cathédrale illuminée, alors que la pièce restait dans l'ombre derrière eux. Ce soir-là, Marine accepta de devenir sa femme.

Le lendemain, comme il marchait rue de la Paix, flânant presque, regardant les étalages des bijoutiers pour y choisir une bague destinée à Marine, il se figea : la femme qui le croisait, élégante dans du skungs et tout enveloppée d'un parfum de luxe, c'était, à n'en pas douter, celle qui l'avait heurté un soir de décembre sur le quai de Béthune, la femme aux yeux d'or. Elle ne le vit pas et s'arrêta devant une vitrine d'antiquaire. Il en fit autant et contempla, projeté sur la glace, le reflet de ce beau visage, les boucles brunes cette fois bien sages et les yeux ovales

jaunes d'or. Elle se retourna à demi, lui jeta un regard vague, se disant sans doute : « Encore un de ces imbéciles qui suivent les femmes ». Puis elle s'éloigna d'un pas élastique et ferme.

Il pensa : « J'en parlerai à Marine. » Mais il oublia de le faire.

La bague, un diamant blanc-bleu, était fort belle. Marine l'admira, la passa à son annulaire. Julien et elle restèrent quelques minutes sans parler, comme ils faisaient souvent, et contemplant le chevet de Notre-Dame. Sur le trottoir du quai s'alignaient les pêcheurs à la ligne chassés de la berge par la crue du fleuve. Alors elle prit les mains de son ami et lui dit simplement : « Quand nous marions-nous, mon amour? »

Ce cher projet devait être retardé. A quinze jours de la cérémonie, en rentrant du centre de Paris où elle était allée faire des courses en compagnie d'une amie, Marine s'écroula, terrassée par une douleur fulgurante. Le diagnostic de Julien confirmé par un spécialiste fut terrifiant : appendicite compliquée de péritonite. On dut opérer d'urgence, dans la clinique du boulevard Saint-Marcel où Julien exerçait. Le mariage fut remis *sine die*. Brussac vécut une semaine atroce, téléphonant à toutes les heures, assiégeant de son inquiétude les infirmières, le chirurgien, l'interne de garde. Puis la fièvre tomba, l'opérée fut déclarée hors de danger. Julien vint la voir, chargé de roses. Elle rouvrit sur lui ses yeux améthyste plus grands que nature dans son visage encore amaigri ; on y sentait rôder la hantise de la mort.

En quittant la clinique, comme il allait monter en voiture, le Dr. Brussac vit à nouveau son inconnue. Il retrouva le visage ardent et secret, les cheveux noirs bouclés, les yeux de miel clair. Pendant une seconde, le regard de la femme pesa sur le sien avec cette expression réticente de celle qui pense avoir déjà vu l'homme qui la dévisage. Il la salua et monta en auto. « Décidement, marmonna-t-il, cette femme aux yeux jaunes me poursuit partout. » Mais tout à la joie de la prochaine guérison de Marine il n'y pensa plus.

A peine rétablie et encore dolente, Marine Oberlin devint Madame Julien Brussac. C'est alors que se posa pour elle un dilemme : quitterait-elle son adorable logis du quai de Bourbon dont elle aimait le calme et la lumière nacrée, ou bien son mari s'installerait-il auprès d'elle, dans l'île? Il fallait que l'un d'eux se sacrifiât. Marine n'aimait guère le petit hôtel maussade de la rue Méchain. Mais Julien avait besoin de beaucoup de place, car il voulait ouvrir un cabinet de radiologie attenant à son domicile et l'appartement de Marine était bien trop petit. Marine céda, s'arrachant tristement à son île, à cette nef de pierre où elle avait fait une longue et heureuse croisière. Reconnaissant de son sacrifice, son mari lui fit aménager le deuxième étage en atelier pour lui permettre de laver de gracieuses aquarelles : « Ma soupape de sûreté » plaisantait-elle.

L'été passa. Julien était heureux infiniment. Marine venait de lui promettre une paternité prochaine. « Ce sera pour fin avril début mai, » calcula-t-il. « Nous aurons un petit Michel du printemps. » — « Non, » protesta sa femme, « ce sera une Brigitte. »

Julien devait rencontrer encore la femme du brouillard, un jour de

novembre sur les Champs-Elysées. Elle arrivait vers lui de son pas tranquille, et quand elle fut à sa hauteur, il revit les yeux d'or avec un certain trouble, et la bouche qui souriait, légèrement moqueuse. Il lui parut qu'elle l'avait enfin reconnu.

— « Maintenant, » confia-t-il à Marine tout égayée, « je *sais* qu'elle a bien des yeux d'or. C'est la quatrième fois que nous nous croisons. Et Paris compte plusieurs millions d'habitants. C'est à croire qu'il y a là un Signe... »

Marine se moqua de lui et rappela qu'en se basant sur le simple calcul des probabilités il avait dû épuiser en quelques mois ses possibilités — *toutes* — de rencontrer la même femme. En admettant qu'il ne se fût pas trompé une fois ou deux en la reconnaissant.

L'annonce d'un congrès de radiologie qui s'ouvrait à Boston, en décembre, et réunirait l'élite des radiologues du monde entier fut le prétexte de leur première discussion. Marine insistait pour accompagner Julien, lui s'y opposait, estimant que sa femme supporterait mal dans son état un voyage aérien. « En ce cas, » fit la rusée, « prenons le bateau. Mais je ne te laisserai pas partir sans moi au pays des « pin-up ». Sex-appeal est bien un mot américain, n'est-ce pas? » Tous deux rirent et Julien céda. Il aimait trop sa femme pour lui refuser ce plaisir. Au reste, il eût souffert de se séparer d'elle, fût-ce pour un mois.

Ils embarquèrent au Havre par un matin sinistre où soufflait un fort vent d'ouest. Le navire gagna la haute mer. Dans le port les sirènes hurlaient comme une menace. Longtemps après le départ du paquebot, alors qu'il n'était même plus un point à l'horizon, les nuages roulèrent dans le ciel vitreux, pourchassés par un vent furieux, tandis que criaillaient des milliers d'oiseaux rabattus du large par la tempête.

Le deuxième jour, un 11 décembre, le vent et la mer se firent si sauvages que le commandant décida de changer le cap et de remonter vers le nord pour tâcher de contourner le mauvais temps.

Au cri lugubre et régulier de la sirène de brume, le puissant bateau déchirait les ombres blanches et traîtresses de l'Atlantique Nord. Les passagers maîtrisaient mal une sourde inquiétude, mais la discipline du bord et les divertissements les empêchaient de trop réfléchir aux dangers sournois cachés derrière ces voiles glacés.

Marine vivait sans terreur, mais Julien se sentait étreint par une angoisse qui augmentait à mesure que l'on avançait dans cet univers de fantômes. Alentour, tout était blanc, irréel. Il se reprochait sa crainte. Ce n'était pourtant pas la première traversée difficile qu'il faisait, et il se rappelait certaine sarabande sur la mer du Nord en furie, lors d'un voyage en Scandinavie. Il regrettait d'avoir emmené Marine, craignant qu'elle ne tombât malade, mais elle l'apaisa vite d'un sourire : « Je suis très bon marin, prénom oblige. Et tout se passera bien. Vois, nous ne ressentons presque plus les coups de vent, nous allons échapper à la tempête. »

Mais la mort guettait, fidèle à un rendez-vous donné depuis longtemps. Elle vint brutalement à la fin de la quatrième nuit. De grands

icebergs, invisibles dans la brume laiteuse, dérivaient de l'Arctique, poussés vers le sud par des courants sous-marins ; quand les vigies signalèrent la tête d'un de ces gigantesques îlots mouvants, il était trop tard. La coque du navire venait d'être éperonnée à tribord.

Les passagers se réveillèrent, frissonnants et terrifiés, dans le bruit des appels, des signaux stridents et des ordres. La plupart n'osèrent prendre le temps de s'habiller entièrement, crainte de couler avec le navire ; ils réunirent hâtivement leurs objets les plus précieux dont le choix était souvent baroque : on les vit monter sur le pont en pyjamas et chemises de nuit, couverts de pelisses ou de manteaux de fourrure. Une petite fille tenait tendrement à la main la cage de sa perruche ; des chiens hurlaient, fous de terreur. Montée une des dernières, Marine s'était chaudement vêtue. Elle avait peur autant que les autres, mais gardait la dignité de sa tenue. Au milieu de cette foule hagarde, au cœur même de la tragédie, elle ressentait — en se la reprochant honnêtement — la satisfaction d'avoir sauvé son manteau de vison brun et ses perles. Moins frivole, Julien était, lui aussi, habillé de pied en cap. Il se tenait farouchement près d'elle, submergé à la fois de crainte et de pitié. Des flancs du mastodonte sourdaient des appels, des cris, de faibles bruits. Mais il n'y eut pas de panique et les opérations de rassemblement et de sauvetage des trois cents passagers s'effectuèrent à une vitesse ordonnée. Moins d'un quart d'heure après la collision, le vaisseau donnait fortement de la bande. On entendait de sinistres craquements.

Les passagers descendirent en silence dans les embarcations pneumatiques et Marine fut entraînée, malgré ses protestations, vers un des canots où l'on avait groupé des femmes, quelques enfants et des vieillards. Julien se vit ainsi séparé d'elle... Sa surprise dépassait presque son chagrin. Il demeura sans faire de mouvement, comme implanté sur le pont maintenant incliné à un angle effrayant... Isolée parmi des inconnus, Marine criait dans le vacarme des vagues, sans réussir à se faire entendre, et ne put que lever ses bras en signe de désespoir et d' « au revoir ». Alors, à son tour, Julien hurla le nom de sa femme, vainement, dans le petit matin livide.

Sur les flots houleux les canots paraissaient aussi puérils que des jouets. Le Dr. Brussac secoua sa stupeur et suivit le dernier groupe de naufragés dans l'*ultime* canot mis à la mer. Une femme qui avait dû surgir sur le pont à la dernière minute embarqua immédiatement derrière lui : il la devina vaguement à son parfum. Mais il ne se retourna pas, regardant toujours fixement l'espace atone. Puis le commandant monta avec des officiers. Le brouillard blanchâtre s'étant effiloché largement, on découvrit l'immense mer sillonnée de petites embarcations. On les voyait monter à la crête des lames puis retomber dans leur creux.

Quand le paquebot se coucha, un premier remous se produisit, puis lentement, implacablement, le géant s'enfonça, déclenchant une série de formidables remous dont les derniers devaient atteindre le canot où Julien remâchait sa peine et sa solitude. Les occupants n'avaient pas eu le temps de s'éloigner suffisamment du colosse blessé à mort. Une der-

nière fois Julien cria « Marine », dérisoirement, désespérément, dans le vent et le bruit de la mer. A cet instant il se sentit violemment heurté et il entendit *une voix basse et douce, un peu voilée, lui dire : « Pardon »*. Il vit une main nue qui sortait d'un petit manchon de fourrure. Comment, à un tel moment, pouvait-il enregistrer de pareils détails? Il ne se posa pas longtemps la question car, *sous le capuchon vert de la femme, des boucles brunes volaient dans le vent froid*. Les yeux d'or inoubliables avaient leur fier et triste regard, poignant comme un adieu. Le merveilleux sourire était plein de secrets que Julien ne résoudrait jamais. Juste avant que le canot chavirât, elle prit sa main et la serra.

Alors que l'océan retentissait d'un fracas de fin du monde, et que les naufragés des autres canots remerciaient Dieu de les avoir épargnés, Julien Brussac et la femme inconnue tombèrent ensemble, mains unies, enroulés dans la même vague monstrueuse. A ce moment suprême, Julien comprit qu'il lui avait été réservé l'étrange privilège d'entrevoir son avenir et de contempler, un an plus tôt, jour pour jour, sa compagne de mort. Et tout sembla s'abolir pour lui, souffrance et regrets, dans le silence des profondeurs...

. . . .

...Il se dégagea violemment, sauvagement, de l'étau de chair qui le retenait et se sentit remonter en surface, comme refoulé par la même lame qui l'avait englouti. Il était seul, agrippé à un large morceau de bois qui surnageait à côté d'autres débris. Il discerna plus loin sur la mer des hommes qui flottaient eux aussi. Combien de temps resta-t-il accroché à ce frêle support? Il ne put avoir aucune notion de durée, sa montre s'étant arrêtée à l'heure de la chute. Sa fatigue et sa peur marquèrent seules le cours des minutes... ou des heures, tandis que les flots le léchaient inlassablement avec un affreux bruit de succion. Soudain, de ses yeux aveuglés, brûlés de sel, il crut voir une masse s'approcher de lui. Il essaya de crier mais n'émit qu'un faible son. On l'avait aperçu, des mains se tendirent vers lui, le saisirent, le hissèrent à bord d'une grande baleinière où se trouvaient d'autres naufragés qui riaient et pleuraient en s'étreignant. Julien balbutia : « La femme, où est la femme qui était près de moi, ne l'avez-vous pas repêchée? Il y avait une femme à bord du canot, elle est tombée en même temps que moi. » On le considéra avec une certaine inquiétude. Un marin tombé après lui affirma qu'aucune femme, selon lui, n'avait embarqué dans le dernier canot où ne se trouvaient que de rares passagers.

Ahuri, encore secoué par cette épreuve, Julien Brussac retrouva Marine à bord d'un grand navire de pêche américain qui s'était détourné de sa route dès le premier S.O.S. du transatlantique et avait fait force vapeur pour gagner le lieu du naufrage. Durant les deux heures suivant la catastrophe, ses baleinières et chaloupes avaient à peu près ramassé tous les naufragés tombés à l'eau et remorqué les canots intacts. Les rescapés s'entassaient sur le pont, affaiblis, fiévreux, mais heureux de survivre.

Une fois épuisée la joie de se revoir et après mille questions, Marine ne laissa pas d'être effrayée par l'air de son mari, un air épouvanté, hors de lui. Elle insista pour qu'il lui confiât ce qui le tourmentait. Il le lui dit et ce fut elle qui marqua de l'effroi.

— « Comprends-moi, Marine, » fit-il d'une voix étrangement monotone, « c'était la même femme, je ne me suis pas trompé, ce n'est pas possible. Tu sais bien que je n'ai rien d'un visionnaire et que la métaphysique n'est pas mon fort. Mais j'ai vu cette femme, elle m'a parlé, elle a pris ma main droite et nous avons coulé dans la même vague, sa main retenant durement la mienne. On eût dit qu'elle voulait m'entraîner avec elle dans la mort. Comment ai-je pu la lâcher, me débarrasser de son étreinte? Peut-être mon amour pour toi était-il plus fort que son pouvoir à Elle? Je lui ai vu le manteau de lainage vert que je t'avais décrit, son petit manchon de fourrure ; ses yeux étaient jaunes et ses boucles brunes volaient dans le vent ; telle qu'en cette nuit du quai de Béthune. Prends-moi pour un fou, mais c'est ce qui s'est passé, ce que j'ai vu. Et il faut que je sache qui était cette femme inconnue. »

Marine respecta son obsession, douloureuse comme une blessure. Elle savait bien que la vie de son mari n'aurait plus de couleur tant qu'il n'aurait pas creusé dans sa plaie et mené sa propre enquête.

Il interrogea des passagers de son embarcation. Cinq seulement avaient pu s'accrocher au canot retourné. L'un d'eux s'étonna : « On aurait juré que vous couliez volontairement, que vous ne faisiez aucun effort pour saisir les nombreux morceaux de bois qui traînaient sur la mer. Nous avons vu votre main se dresser, puis vous avez plongé, *comme si quelque chose vous tirait par en dessous*. J'ai même eu une pensée dont je m'excuse à présent, une de ces pensées qui naissent parfois dans les situations les plus dramatiques : je vous ai imaginé la proie d'une sirène. En tout cas, s'il y avait une femme avec vous, je ne l'ai pas vue dans le canot. Il est vrai que le brouillard était encore dense, et que nous pensions surtout à nous. Seul le commandant pourrait vous renseigner, mais il est au fond, le malheureux ! »

Un autre passager renchérit : « Nous étions déjà très éloignés de vous quand la baleinière américaine nous a ramassés, une heure et demie après la chute du canot. Enfin, heureusement elle vous a cueilli avant de faire demi-tour. Sûrement, pour remonter à la surface, après un tel plongeon, il vous a fallu un sacré courage pour réagir contre votre panique. »

Julien Brussac ne fit aucun commentaire. Maintenant c'était contre sa panique présente qu'il allait devoir lutter. Mais Marine ne voulait pas avoir pour mari un obsédé, et elle supplia les deux officiers mécaniciens qui avaient embarqué dans le canot de Julien de bien préciser *qu'il n'y avait jamais eu aucune femme dans l'embarcation*. Le marin qui avait nié la présence d'une femme renouvela son affirmation, mais les deux officiers le contredirent : « Tu n'as pas pu la voir, Pelletier, tu étais tout au bout et tu surveillais la provision d'eau douce. Elle est montée à la toute dernière minute, juste derrière le docteur Brussac et presque en même temps que notre pauvre commandant. J'ai même dit tout bas à

Le Bihan : « T'as vu cette cinglée qui n'a pour tout bagage qu'un manchon de fourrure. C'était bien la peine de monter si tard. » Le Bihan approuva : « Oui, je suis comme Guennec, j'ai vu cette femme, avec son capuchon sur la tête et son drôle de petit manchon de fourrure. Elle est tombée dans le jus en même temps que le toubib. Ils ont versé avant nous, je suis prêt à le jurer. »

Ce n'était plus la peine. Julien Brussac était enfin rassuré. S'il y avait eu hallucination, elle n'était pas de son seul fait.

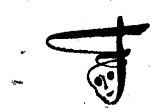
Le mystère ne fut jamais éclairci. Sur aucune liste, sur aucune page du rôle, dans nul registre de la Compagnie de Navigation, on ne trouva trace de cette passagère de la brume. Tous les rescapés avaient dûment été enregistrés. Les douze manquants étaient connus, il s'agissait de douze occupants du dernier canot, des hommes. Neuf membres de l'équipage dont le commandant, et trois passagers. Pas une femme ne manquait, n'avait jamais manqué. On l'assura à Marine et à Julien quand, revenus par avion à Paris après un bref séjour au Congrès de Boston, ils voulurent tenter un dernier effort pour expliquer « l'inexplicable ». Le directeur de la Compagnie maritime les reçut personnellement et leur montra la liste en double des passagers du voyage tragique. Sauf devant trois noms d'hommes, chacun des noms étaient précédé d'un mot rassurant. *Aucune femme de chair* n'avait pu se trouver dans l'embarcation en même temps que le Dr. Brussac et les deux officiers mécaniciens. Et pourtant... Ceux-ci, des Bretons à l'âme superstitieuse, devaient garder longtemps un malaise profond de l'affaire.

Ce soir-là, Julien et Marine revinrent à pied dans la ville après leur visite à la Compagnie maritime. Ils traversèrent la place de la Concorde, glaciale et brillante en ce crépuscule d'hiver. Les lumières se réfléchissaient sur le sol miroitant comme dans un lac tranquille.

— « Marine, » gémit Julien, « Marine, quand ai-je eu une hallucination? Etait-ce le 13 décembre dans l'île Saint-Louis, ou sur le canot qui chavira, le 13 décembre de l'année suivante? Quand ai-je pénétré l'inconnaissable? Le saurai-je un jour, ou faudra-t-il que seule la mort illumine ce mystère intact? »

Il n'en reparla jamais plus et fut raisonnablement heureux.

Marine mit au monde une très jolie petite fille que l'on appela Brigitte et dont les cheveux prirent peu à peu une teinte d'un noir profond, bien plus foncé que les cheveux bruns de son père. Les yeux de l'enfant étaient d'une couleur rare, *un jaune d'or que l'on ne voit guère qu'aux prunelles des chats, ou dans les rêves...*



L'agnelle

(Lambikin)

par SAM MERWIN Jr.

Sam Merwin Jr. a été pendant de nombreuses années, aux U. S. A., un des littérateurs les plus actifs dans le domaine de la fiction populaire. Il a écrit toute une série d'amusants romans policiers et d'innombrables nouvelles de « science-fiction » tout en dirigeant, simultanément, deux magazines spécialisés dans la S. F. et le fantastique. Depuis quelque temps, cependant, il a abandonné ces magazines et a même délibérément restreint sa production jusqu'ici prolifique, pour se consacrer à des romans plus sérieux, plus raffinés, mais toujours dans le genre « littérature d'imagination ». L'un de ces ouvrages a été particulièrement remarqué : il s'agit de « The house of many worlds *» (paru en 1951), un des plus fascinants développements sur le thème des univers multiples.*

L'histoire fantastique que vous allez lire est un exemple de cette nouvelle manière de l'auteur. Axée sur notre monde quotidien, elle n'en présente pas moins la surprenante illustration d'un cas psychique singulier.



CELA se passait à Greenwich Village. Jeannette dégagea ses bras de son manteau d'agneau des Indes, à manches pagodes, et le drapa comme une cape sur ses épaules pendant que Charlie Field se frayait un passage jusqu'au bar. Le bourdonnement incessant de voix d'hommes qui montait autour d'elle lui apprit que Jumbo Hennessy devait pulvériser le champion en cinq ou six rounds.

Quelqu'un brancha le son de l'appareil de télévision installé dans l'angle du bar et le ballet — jusqu'ici muet — des lames de rasoir *Quickraz* sur le grand écran prit soudain un sens, un sens absurde, évidemment. Dédaigneuse, Jeannette plongea la main dans son grand sac de box noir, en sortit une cigarette, l'alluma.

— « Ah ! la boxe ! », songeait-elle. Tant de passion artificiellement provoquée par une paire de gladiateurs illettrés qui se battent en public ! Dire que cette scène se répétait identiquement dans des dizaines de milliers de bars pareils à celui-ci et peut-être dans des millions de maisons particulières, de Boston à San Francisco ! L'uniformité d'une attention aussi largement dispersée l'effrayait un peu.

Elle voyait aux mouvements de tête de Charley qu'il était entré en conversation avec un barman, qu'il lui donnait des instructions. Par-

delà le bar, par-delà la rangée de tables adossées au mur du fond et dont chacune était un kaléidoscope d'émotions, elle laissa son regard glisser jusqu'aux occupants des autres tables alignées sur le carrelage blanc.

Installé à une table voisine de la sienne, à moins de deux mètres d'elle, un homme la regardait fixement. Il était très maigre et flottait dans ses vêtements ; il avait des cheveux noirs, courts et drus, et un long visage dont les méplats et les angles donnaient une impression de remarquable laideur. Il portait un veston de tweed aux teintes criardes et un pantalon de flanelle ; ses doigts maigres jouaient avec la surface moite d'un pichet de bière brune.

Ses yeux bleu gris, exceptionnellement clairs, étaient fixés sur elle avec un intérêt passionné. Jeannette frissonna. « J'ai l'impression d'être nue ! » pensa-t-elle. Avec un petit accès de panique, elle vit l'ombre d'un sourire relever les coins de la bouche charnue de l'inconnu.

Il était impossible qu'il eût deviné sa pensée... Mais pourtant, comment expliquer son sourire? Jeannette avait l'esprit large et suffisamment d'expérience, mais elle estima indécente l'idée d'une telle intrusion dans l'intimité de sa conscience.

Elle regarda Charley, comme pour l'appeler à l'aide, luttant contre la peur qui faisait battre son diaphragme. Elle ressentait soudain le besoin de s'appuyer sur des bases normales. Or, Charley Field, dans tout son être, était essentiellement normal. Evoquant comme à son habitude une version agrandie et blonde de Mickey Mouse, il tenait un verre dans chaque main et discutait pour l'heure au bar avec un petit homme grisonnant, affligé d'un tic.

Jeannette soupira en faisant tomber à terre la cendre de sa cigarette. Elle connaissait bien ces symptômes. Charley était en train de parier sur le prochain match. Et qui plus est, il allait gagner — comme toujours ! C'était, aux yeux de Jeannette, un des éléments qui le rendaient un peu terne : les paris, le travail, les femmes, tout lui réussissait trop facilement...

— « Cette fois-ci, il ne gagnera pas ! »

La voix, à peine plus forte qu'un murmure, s'était insérée par-dessus le bourdonnement des voix et les bruits du bar. Sans se retourner Jeannette sut d'où elle venait et un frisson lui hérissa l'échine. « Votre ami, Mr. Field, vient de jouer dix dollars sur Hennessy, » ajouta l'étranger, derrière elle. « Mais le champion le mettra K. O. au deuxième round. »

Malgré elle, Jeannette remua la tête. Elle lutta vainement contre son envie de voir de nouveau l'inconnu, et de nouveau se retrouva prise dans le regard des surprenants yeux clairs. « Des yeux de tueur, » se dit-elle avec un sentiment d'horrible fascination.

Leur propriétaire hocha la tête avec un demi-sourire qui signifiait : « Si vous voulez, » aussi nettement que s'il eût parlé.

Il se leva. Son compagnon de table se leva également comme s'il avait été attaché à lui par une ficelle. Jeannette, le remarquant pour la première fois, se dit qu'il aurait pu avantageusement remplacer les boxeurs qui allaient paraître sur l'écran. Elle l'oublia aussitôt pour

suivre des yeux l'homme au veston de tweed. Il traversa nonchalamment la cohue et gagna la sortie sans paraître voir personne. Pourtant elle remarqua qu'il se déplaçait rapidement et sans heurter les gens.

— « Pardon d'avoir mis si longtemps, » lui dit Charley en s'excusant galamment.

Il posa deux verres sur la table et prit une chaise. « Il y a là un certain Mickey Lewis qui tient absolument à me faire des cadeaux ! L'imbécile, son pari est pourtant perdu d'avance ! »

— « C'est toi qui vas perdre tes dix dollars, » se surprit à dire Jeannette. « Hennessy n'a pas la moindre chance de gagner. »

Charley Field s'étrangla sur la cigarette qu'il venait d'allumer. Quand il se fut remis, il la dévisagea avec stupeur. « Je vous demande un peu ! » s'écria-t-il. « Est-ce que tu y connais quelque chose? Et d'abord, comment sais-tu que j'ai parié dix dollars? »

Jeannette était prise au piège. Elle pouvait difficilement expliquer que son tuyau lui venait de l'étrange personnage qui avait disparu. Elle haussa les épaules. « Est-ce que tu ne paries pas toujours dix dollars, à chaque match du mercredi? Oh ! et puis, zut... Appelle ça une coïncidence, si tu veux, mais le champion va gagner par K. O. Chose étrange elle en était aussi sûre que si la chose s'était déjà produite. Il y avait *quelque chose* chez cet inconnu aux yeux clairs...

Charley, piqué au vif dans sa compétence masculine, était rempli d'indignation. « Ah ! oui? » dit-il. « Et tu sais sans doute aussi à quel round? »

— « Tu l'as dit, » répliqua-t-elle. « Au deuxième. »

Charley prit son portefeuille et posa un billet de dix dollars sur la table. « Parie ou tais-toi, » déclara-t-il. « Je te prends à dix contre un. »

— « Si tu veux. »

C'était le premier pari de sa vie. Elle tira un dollar de son sac. « Je devrais jouer davantage, » dit-elle, « mais ce ne serait pas élégant de ma part. » Chose curieuse, elle était sincère.

Médusé, Charley se réfugia dans son verre. Quand il en ressortit, l'arbitre venait de terminer ses recommandations aux combattants et le premier round commençait.

La sereine confiance de Jeannette fut un peu ébranlée quand le champion fut envoyé au tapis pour quelques secondes, vers la fin du premier round, et dut jouer frénétiquement des jambes pour éviter les poings de son tortionnaire. Elle n'avait pas besoin de regarder Charley pour voir son sourire moqueur.

Le champion parvint cependant à terminer tant bien que mal le round, mais ses genoux vacillaient quand il regagna son coin, et sur l'écran de télévision on voyait un petit filet noir, qui était du sang, couler de son arcade sourcilière fendue. Jeannette entendit Charley marmonner entre ses dents une allusion à de « pauvres gosses à qui on volait leur sucette. » Elle garda résolument ses yeux fixés sur l'écran.

Le deuxième round commença mal pour le champion, car Hennessy, flairant l'odeur du sang, bondit de son coin dès le coup de gong et se

mit à pourchasser son homme tout autour du ring. Une fois de plus, il coinça le nègre dans les cordes et se rua sur lui, les deux poings levés. Mais le champion, bien que fort abîmé, ne chercha pas à l'éviter. Tout au contraire, se laissant aller dans les cordes, il se servit de leur élasticité pour se projeter sur son adversaire comme un bélier.

Hennessy, qui se lançait sur lui, fut touché en plein menton. Jeannette eut l'impression que le visage du *challenger* se dissolvait sur l'écran. Après une rapide esquive, le champion lui envoya un crochet du gauche. Il s'apprêtait à en terminer avec lui au coup suivant, mais il n'eut même pas besoin de frapper. Hennessy tomba face contre terre, et n'eut pas le moindre frémissement pendant que l'arbitre comptait jusqu'à dix.

L'inquiétude serrait Jeannette comme une gaine trop étroite. Comment l'inconnu avait-il pu savoir ce qui arriverait? Et comment avait-il deviné la nature et le montant du pari de Charley? Jamais rien d'aussi extraordinaire ne lui était arrivé.

— « Alors, tu ne veux pas de ton fric? » dit Charley en poussant l'argent vers elle.

— « Pas particulièrement, » dit-elle. « Ce n'est pas honnête... Tu comprends... je... » Elle s'interrompit juste à temps. « J'ai eu trop de veine, » acheva-t-elle.

— « Jenny, mon cœur, » déclara Charley en levant son verre, « avec ta chance et ma belle gueule, on ferait un joli couple tous les deux ! »

— « Quelle idée ! » dit Jeannette en frissonnant.

Elle pensait que la soirée était loin d'être terminée — et qu'il allait falloir arriver à la tirer d'une façon ou d'une autre.

*
* *

Le lendemain, Jeannette travailla mal. Elle était contrainte d'effacer, sitôt achevée, chaque retouche apportée à la glaise de la statue abstraite sur laquelle elle peinait depuis quinze jours. Elle attribua sa maladresse manuelle aux restes de la gueule de bois qui lui faisait doucement battre les tempes.

Mais au fond, elle savait bien qu'il n'en était rien. C'était le souvenir de l'extraordinaire inconnu, de ses extraordinaires yeux clairs, qui l'empêchait de se concentrer sur son travail. Il n'y avait pas d'explication possible — pas d'explication acceptable tout au moins. Mais ce souvenir la rongeait, la tourmentait.

Elle était sur le point de tout abandonner et de dire au service des abonnés absents qu'on pouvait rebrancher son appareil et lui transmettre les messages reçus pour elle entre temps, quand on sonna à la porte du rez-de-chaussée. Elle pressa sur le bouton du *buzzer* et se mit à essuyer ses mains couvertes de glaise sur un torchon.

Quand la sonnette de son appartement tinta à son tour et qu'elle ouvrit la porte, elle se trouva en face d'un inconnu — ou du moins de

quelqu'un qui lui parut tel jusqu'à ce qu'elle se souvint vaguement du compagnon de l'homme aux yeux clairs entrevu la veille au bar.

— « Tiens, bonjour, » dit-elle distraitement. « Que désirez-vous? »

— « S'agit pas de moi. C'est pour Mr. Farquarson, » dit-il d'une voix neutre. « C'est le patron. Il a cherché toute la journée à vous joindre au téléphone, Miss Rainey. Il m'a envoyé vous demander si vous voudriez passer le voir. »

— « Entrez, » dit-elle en s'écartant pour le laisser passer, et sans parvenir à éprouver la moindre surprise. « Et maintenant, » dit-elle quand elle eut refermé la porte, « reprenons les choses à partir du début. Qui est Mr. Farquarson... Enfin, l'homme avec qui vous étiez hier soir? »

L'inconnu cligna des yeux. « Celui-là? Ah, bon D... Pardon, Miss Rainey. Non, ce n'est pas lui, c'est Tony. »

Jeannette avait l'impression étrange d'être broyée dans un automixer.

— « Comment savez-vous mon nom? » questionna-t-elle.

— « Faut pas me demander ça, à moi! Mais Tony le savait. Il est complètement cinglé, » dit solennellement l'homme. « Mr. Farquarson est bien plus vieux. Il est très riche. » Il prononça cet adjectif avec déférence. « Il m'a demandé si vous voudriez bien que je vous conduise chez lui. »

— « Je comprends, » dit mensongèrement Jeannette.

Pour la première fois, elle remarqua que le costume gris de son visiteur était en réalité une livrée de chauffeur et que la casquette qu'il tenait collée contre sa cuisse gauche avait une visière. « Il habite en dehors de la ville? » s'informa-t-elle.

— « Non. Dans la 5e Avenue, » précisa le chauffeur. « Il a dit qu'il voudrait vous parler de Tony. »

Jeannette alluma une cigarette, repoussa en arrière ses cheveux auburn et s'efforça de réfléchir. « C'est bon. Je vais aller le voir. Mais il faudra que vous attendiez que je me sois changée. »

— « D'accord, Miss Rainey, » dit le chauffeur en lorgnant les sculptures qui meublaient le studio. « C'est vous qui faites tout ça? »

— « En partie, » dit Jeannette en se dirigeant vers sa chambre. « Ça vous plaît? »

— « Ma foi... » dit le chauffeur dont le front bas s'était creusé de rides perplexes devant les compositions abstraites de volumes rythmiques. « Je ne sais pas... Ça ne doit pas être mal, si... »

— « Si on aime ces trucs-là, » acheva Jeannette à sa place.

Elle tira fermement sur elle la porte de sa chambre et réfléchit à ce qu'elle allait se mettre... Elle se disait que Charley aurait sûrement une attaque s'il apprenait jamais ce qu'elle était sur le point de faire. C'est du reste pourquoi elle était bien résolue à ne pas le lui dire. Elle jeta un coup d'œil sur les robes suspendues dans son placard, en se demandant ce qu'il serait convenable de porter pour une visite qui risquait de la conduire tout droit dans la cale d'un navire en partance pour Buenos-Ayres. Mais elle se dit bientôt qu'elle raisonnait comme une grand-mère.

L'auto dans laquelle la fit monter son visiteur, qui se prénommait Jeff, était une Rolls noire, à laquelle sa silhouette et son maintien donnaient un air des plus respectables. La demeure où elle la conduisit était un château pseudo-Normand, situé entre le Frick Palace et le Musée d'Art Métropolitain. Et Mr. Farquarson était un vieil homme indiscutablement très bien élevé dont la voix et les manières s'accordaient avec l'ambiance générale.

Il la reçut au premier, dans un salon dont les grandes baies s'ouvraient sur Central Park que le printemps n'habillait pas encore. C'était une pièce grise et fraîche au décor moderne inattendu, mais fort agréable. Mr. Farquarson s'assit en face d'elle sur un sofa et l'étudia longuement en silence.

— « Ma combinaison dépasse? » lui demanda Jeannette railleuse.

Il eut la bonne grâce de rougir légèrement. « Je ne voulais pas vous gêner, Miss Rainey, mais la situation est tellement inhabituelle... »

— « Je ne mords pas, rassurez-vous ! » déclara Jeannette. « Et, moi aussi, je suis terriblement curieuse. »

Elle se décida à faire le plongeon. « Si votre Tony est un télépathe clairvoyant, pourquoi tant de mystère? »

Mr. Farquarson qui ressemblait maintenant à un gnome morose, la regarda d'un air sombre.

— « C'est que Tony... enfin Creighton Jessup, mon neveu... est atteint d'une folie incurable, » dit-il.

— « Il n'avait pas l'air fou du tout, hier soir, » rétorqua Jeannette. « Et d'ailleurs, en quoi son état me regarde-t-il? »

— « Bien entendu, il y a des hauts et des bas, » soupira Mr. Farquarson. « J'aimerais entendre votre propre récit sur les faits d'hier soir. Mais auparavant, je voudrais vous remercier d'être venue ici cet après-midi... et aussi d'être ce que vous êtes... »

— « Mr. Farquarson, je n'ai pas déjeuné, » dit Jeannette qui regretta aussitôt sa désinvolture.

Elle se lança dans un récit aussi détaillé que possible de ce qui s'était passé au bar de Greenwich Village.

Quand elle eut fini, son hôte se leva, alla jusqu'à la fenêtre et dit :

— « Ce Charley... qu'est-il au juste pour vous? »

— « Un ami très cher, » répliqua Jeannette. « Il voudrait m'épouser, mais j'ai déjà été mariée une fois et cela n'a pas marché ; je ne suis pas pressée de recommencer. Après tout, j'ai mon travail... Mais qu'est-ce que Charley vient faire là-dedans? Je ne lui ai parlé de rien. »

— « Il n'a rien à faire là-dedans, » dit paisiblement Mr. Farquarson.

— « Mais moi, si? » dit Jeannette d'un air incrédule.

— « Si vous y consentez, » dit son hôte.

Jeannette alluma une cigarette.

— « En ce cas, » répliqua-t-elle, « il vaudrait mieux me dire ce que tout ceci signifie? Pour le moment, je suis sans doute la victime d'impressions très fausses, mais... »

— « Bien sûr, » dit-il. « Voulez-vous boire quelque chose? »

Jeannette accepta. Un maître d'hôtel dont le visage semblait sculpté dans du bois leur apporta d'excellents *daiquiris* que Mr. Farquarson versa lui-même dans les verres. Il s'assit ensuite et lui raconta l'histoire de son neveu.

— « Tony a toujours été bizarre, » commença-t-il. « Il est sensible, renfermé, hyperémotif... et remarquablement brillant. Il tient de son père — Lawrence Jessup, l'historien — plutôt que de ma sœur. C'était une grande femme qui avait deux passions : les chevaux et la domination des malheureux au nom de ce qu'elle considérait comme les bonnes causes. »

En l'entendant parler, Jeannette voyait se dessiner sous ses yeux un canevas familier : un garçon riche et solitaire, grandissant entre un père absorbé par sa carrière savante et une mère qui considérait l'affection comme une marque de vulgarité. Elle pouvait presque ressentir la tristesse qu'il avait dû traîner de pensionnat en pensionnat, tout au long de son enfance et de son adolescence.

— « Moi, je faisais de mon mieux, » disait Mr. Farquarson. « J'allais le voir une fois par trimestre — je lui envoyais un petit cadeau tous les deux mois... Mais Genevra — ma sœur — n'était pas femme à admettre qu'on vînt s'occuper d'un bien qu'elle estimait lui appartenir. C'était une femme d'un caractère très entier. Bien entendu le pauvre Tony était affreusement impopulaire...

» Plus tard Genevra et Larry sont morts dans un accident d'auto, en se rendant à la distribution des prix du Collège de Tony. Genevra conduisait comme toujours, et il a été établi à l'enquête que l'autre chauffeur était dans son tort. Mais comme il conduisait un camion... »

Mr. Farquarson semblait retirer un léger amusement de l'ironie du destin de sa sœur.

« Tony est venu vivre ici avec moi, » conclut-il. « Mais il était déjà trop tard pour le sauver. »

— « Mais qu'a-t-il au juste? » demanda Jeannette. « De la schizophrénie? » Au bref signe de tête de son hôte, elle ajouta : « Cela ne peut donc pas se guérir? »

— « Il ne veut pas guérir, » dit Mr. Farquarson.

— « Vous voulez dire qu'il se rend compte de sa folie? » demanda-t-elle.

— « Certes, mais à cela près qu'il ne considère pas son état comme étant de la folie. Certains de ses dons sont remarquables. La clairvoyance n'est que l'un d'eux. Il soutient qu'il suit une ligne de conduite parfaitement logique — une ligne dont nous sommes tous incapables de discerner le bien-fondé. Il y a des moments où je croirais presque qu'il a raison. Il y a cinq ans, il a sauvé ma fortune en me prédisant à une décimale près les cours de Bourse du lendemain. A d'autres moments... je ne sais pas... »

— « Cela semble incroyable, » dit Jeannette avec sincérité, « mais je continue à ne pas voir où et comment je rentre dans le tableau. »

— « Voyez-vous, Miss Rainey, Tony ne peut supporter la compagnie que de très peu de personnes. Je crois qu'il m'aime sincèrement, et Jeff l'amuse. Mais il déteste tous les autres gens. Il préfère à tout la compagnie d'un être familier qu'il appelle Leslie. »

— « Un être familier? » demanda Jeannette étonnée.

Mr. Farquarson fit un geste d'impuissance. « Personne ne peut le voir, excepté Tony, » dit-il, « mais parfois... » Il soupira et ajouta. « Si vous avez vu la pièce intitulée « *Harvey* », vous pourrez vous faire une vague idée de... »

— « J'ai vu le film, » dit Jeannette.

Elle fronça le sourcil ; elle s'efforçait de se concentrer, de trouver la solution du problème. « Leslie est un lapin invisible, comme Harvey? » demanda-t-elle.

— « Non? Mon neveu est le seul qui semble savoir ce qu'est vraiment Leslie. Mais pour Tony, Leslie et son univers sont plus réels que nous et le nôtre ne le sommes, » dit Mr. Farquarson. « Je crains que notre conception de la réalité ne le laisse très indifférent. »

Il s'arrêta. Voyant que Jeannette ne disait rien, il ajouta : « Pour une raison obscure (ne prenez pas mes paroles en mauvaise part, Miss Rainey, mais avec Tony il est impossible de se servir de critères rationnels), depuis qu'il vous a vue hier, il s'est pris d'amitié pour vous. Il veut que vous veniez habiter ici. Il savait votre nom bien entendu — et aussi votre adresse. Ne me demandez pas comment... »

— « Mais... » commença Jeannette avec incrédulité.

— « Je sais bien que c'est une idée déraisonnable... mais j'ai promis à Tony de faire de mon mieux, » dit très vite Mr. Farquarson. « Vous êtes la première personne, » ajouta-t-il sérieusement, « pour qui, à ma connaissance, il ait exprimé de la sympathie. C'est à sa prière que je vous propose de venir vous installer ici et de vivre avec nous. Nous pourrions vous arranger un atelier au dernier étage... »

— « Mr. Farquarson, » dit Jeannette en se levant, « je serais très heureuse de venir en aide à votre neveu, mais bien entendu, il n'est pas question pour moi d'accepter. Je crois bien que je devrais me fâcher, mais... »

— « ... mais, eu égard à vos intentions, je ne peux que vous exprimer mes regrets et prendre congé, » compléta son hôte.

Jeannette s'aperçut qu'elle ouvrait bêtement la bouche. Elle la referma et demanda : « Comment saviez-vous ce que j'allais dire? Ne me racontez pas que, vous aussi... »

— « Ne craignez rien, » fit-il avec un sourire moqueur. « Tony m'avait prévenu ce matin. Il m'a dit aussi que vous accepteriez cette situation pour deux cents dollars par semaine, défrayée de tout, bien entendu. Toutefois après avoir fait votre connaissance, j'hésite naturellement à placer une telle discussion sur le plan pécuniaire... »

— « Merci, trop aimable, » dit brusquement Jeannette plus furieuse qu'elle ne l'avait jamais été de sa vie.

Et sa colère n'était pas diminuée par le fait qu'une telle somme pourrait en quelques mois la libérer des déplaisantes querelles qu'elle devait entretenir avec les avocats de son ex-mari, au sujet de sa pension alimentaire. « Je crois qu'il vaudrait mieux mettre tout de suite les choses au point avec votre neveu, » déclara-t-elle. « Oui, tout de suite. Où est-il? »

Mr. Farquarson, à la fois troublé, désolé et confus, la conduisit par l'ascenseur à l'étage supérieur et la fit entrer dans un salon qui se trouvait à l'arrière de la maison. C'était une grande pièce carrée, que les jalousies baissées rendaient très sombre à cette heure de l'après-midi.

Tony Jessup, plus laid et plus dégingandé encore que la veille au soir dans ses vêtements froissés, se leva de l'élégante chaise longue où il était étendu. Le charme de son sourire était convaincant, ainsi que sa façon d'aplatir sans cesse sur son crâne ses cheveux bruns raides et courts. « Je suis bien content que vous soyez venue aujourd'hui, Jenny ! » dit-il.

Jeannette parvint à rassembler son indignation, quoiqu'elle y eût du mal sous le regard de ces yeux étrangement clairs. « Je ne crois pas du tout que vous soyez fou, » dit-elle carrément, sans prêter attention à un sursaut de Mr. Farquarson derrière elle. « Je crois plutôt que vous faites semblant de l'être, pour échapper à un monde que vous n'osez pas affronter. »

— « Ce qui est du reste une parfaite définition de la folie, si l'on en croit les psychiatres modernes, » acheva paisiblement Tony. « Je voudrais parler à Miss Rainey en particulier, » ajouta-t-il à l'intention de son oncle. « N'ayez pas peur, Jenny, » dit-il s'apercevant qu'elle semblait prête à fuir, « je ne vous ferai pas de mal. »

— « Vous m'avez déjà fait perdre une journée de travail, » lui reprocha-t-elle.

— « J'en suis navré, » répliqua-t-il, « mais c'est peut-être votre faute plus que la mienne. Racontez-moi un peu ça. »

Il se laissa retomber sur la chaise longue tandis que Jeannette s'asseyait toute droite sur le bord d'un fauteuil. « Inutile de parler, » ajouta-t-il. « Contentez-vous d'y penser. »

Plus tard, elle se dit qu'il l'avait sans doute hypnotisée. En y repensant, elle arriva à la conclusion que ni Tony Jessup ni elle-même n'avaient prononcé plus d'une douzaine de mots pendant l'heure et demie que dura leur entrevue. Pourtant, durant tout ce temps, Jeannette sentait comme une conversation muette se dérouler entre eux. Y prenaient part Tony, elle-même... et quelqu'un d'autre — ou peut-être *quelque chose* d'autre...

Il faisait presque nuit dans la pièce quand il se leva, marcha jusqu'à un bureau installé dans un angle et, sans allumer de lampe, y dessina rapidement quelque chose sur un bloc qu'il lui rapporta.

— « Ceci devrait vous aider, Jenny, » dit-il. « Je regrette de vous avoir rendu les choses si difficiles ce matin. »

Ces mots la firent sortir de sa transe. Effrayée, elle fourra le papier

dans son sac, en murmurant vaguement qu'il était affreusement tard. En le voyant lui sourire, elle se demanda comment elle avait jamais pu le trouver laid.

— « Je regrette que vous ne puissiez pas rester — du moins pas encore... » lui dit-il. « Mais je suis content de savoir que vous reviendrez. »

Jeannette s'enfuit. Elle ne rencontra personne en sortant de la maison et prit un taxi jusqu'à son appartement de Greenwich Village. Bien entendu Charley l'y attendait, aussi massif, aussi normal qu'à l'ordinaire. Il était furieux qu'elle eût oublié le cocktail auquel ils devaient se rendre ensemble.

— « Oh ! mon pauvre Charley, » dit-elle sincèrement, « que je suis donc navrée ! Je te revaudrai ça. Laisse-moi t'inviter à dîner. »

— « J'ai toujours eu envie de mener la vie d'un gigolo, » dit Charley.

Elle rit, l'embrassa et, pendant toute la soirée, fut à son égard d'une tendresse inaccoutumée. Toutefois, elle se déroba au dernier moment, quand il voulut monter chez elle pour y consommer le dernier verre... et ce qui s'ensuivait inévitablement.

Ce ne fut qu'en fouillant dans son sac avant de se coucher qu'elle retrouva le dessin de Tony Jessup. Sa première impulsion fut de le jeter, comme pour effacer cette trace de sa bizarre aventure. Mais sans savoir pourquoi, elle ne put s'y résoudre. Peut-être était-ce le souvenir de l'extraordinaire prédiction faite par Tony la veille à propos du match — ou peut-être quelque chose de plus fort encore, aiguillonnant sa conscience.

Quoi qu'il en soit, elle déplia le dessin et l'examina. Elle sentit son visage devenir subitement exsangue. Ce qu'elle avait sous les yeux était une élévation, vue de face, de la statue abstraite dont la réalisation la tourmentait. Le dessin en était aisé et précis, mais ce qui la bouleversait surtout, c'est qu'elle y reconnaissait son œuvre, transformée par des retouches qu'elle avait été incapable de visualiser clairement — et encore plus incapable d'exécuter.

En tremblant de tous ses membres, elle se déshabilla, enfila un short, un pull et sa blouse de sculpteur. La fatigue qu'elle avait invoquée quelques instants auparavant pour se débarrasser de Charley avait disparu. La surexcitation due à l'inspiration vibrait au-dedans d'elle, la poussait au travail. Elle éprouvait le besoin impérieux d'apporter des retouches à son œuvre — immédiatement.

Quand elle s'arrêta enfin, la lueur de l'aube filtrait par la verrière de son atelier, faisant pâlir les tubes fluorescents. Jeannette les éteignit distraitement et se recula pour contempler le travail sur lequel elle avait passé la nuit.

Tout était achevé, parfait... Chose étrange, l'œuvre dans ses combinaisons de plans, de courbes, d'angles, de masses et de contours était subtilement devenue autre chose que son œuvre. Elle se dit qu'après tout cela lui était bien égal. C'était de loin la meilleure chose qu'elle eût

faite. Elle téléphona à son agent artistique qui habitait non loin de là. Celle-ci lui promit de passer la voir avant de se rendre à son bureau de la 57e Rue.

Madge Cunningham avait une bonne quarantaine d'années. Sa bienveillance naturelle, son profond enthousiasme pour les arts s'étaient depuis longtemps émoussés, eu égard à la continuelle torture d'avoir à entretenir des relations d'affaires avec les artistes. Elle arborait ses rides avec fierté et quelqu'un avait dit une fois à Jeannette qu'elle parvenait à paraître drapée de zibeline, même lorsqu'elle n'était vêtue que d'un costume de bain d'emprunt dans la piscine particulière de quelque riche amateur. « Tu n'as pas bu ? » demanda-t-elle. « Tu as l'air vannée. »

— « Il y a de quoi ! » répliqua Jeannette ; « Je me suis crevée toute la nuit sur ce machin-là. Et si tu viens me dire que ce n'est pas au point, c'est toi que j'achèverai à coups de maillet. »

— « Voyons, » dit Madge avec bonne grâce. « Ah ! c'est ça... » ajouta-t-elle. « Hmmmmm... »

Le silence se prolongea tandis qu'elle arpentait l'atelier. Jeannette, doutant tout à coup d'elle-même, parvint à réduire en lambeaux une cigarette qu'elle n'avait pas encore allumée.

— « Mon chou ! » s'écria soudain Madge, aventurant son visage impeccablement maquillé dans un chaleureux baiser. « Je crois que tu as fini par mettre dans le mille ! »

Elle regarda de nouveau la statue, fronça le sourcil et ajouta : « Mais c'est bizarre... et un tout petit peu effrayant. Tu n'aurais pas des visions ou quelque chose dans ce genre, Jenny chérie ? »

— « Ne t'en fais pas, je ne suis pas Jeanne d'Arc, » lui dit Jeannette. « Mais je crois vraiment que c'est ce que j'ai fait de mieux jusqu'à présent. »

— « Ça, il n'y a pas de doute, » dit Madge en fronçant de nouveau le sourcil. « C'est presque trop bien. Mais n'aie pas peur, chérie, c'est juste ce que veut Orlin comme clou de son exposition annuelle. Franchement je n'avais jamais pensé à toi pour cette place-là. Crois-tu que tu pourras te maintenir à ce niveau ? » ajouta-elle avec un brusque regard perçant.

— « Je crois, » dit Jeannette.

Subitement elle avait senti le piège se refermer sur elle. Voir son œuvre présentée en bonne place, à l'exposition annuelle de la Galerie Orlin, représentait un succès qu'elle n'avait jusque-là osé rêver, sinon pour se remonter le moral.

— « Je crois... et même j'en suis sûre, » déclara-t-elle.

— « Si tu y arrives, nous allons toutes les deux rouler sur l'or, » dit Madge.

— « Okay, Madge, » dit Jeannette.

Elle se sentait subitement à bout de forces, et mit son agent à la porte. Elle parvint avec peine à attendre midi, heure à laquelle les déménageurs envoyés par Madge vinrent chercher la statue. Elle se laissa alors tomber de tout son long sur son lit.

La nuit tombait quand la sonnerie du timbre de la porte d'entrée l'éveilla. Avec l'impression de n'avoir dormi que quelques minutes, elle parvint cependant à aller ouvrir. Elle ne fut, au fond, guère surprise de découvrir que c'était Jeff, le chauffeur. La casquette à la main, il lui dit de sa voix rauque et brutale : « Tony a l'air de croire que vous auriez envie de venir dîner chez nous. Comme votre téléphone était encore détraqué, Mr. Farquarson m'a envoyé vous inviter. »

— « C'est très aimable à lui, » dit Jeannette. « Veut-il que j'emporte mes malles? »

— « Tony a dit que c'était à vous de décider, » déclara Jeff, exprimant par un haussement d'épaules sa parfaite indifférence.

Le pis, pensa-t-elle, c'est que Jeff, à l'instar de Tony, de Mr. Farquarson et... oui... d'elle-même, savait qu'elle allait accepter !

*
* *

Partager le même toit qu'un fou — même un toit aussi richement mansardé que celui de la demeure de Mr. Farquarson — s'avérait pour Jeannette une expérience peu banale. La décision à prendre était en elle-même fort complexe. Il lui fallait régler la question de Charley, de Madge et autres attaches accessoires. Jeannette raconta donc à tout le monde qu'elle s'isolait dans un chalet du Maine pour y travailler sérieusement. Elle ne révéla sa véritable adresse qu'à la poste, promit à Charley une réponse dès son retour, et à Madge beaucoup de statues.

Une semaine après sa première rencontre avec Tony, elle était installée dans un atelier confortable, quoique improvisé, aménagé au dernier étage de la maison de la Cinquième Avenue. Mr. Farquarson fit preuve à son égard d'une reconnaissance touchante. « Nous ferons tous de notre mieux pour que vous ne regrettiez pas votre décision, » lui dit-il. « J'ai déjà ouvert à ma banque un compte à votre nom. » Il lui tendit gravement un carnet de chèques qui indiquait un premier dépôt de deux mille quatre cents dollars.

— « Mais c'est que... je ne resterai peut-être pas, » dit Jeannette avec désespoir. « Après tout il ne s'agit que d'une expérience. »

— « Considérez cela comme des arrhes, » dit fermement Mr. Farquarson. « Voir Tony heureux représente pour moi beaucoup plus que cette somme. »

— « Mais que devrai-je faire? » gémit-elle.

— « Mener votre vie normale, un point c'est tout, » dit-il. « Un cocktail vous ferait-il plaisir? »

Pour Jeannette habituée à l'existence sans chichis des bohèmes de Greenwich Village, le fait d'avoir à mener une vie « normale » dans cette demeure impliquait un remaniement complet de son échelle des valeurs. Elle commença par travailler ferme — mais les idées se refusaient à venir. Et elle ne pouvait pas décrocher le téléphone pour inviter des camarades artistes dans l'espoir qu'ils l'aideraient à amorcer sa pompe à idées, comme elle en avait l'habitude. Elle ne pouvait même

pas aller se promener sans risquer d'être vue et reconnue, ce qui aurait tout compliqué.

Tony ne manifestait pas le moindre intérêt pour son travail. Maintenant qu'elle était enfin sous le même toit que lui, il semblait avoir cessé de se soucier d'elle. Quand il apparaissait à table, ce qui était rare, il avait si peu de conscience de l'endroit où il se trouvait qu'il culbutait le contenu de son assiette comme un bébé.

Un jour, finalement, elle alla, désespérée, dans le salon de Tony. Elle le trouva sur sa chaise longue, ses yeux clairs grands ouverts fixant le vide. Son immobilité l'effraya et elle prit la fuite. Elle attendait l'ascenseur pour regagner son atelier, quand elle entendit Tony appeler Jeff. Il y eut un bruit de pas rapides dans l'escalier de service. Elle entendit Tony dire : « Tu l'as laissée entrer, et maintenant le contact est rompu ! » La phrase de Tony fut suivie du bruit d'un coup violent. Jeannette grimpa l'escalier quatre à quatre et s'enferma chez elle.

Elle résolut de dire le soir même à Mr. Farquarson qu'il lui serait impossible de rester chez lui et d'accepter son argent plus longtemps — mais l'oncle de Tony était sorti. Il était à son club, en train de fêter quelque anniversaire. Quand il rentra, Jeannette dormait.

Le lendemain matin, elle se reprocha violemment sa panique de la veille et dut s'avouer qu'elle savait bien ce qui l'attendait quand elle avait accepté de venir. Elle se plongea dans son travail et, quoiqu'elle ne sentît pas d'inspiration, chercha une détente dans l'effort physique. Un peu avant midi, Tony Jessup entra pour la première fois dans son atelier.

— « Je vous demande pardon de mon impolitesse, Jenny, » lui dit-il négligemment. « Mais j'étais extrêmement occupé. Voyons un peu ce que vous faites ! »

— « Ça ne vaut rien, » dit Jeannette en frottant son nez qui la démangeait du revers de sa main tachée de glaise. « Voyez vous-même. »

Il s'installa à califourchon sur une chaise, regarda le bloc informe sur lequel elle peinait et l'examina ensuite, elle. Une fois de plus, elle sentit des paroles flotter autour d'elle. On lui posait des questions et elle y faisait des réponses dont elle ignorait même avoir la substance en elle. Elle participait à une conversation à trois où deux interlocuteurs seulement étaient visibles, où tous les trois étaient muets.

Plus tard (elle ne sut jamais combien de temps après), il dit tout haut : « Je crois que nous allons pouvoir vous dépanner, Jenny. Je vais vous faire un dessin. Mais vous aviez d'abord eu l'intention d'exécuter votre sculpture en terre cuite, quand elle serait terminée. » C'était une affirmation, pas une question. « Nous... enfin, je crois qu'en bronze ce serait mieux. »

— « Pourtant la couleur sombre du bronze... » commença-t-elle.

— « ... ne pourra que l'améliorer, » coupa Tony en prenant un bloc et un crayon. « Tenez, vous allez voir. »

Effectivement elle vit — et bien entendu elle ne reconnut pas son idée. C'était infiniment mieux que tout ce qu'elle avait jamais imaginé,

que tout ce qu'elle serait jamais capable d'imaginer. Une fois coulé en bronze, ce que Tony avait dessiné serait à bien peu de chose près un chef-d'œuvre.

Elle le remercia, alluma une cigarette et le regarda avec méfiance.

— « Dites-moi Tony, avez-vous jamais étudié la sculpture — ou un autre art? »

— « Vous ne voudriez pas, » dit-il. « Je suis trop occupé. Pourquoi? » ajouta-t-il. « Ce n'est pas ce que vous vouliez? »

— « Si, » dit-elle simplement. « Mais si vous ignorez tout de l'art et de la sculpture, comment parvenez-vous à résoudre si facilement mes problèmes? »

— « Je n'ai pas dit que j'en ignorais tout, » répliqua-t-il, « mais seulement que je n'avais pas fait d'études de ce genre. »

— « J'aimerais bien une explication, » dit-elle en fixant sa cigarette.

— « Voyez-vous, » commença-t-il d'une voix hésitante, « c'est Leslie qui me parle de ces choses-là. Et il y a des moments où je peux lire la pensée des gens... Ils ont souvent bien des choses dans la tête dont ils ne savent pas tirer parti. » Il la regarda avec désespoir et ajouta : « Maintenant, vous allez sans doute me croire fou et vous en aller? »

— « Fou, oui, bien sûr, vous l'êtes, » dit-elle. « Mais cela ne me gêne pas. Et je vous remercie de l'aide que vous m'avez par deux fois apportée. Mais il y a une chose qui me déplaît. Vous avez dit — enfin, c'est votre oncle qui me l'a répété — que vous souhaitiez ma présence chez vous. J'y suis depuis une semaine, et voici la première fois que vous m'adressez la parole! »

— « Je vous ai dit que j'étais occupé, » dit-il, aussitôt sur la défensive.

— « Occupé? Comment cela? A quoi? »

Elle sentait que ses questions irritaient Tony, mais elle était contrainte de les lui poser. Il fallait qu'elle sût la vérité.

— « Avec Leslie, » répliqua-t-il. « J'ai beaucoup de choses à apprendre dans le monde de Leslie et cela me contraint à m'abstraire autant que je le peux de celui-ci. Je tâcherai de vous consacrer plus de temps à l'avenir. »

— « Ne vous fatiguez pas, » dit Jeannette d'un ton acide. « Mais si cela vous impose un tel effort, pourquoi désirez-vous ma présence? »

— « Quand j'étais enfant, » lui dit-il, « nous habitions Mont Kisko. C'était une grande maison et je m'y sentais très seul. Nous avions un petit agneau blanc avec lequel je jouais beaucoup... »

— « Je n'ai pas encore de cheveux blancs, » coupa Jeannette, « mais continuez quand même. »

— « Il n'y a pas grand-chose de plus à dire, » fit Tony, amer tout à coup. « Ma défunte mère estimait que les produits d'une propriété doivent servir à quelque chose! »

Il fallut un moment à Jeannette pour comprendre. « J'y suis! » fit-elle tout à coup. « Servir à faire des côtelettes, par exemple. »

Il la regarda d'un air sombre. « Je n'ai jamais mangé d'agneau

depuis, » dit-il. « J'interdis qu'il en pénètre le moindre morceau dans la maison. »

— « En somme je suis censée remplacer l'agneau ! » dit paisiblement Jeannette.

Pour la première fois depuis que Tony lui avait prédit l'issue du match de boxe, elle sentait la peur s'insinuer en elle — une peur d'une espèce indéfinissable qu'elle n'avait jamais connue.

— « En un sens, oui, c'est à peu près ça, » dit-il. « Mais n'ayez pas peur... Tout ira bien. »

Il avait de nouveau déchiffré ses pensées secrètes. Il se dirigea vers la porte. « J'espère que mon dessin vous aidera, » dit-il en s'éclipsant.

Une fois encore Jeannette fut tentée de jeter la feuille de papier... et une fois encore elle s'en découvrit incapable. Ne pouvant analyser les émotions contradictoires qui l'agitaient, elle se remit au travail et prépara un modèle destiné à un moulage de bronze.

Tony lui rendit désormais chaque jour visite. Il était à la fois aimable, empressé, fascinant et inquiétant. Près d'un mois après le début de sa vie recluse, le modèle fut prêt. Tony l'aida à l'emballer pour le transport.

— « Jeff vous le portera chez Madge, » dit-il.

— « J'y vais aussi, » déclara-t-elle. « Je suis restée enfermée ici depuis assez longtemps. »

— « Bien sûr, » fit Tony. « Ce que j'en disais, c'était pour vous. Mais si vous laissez Jeff vous conduire en ville, vous aurez moins de chances d'être aperçue et reconnue. Vous n'y tenez pas, je suppose? »

— « Pour le moment, je ne sais plus moi-même ce que je désire, » dit-elle avec brusquerie. « Tout ce que je sais, c'est que si je ne prends pas un peu l'air, je deviendrai complètement folle ! »

Elle fut aussitôt horrifiée de ce qu'elle venait de dire. Elle regarda Tony avec confusion... avec honte même, mais il se contenta de sourire.

— « Amusez-vous bien, » dit-il. « Je viendrai vous voir au dîner. »

***

— « J'allais t'envoyer un télégramme, » dit Madge. « Orlin expose ta machine dans une salle où il n'y aura qu'elle... avec des éclairages spéciaux, tout le grand jeu ! Le Musée d'Art Moderne de San Francisco et un producteur d'Hollywood se le disputent. Qu'est-ce que tu dis de mes pommes, à propos? »

— « Elles sont délicieuses, » dit Jeannette. « Pour Orlin, ne te presse pas. Je t'apporte quelque chose de nouveau ; c'est à faire couler en bronze. »

Madge soupira. « Dire que je t'imaginais en pleine idylle et que pendant ce temps-là tu *travaillais!* Tu sais, Jenny, sérieusement... » Elle sortit cependant avec le commissionnaire pour surveiller le déchargement de la nouvelle œuvre d'art. Elle la déballa elle-même et marmonna deux ou trois grognements inintelligibles.

— « Nous allons garder ça sous housse jusqu'à ce que l'autre soit vendu, mon chou, » décida-t-elle finalement.

L'estomac de Jeannette fit plusieurs sauts périlleux.

— « Oh ! *non!* » s'écria-t-elle. « Ce n'est tout de même pas mauvais *à ce point?* »

Pourtant un certain soulagement se mélangeait à sa déception. Si Tony avait échoué, elle retrouverait sa liberté...

Madge la regarda bouche bée.

— « *Mauvais ?* » hurla-t-elle. « Mais ma chérie, si ça vient bien à la fonte, ton nouveau truc sera tellement sensationnel que l'autre sera complètement éclipsé ! C'est... c'est... Au fond, *qu'est-ce que c'est,* Jenny ? »

— « Je n'en ai pas la moindre idée, » dit Jeannette.

— « Hum... En tout cas, ça me flanque la frousse, » déclara Madge. « Ça ne serait peut-être pas une mauvaise idée d'insister sur le côté mystérieux de ton truc. »

Elle alluma une cigarette et regarda Jeannette avec une méfiance rusée. Jeanette vit cette méfiance devenir peu à peu une certitude.

— « Et tu dis que tu arrives du Maine ! » explosa Madge d'un ton railleur. « A d'autres ! Pas de coups de soleil, pas de piqûres de moustiques, pas de cheveux décolorés... Moi, ma petite, *j'y suis allée* dans le Maine, je sais ce que c'est. Et sauf erreur, le chauffeur qui t'a amenée est celui de Wayland Farquarson? »

— « Tu le connais? » dit Jeannette avec un petit tremblement dans la voix.

— « Je connais tous les gens qui ont plus de mille dollars en banque, » répliqua dédaigneusement Madge. « Et je sais que Wayland passe l'été en ville. » Elle fronça le sourcil. « Mais depuis son attaque de l'année dernière, ses docteurs lui avaient interdit de... » Elle s'interrompit et réfléchit. « Non, ça ne peut quand même pas être le chauffeur... » dit-elle pensivement.

— « Ce n'est pas le chauffeur, » affirma Jeannette. « Et du reste, ça ne te regarde pas. »

— « Ne dis pas de bêtises. Tout ce que tu fais me regarde — jusqu'à concurrence de mes dix pour cent, en tout cas ! » Un intérêt accru fit briller ses petits yeux noirs. « C'est le neveu, » murmura-t-elle. « Le fou... Ça alors, c'est tout simplement *incroyable!* »

— « On ne t'en demande pas tant. Du reste ce n'est pas cela du tout, » lui dit Jeannette avec colère. « Tu ne crois tout de même pas que je... »

— « Moi, je trouve ça passionnant, ma chérie, » déclara Madge en lui sautant au cou. « N'aie pas peur, je n'en soufflerai mot à personne — pas même à Charley. *J'adore* les secrets. Et puis c'est tellement plus romanesque que ce pauvre Charley. Un beau garçon, riche et *fou*... Et un nouveau chef-d'œuvre... Si ce n'est pas une idylle (ce que je me refuse à admettre), tu es encore plus folle que lui ! Mais j'espère que tu feras bien attention. Après tout... »

Jeannette s'enfuit, trop heureuse de retrouver la prison qu'elle s'était à elle-même imposée. Elle se demandait combien de temps Madge pourrait ou voudrait garder son secret. Madge était une femme plus sensée et meilleure qu'elle n'affectait de le paraître, mais son amour des situations dramatiques lui brûlait parfois la langue.

La semaine suivante passa lentement. Jeannette était nerveuse, incapable de se fixer sur son travail. Tony passait beaucoup de temps avec elle ; Leslie aussi, bien entendu. Elle s'aperçut qu'un peu comme les personnages de « *Harvey* », elle s'habituait progressivement au compagnon invisible de Tony. Elle s'accoutumait à ces conversations qu'elle n'entendait point et même à voir ses pensées percées à jour.

Le samedi, elle reçut une lettre de Madge, adressée chez Mr. Farquarson. Elle y apprit que sa première statue venait d'être vendue au Musée de San Francisco pour près de quatre mille dollars. Un chèque de neuf cents dollars était joint à la lettre, le solde devant lui être réglé après l'exposition chez Orlin.

— « Tenez, » dit-elle d'un mouvement impulsif en tendant le chèque à Tony qui se trouvait dans son atelier au moment où la lettre était arrivée. « Cela vous revient de droit. »

— « Non, » lui dit-il. « Je ne veux pas de cet argent et vous en avez besoin. Du reste votre œuvre vous appartient entièrement. Dès le début, elle existait dans votre esprit à l'état latent. Leslie et moi n'avons fait que l'en extraire et vous la révéler à vous-même. »

— « Vous êtes un chou ! » dit Jeannette.

Impulsivement, elle lui sauta au cou. Elle voulut l'embrasser, mais elle se vit repoussée avec douceur, mais fermeté.

— « Mais je voulais seulement... » Elle renonça à achever sa phrase.

— « Je sais, » lui dit-il doucement. « Bon Dieu, oui, je sais. »

Là-dessus il lui tourna brusquement le dos et quitta l'atelier. Jeannette s'assit sur son sofa et alluma une cigarette en faisant des grimaces dans le vide.

Cet incident marqua un tournant brusque dans le cours de ses relations avec Tony. Pendant plusieurs jours, il s'abstint de reparaître dans l'atelier. Elle réfléchit longuement à tout cela. Son geste n'avait été motivé que par sa gratitude.... Mais était-ce si sûr? Les insinuations de Madge lui revenaient à l'esprit et semblaient l'accuser d'hypocrisie.

En repensant à Tony, elle se demandait comment elle avait jamais pu le trouver laid. Elle comprenait maintenant qu'à sa façon étrange, il était en réalité le plus bel être humain qu'elle eût jamais vu. Et elle le savait déjà, quoiqu'elle ne se le fût pas encore avoué, quand elle avait cherché à l'embrasser. Peut-être aussi avait-elle été poussée à ce geste par des besoins physiques trop longtemps négligés et naturels chez une jeune femme de vingt-huit ans normalement conformée.

Elle pensait aussi à Tony et aux raisons qu'il avait pu avoir de la repousser si brusquement. Evidemment il se savait fou, quoiqu'il se refusât à le reconnaître. Le sachant, il avait dû penser que l'amour physique lui était à jamais interdit — et comme sa folie était logée dans

le corps d'un jeune homme tout aussi normalement conformé, il avait dû estimer dangereux de réveiller par un contact physique ses instincts assoupis.

Quelques jours plus tard, lorsque, comme à l'ordinaire, Mr. Farquarson eut fait avec elle une partie de dominos, elle se surprit à lui dire tout à coup : « Comment est Tony, au point de vue... Enfin, avec les femmes? »

Il la regarda avec l'intérêt un peu railleur d'un vieillard très avisé et dit doucement : « Je ne sais pas, Jeannette... Evidemment, c'est une question qui me préoccupe beaucoup. Autant que nous le sachions, Tony n'a aucune infirmité physique. Mais il n'a simplement jamais manifesté le moindre intérêt à l'égard des femmes — avant de vous connaître, s'entend. »

Il s'arrêta et ajouta : « Au commencement j'avais espéré... »

Sa voix s'éteignit doucement sans qu'il achevât sa phrase.

— « Je regrette, » dit Jeannette, qui était sincère — si sincère qu'elle fut forcée de remonter chez elle de peur d'éclater en sanglots devant le vieillard. « *Pauvre Tony,* » pensait-elle.

Le lendemain matin, ce fut une Jeannette pleine de résolution qui se mit à l'œuvre. Elle s'était dit qu'il était ridicule pour une artiste comme elle d'attendre tranquillement son inspiration des fantaisies d'un fou. Trois jours plus tard, elle capitulait. Assise dans son atelier, elle se demandait mélancoliquement comment elle avait jamais pu se croire douée pour la sculpture, et elle s'efforçait de ne pas regarder l'horrible amas de modèles inachevés qui l'environnaient. Tony entra à ce moment dans l'atelier sans prévenir. « Je crois que vous avez besoin de nous, » dit-il en s'asseyant.

Jeannette ne put que le regarder avec un hochement de tête affirmatif. La seule présence de Tony lui semblait avoir instantanément remis en ordre le tohu-bohu de ses pensées, de ses sentiments et de ses déceptions. De bonne grâce, elle se laissa tomber dans l'espèce de transe qui rendait possible les muettes conversations à trois qui se poursuivaient entre Tony, « Leslie » et elle-même.

La conversation prit fin et Tony prit l'album de croquis. Comme dans les précédentes occasions, il se mit à dessiner, rapidement, adroitement, sans hésitation. Jeannette vit les contours qu'elle avait dans la tête prendre sans effort leur forme sur le papier. Quand il eut fini, il la regarda de ses indéchiffrables yeux clairs. « C'est cela? » dit-il, affirmant plutôt qu'interrogeant.

Emerveillée, elle acquiesça.

— « Oh! Tony, comme je vous remercie! » dit-elle.

Il se leva, le visage brillant de plaisir et, la seconde d'après, elle le serrait étroitement dans ses bras, tandis que ses lèvres cherchaient et trouvaient celles du jeune homme. Pendant un instant, il lui rendit son étreinte avec tant de force, tant d'ardeur qu'elle fut prise d'une brève panique avant que ses pensées ne fussent définitivement emportées par la marée montante de ses sensations.

Mais soudain, il la repoussa brutalement. Son visage convulsé exprimait un indicible dégoût. Il la gifla furieusement plusieurs fois à toute volée. « Ordure ! » lança-t-il, rythmant ses injures de ses coups. « Ordure ! Ordure ! Ne recommence *jamais* ça, *jamais !* »

Les gifles cessèrent enfin. Il recula et la regarda pendant une longue, terrible seconde, avec une expression toute proche de l'horreur. Puis lui tournant le dos, il sortit en pleurant. Jeannette, à demi-paralysée par l'émotion, fit un mouvement pour le suivre, y renonça et s'abattit sur le sofa, cachant ses joues brûlantes dans ses mains.

Un peu plus tard, elle appela Charley au téléphone. « Tu ne me mérites pas », lui dit-elle, « mais si tu crois encore vouloir de moi, tu n'as qu'à choisir ton jour ! »

Et ce soir-là, de retour dans son propre atelier, elle lui raconta toute l'histoire.

— « Mais je t'aime, Jenny, » dit-il simplement. « S'il te fallait une secousse comme celle-là pour te donner envie de moi, je suis content que tu l'aies eue, un point c'est tout. »

Jeannette refusait toujours de l'épouser, mais ils décidèrent de profiter des six semaines de vacances auxquelles il avait droit pour aller au Mexique. Jeannette arrangea tout par téléphone avec une agence de voyages. En se préparant à prendre et à régler les billets, la veille de leur départ, elle se disait que cela avait tout du voyage de noces.

Elle venait de se remettre du rouge à lèvres quand le timbre de la porte d'entrée sonna. Charley lui avait promis de rentrer de bonne heure de son bureau pour l'aider à faire les valises. Elle pressa le bouton du *buzzer,* avant de se souvenir qu'elle lui avait donné une clé de son appartement.

Elle tremblait de frayeur en ouvrant la porte ; ce à quoi elle s'attendait la terrifiait tant, que la vue de Jeff, sur le pas de la porte, lui fut presque un soulagement.

— « Bonjour, miss Rainey, » dit-il. « Alors, qu'est-ce que vous devenez ? »

— « Ça va, Jeff, ça va très bien, » dit-elle d'un ton assez sec. « Et vous ? »

— « On se défend, miss Rainey. Tenez, Tony m'a remis ça pour vous. »

Il lui tendit une épaisse enveloppe, lui tourna le dos et disparut.

Dès qu'elle y eut déchiffré le nom de l'agence de voyages, elle en devina le contenu. Elle avait réussi à convaincre Charley qu'ils devaient consacrer à leur voyage la somme exacte que lui rapporterait sa première statue.

— « C'est la seule façon de m'en désintoxiquer, » lui avait-elle dit.

Mais les billets étaient là — payés par Tony ou par son oncle. Jeannette s'effondra dans un fauteuil. Ce qu'elle devinait la rendait malade. Elle savait maintenant que Tony n'était pas fou. La vérité, c'est qu'il était entré en contact avec un autre mode de vie situé sur un plan différent, et qu'il avait perdu tout intérêt pour celle-ci. Comme il devait

haïr ce corps qui l'enchaînait à la terre ! Ce corps était réel, pourtant, il avait des instincts, des sentiments... Il avait exigé la présence d'un petit animal familier comme l'agneau de son enfance. C'était elle, l'animal familier, mais elle avait abandonné son rôle...

Avec une clarté subite qui l'aveugla, elle comprit pourquoi il l'avait giflée, pourquoi ensuite il avait tenu à faire les frais de son voyage avec Charley. Une chienne en chaleur doit être corrigée ou satisfaite...

Elle se leva, mit l'enveloppe dans son sac. Elle partirait avec Charley et lui rendrait la vie aussi agréable que possible. Mais elle ne pourrait jamais l'épouser — ni quiconque. Elle s'approcha de sa fenêtre juste à temps pour voir une Rolls noire tourner au carrefour et disparaître dans la Cinquième Avenue.



■ ***A travers la presse.***

Dans « **L'Express** » du 11 septembre a paru un long article sur « *Une littérature interplanétaire* ». A l'occasion de quelques œuvres marquantes récemment parues dans le domaine de la « science-fiction », se trouvent passés en revue les tableaux de la vie future et les aspects des êtres des autres planètes, d'après quelques écrivains comme Bradbury, Heinlein, Brown, Carsac, etc. Est également cité notre magazine, ainsi que particulièrement signalée la nouvelle de Bradbury publiée dans notre numéro 3 : « *L'arriéré* ».

■ ***Les écrivains de S.-F. entre eux.***

La douzième réunion mondiale des auteurs de « science-fiction » a eu lieu du 3 au 6 septembre à San Francisco. Le programme comportait de nombreuses conférences, l'avant-première de quelques grands films de S.-F. et la première mondiale d'un opéra basé... sur une histoire de Ray Bradbury.

■ ***Un club de science-fiction franco-américain.***

Un club de « science-fiction », fondé par quelques Américains de Paris, mais où tous les lecteurs de « **Fiction** » sont les bienvenus, fonctionne à la Librairie Mistral, 37, rue de la Bûcherie, Paris (5e).

■ ***A propos de la bibliographie sur Jules Verne.***

Dans sa bibliographie générale des ouvrages consacrés à Jules Verne (voir numéro 6 de « *Fiction* »), J.-J. Bridenne citait le livre de René Escaich : « *Voyage à travers le monde vernien* ». Ajoutons, à l'intention des bibliophiles, qu'un complément à cette étude est donné par le texte de la conférence de M. Escaich, « *Le monde de Jules Verne* », donnée au Palais Littéraire en 1953. Cette brochure a été publiée aux Editions des Ecrits de Paris, 354, rue Saint-Honoré.

Un Rêveur

(*The dreamer*)

par ALFRED COPPEL

Comme dans cette nouvelle à l'idée très belle : « La Mère » (1), *Alfred Coppel s'attache purement ici au côté* humain *du voyage dans l'espace.*

Ainsi que nous vous le disions déjà dans l'introduction à ce précédent récit, l'astronautique pose des problèmes qui ne seront pas tous résolus par l'apparition de l'astronef. En pénétrant dans l'espace, l'homme devra affronter un milieu psychologique et physiologique entièrement nouveau pour lui. Nous ne pouvons qu'essayer d'imaginer les phénomènes biologiques qui en résulteront. On se souviendra évidemment des sensationnelles hypothèses faites jusqu'à la dernière décade par les écrivains de « science-fiction », à propos des catastrophes qu'entraînerait pour les pilotes le franchissement du mur du son : et on se souviendra aussi qu'en fin de compte il ne leur est rien arrivé...

Mais l'hypothèse uniquement psychologique de Mr. Coppel paraît cependant étrangement vraisemblable. Que deviendra l'être humain, si — au lieu d'être couvé, préservé dans le sein feutré d'une fusée nourricière, comme l'astronaute de « La Mère » *— il se trouve brutalement aux prises avec les profondeurs du vide ? En répondant à cette question, ce poignant et surprenant récit montre que l'espace ne sera peut-être pas pour ceux qui auront le plus désiré le conquérir — pas plus que la terre promise ne fut pour Moïse...*



Les fusées, au nombre de deux, se dressaient à huit cents mètres l'une de l'autre, hautes et fines sous le ciel cuivré du désert. Alourdi par sa combinaison anti-pression, Denby resta un long moment immobile à les regarder. Son cœur se gonflait d'allégresse. « Voilà, » pensa-t-il, « *ce pour quoi j'étais né.* » Il lâcha la bride à son imagination et se vit déjà dans l'espace, buvant avidement à la source merveilleuse de la création. *Le soleil et les étoiles mêlaient leur éclat dans la nuit violette ; à ses pieds la terre n'était plus qu'un petit globe de brume verdâtre...*

Feldman lui toucha le bras.

— « Vous êtes prêt ? »

Denby, ramené à la réalité, hocha affirmativement la tête. Feldman

(1) Voir « *Fiction* » n° 1.

et lui, suivis du petit groupe des techniciens, s'avancèrent à travers le désert en direction de la fusée.

L'intérieur du projectile était semblable à une fraîche caverne. Denby se laissa immobiliser dans le réseau des sangles anti-gravitation. Il ôta un de ses gantelets et dénuda son avant-bras pour laisser Feldman lui faire la piqûre.

Le psychotechnicien prépara sa seringue en silence. Il se retourna enfin et jeta un coup d'œil sur Denby.

— « Allons-y, » dit-il paisiblement.

L'aiguille s'enfonça profondément dans la chair de Denby.

— « Comme cela vous dormirez pendant le plus mauvais moment, » expliqua Feldman.

Les techniciens achevèrent leurs préparatifs. Un à un ils souhaitèrent bonne chance à Denby et ressortirent de la fusée, dans la clarté aveuglante du jour.

— « Vous êtes bien sûr que vous voulez partir? » demanda Feldman.

« Grands Dieux ! » pensa Denby. « Il me demande si je veux partir ! Toute ma vie n'a été que le prélude à cet instant j'en ai rêvé, je ne me rappelle pas avoir jamais vécu pour autre chose, et il me demande si je veux partir ! »

— « Oui, » dit-il. « Je veux partir. Il me semble que j'en ai acquis le droit, non? »

Le psychotechnicien sourit faiblement.

— « C'est exact ; personne n'en disconvient. Mais réfléchissez un moment, mon petit. Toute votre vie, vous avez poursuivi un mirage. Maintenant, vous croyez l'avoir enfin saisi. Toute votre jeunesse, vous avez rêvé d'être un jour le premier homme à faire le tour de la Lune, mais... »

— « N'oubliez pas, Feldman, » dit durement Denby, « que j'ai aussi travaillé pour en arriver là. Aussi loin que je puisse me souvenir, même quand j'étais encore tout enfant, on me tenait à l'écart, on se moquait de moi à cause de ce rêve qui me hantait. J'étais *différent* des autres, et toujours seul ; mon rêve était mon seul ami. J'ai étudié, j'ai réfléchi, je me suis interrogé et j'ai pris ma décision. Maintenant je tiens enfin ma chance de donner un sens à ma vie. Comment pouvez-vous me demander si j'hésite? Votre question n'a pas de sens. Demandez-moi plutôt si je tiens à respirer. »

Feldman regarda sa montre.

— « Vous savez qu'il est encore temps de changer d'avis. Nous vous avons prévu un remplaçant en cas de besoin. »

Denby détourna la tête. La piqûre sédative commençait à le rendre somnolent et irritable. Il aurait voulu que ce maudit docteur le laissât enfin en paix.

— « Vous avez vécu en compagnie d'une chimère, » poursuivit Feldman. « Et à cause d'elle vous avez été seul... toujours seul. N'est-il pas vrai? »

Denby ne répondit pas. Les paroles de Feldman avaient pourtant sur lui une répercussion profonde. La solitude... Oui, il la connaissait bien. Un frisson le secoua. Pareils à des éclats de verre, des souvenirs s'incrustèrent en lui. Oui, il avait été très seul. Son rêve, son imagination vagabonde, l'avaient tenu à l'écart des autres ; il s'était peu à peu replié sur lui-même, cherchant dans ce rêve la compagnie qu'il ne pouvait trouver ailleurs. Pourtant le monde parvenait encore à pénétrer sa cuirasse pour lui faire mal. Il se souvenait des phrases de sa mère : « *Pourquoi lis-tu tant? Surtout des sottises pareilles! Tu ferais bien mieux d'aller jouer avec les autres.* » Pouvait-il lui dire qu'il ne vivait que pour un rêve : poser un jour le pied sur le sol d'une autre planète et voir la terre flotter dans le ciel, au-dessus de sa tête? A douze ans! Elle se serait moquée de lui. Et son père... « *Pourra-t-on aller un jour dans la Lune, papa?* » — « *Ne me pose donc pas de questions stupides, mon petit...* »

— « Vous croyez avoir enfin trouvé la réponse, » continuait inlassablement la voix de Feldman, pareille au bourdonnement confus des abeilles par un jour d'été. « Mais, en réalité, ne vous enfoncez-vous pas plus profondément encore dans ce que justement vous craigniez tant quand vous étiez enfant? Je parle de votre impression d'être *à part*. Cela ne vous fait pas peur, Denby? »

« Pourquoi me torture-t-il ainsi? » songeait hargneusement Denby.

— « Assez, » murmura-t-il à Feldman. « Allez-vous-en ! »

« *Qu'il me laisse seul, tout seul... tout seul... tout seul...* » pensait-il.

Il frissonna, faisant frémir les sangles tendues qui le ligotaient.

— « C'est bien, mon petit ; je vous demande pardon. »

Feldman lui frappa gauchement sur l'épaule, décrocha le casque de plexiglass de son support et en couvrit la tête de Denby.

— « Je ne voulais pas vous être désagréable, » reprit-il, « mais il fallait que nous soyons sûrs... »

Il marcha jusqu'à la valve et se retourna une dernière fois. « Je vous demande pardon, Denby, » dit-il encore. Et il disparut.

Dans une demi-stupeur, Denby attendit, immobile, le premier ébranlement des fusées. Celui-ci ne tarda pas à venir, accompagné d'un grondement de tonnerre assourdi qui fit vibrer les parois de la petite cellule obscure. Il sentit ses sangles se détendre sous la pression croissante que son corps exerçait sur elles. Le choc brutal de sa combinaison anti-pression, qui écrasait sa chair comme un étau, lui fut douloureux.

Puis ce fut la nuit. Une nuit striée de petites spirales de lumière, pareilles à des nébuleuses qui tournoyaient tout près de lui dans le petit univers personnel où il se trouvait enfermé.

*
* *

Il s'éveilla dans l'obscurité, le cœur battant. Ainsi, ça y était ! Son rêve était devenu une réalité. Se déplaçant avec peine, avec la constante

poussée de la fusée sous ses pieds, il se dégagea de ses sangles et tourna le bouton du premier télécran. Ce qu'il vit lui arracha un cri.

Le soleil et les étoiles brillaient simultanément dans un ciel noir, mais un ciel infiniment plus vaste et plus froid que le ciel de son rêve. Le sentiment de cette immensité, de ces insondables abîmes de ténèbres, le serrait impitoyablement à la gorge.

Ses souvenirs lui revinrent. « *Papa, irons-nous un jour dans la Lune?* » — « *Ne dis donc pas de bêtises, mon petit.* » Il se souvenait de son amertume d'alors, mais s'aperçut avec une soudaine panique qu'il s'y accrochait comme à une bouée de sauvetage. C'étaient là des liens qui le rattachaient à quelque chose, au milieu de cette effroyable étendue de vide. Des souvenirs humains : des souvenirs de la Terre...

Un à un, il brancha les autres télécrans, jusqu'à ce qu'enfin la nudité scintillante de l'espace l'environnât de toutes parts. Les étoiles étaient lointaines et glacées. Le soleil aussi était loin et sa dure clarté irréelle lui faisait mal aux yeux. Il sembla tout à coup à Denby qu'il tombait, qu'il culbutait sans fin à travers cette affreuse nuit sans limites. Il rampa sur le plancher capitonné et se pelotonna dans un coin, en râlant. Il se sentait... infiniment seul.

Et soudain il vit la Terre, sorte de boule verdâtre, piquetée de nuages, irréelle, étrangère. Il sentit naître en lui un aveugle affolement ; une terreur animale lui serra les tempes. « *Ce n'était pas comme cela dans mon rêve,* » pensa-t-il désespérément. Dans son rêve il n'avait pas peur. Dans son rêve il se sentait fier, triomphant. Il n'y avait pas autour de lui ces étendues infinies de vide, ni surtout cette hideuse, cette infernale solitude.

Denby se mit à hurler. Ses cris résonnèrent dans son casque avec une sonorité creuse qui accrut encore sa frayeur. Il hurlait, hurlait toujours, sans pouvoir s'arrêter...

Il hurlait encore quand la valve se rouvrit et que les psychotechniciens se saisirent de lui pour le ramener au grand soleil du désert.

***

— « J'avais voulu vous prévenir, » dit doucement Feldman. « Mais comme vous le disiez, vous aviez acquis le droit de faire une tentative. »

La voix qui venait de la silhouette étendue sur un lit d'hôpital était faible et brisée. « Tout était truqué, alors? Tout? C'était une farce... »

Feldman secoua la tête. « Pas tout à fait. Sur les écrans, vous voyiez des films pris par des cameras automatiques montées dans des V. 2. Les effets de gravitation étaient obtenus par la force centrifuge. Vous étiez simplement dans un appareil d'entraînement synthétique destiné à éliminer les candidats manifestement inaptes. »

— « Comme moi? » dit-il amèrement.

— « Eh oui, mon petit, j'en ai peur. Voyez-vous, la navigation interplanétaire n'est pas faite pour les solitaires. Non plus que pour les esprits brillants, les sensibles ou les imaginatifs. Ils ne tiendraient pas

le coup. Non! » conclut Feldman en se levant, « les étoiles appartiendront aux costauds, aux bêtes de somme. Eux seuls peuvent affronter la vraie solitude. Pour eux, elle n'a pas de sens et par suite ne contient pas de terreurs cachées. »

Il entendit Denby étouffer ses sanglots et s'arrêta un long moment à la porte pour observer la silhouette solitaire anéantie dans son lit blanc. Puis il secoua tristement la tête. « Le rêve, » dit-il enfin, « n'est pas fait pour les rêveurs! »



A travers la presse.

Dans le numéro de septembre de la revue « **Atomes** », relevons, sous le titre « *La terre a-t-elle d'autres satellites que la Lune ?* » l'article suivant :

Cette question, pour le moins inattendue, est cependant suffisamment raisonnable pour justifier tout un programme de recherches entrepris par l'Observatoire Naval Américain et par l'Institut des météorites (Université du Nouveau-Mexique).

D'après le Dr Clemence, il y aurait de très grandes chances pour que des satellites minuscules, pouvant servir de relais interplanétaires, tournent autour de la Terre. Il s'agirait de météorites semblables à ceux qui, de temps en temps, atteignent le sol de la planète avec plus ou moins de fracas, comme celui qui, le 30 juin 1908, abattit et calcina tous les arbres d'une forêt sibérienne dans un rayon de 50 kilomètres autour de son point de chute. En raison d'un concours de circonstances (vitesses de la Terre et des météorites, angles formés par leur trajectoires respectives, distances séparant l'une des autres), ces rochers errants auraient été captés par notre planète avec une énergie trop faible pour les attirer jusqu'au sol, mais suffisante pour les empêcher de se soustraire à son attraction.

Mais, pourquoi ces satellites — si satellites il y a — auraient-ils échappé à l'œil attentif de tant de générations d'astronomes ?

Paradoxalement, en raison de leur proximité de la Terre. En effet, plus un satellite se trouve près de l'astre principal, plus il tourne vite. Ainsi, un satellite se trouvant à 1.600 kilomètres de la surface de la Terre doit boucler le tour de la planète en deux heures et demie seulement. A cette vitesse-là, le passage dans le champ du télescope ou de la lunette est trop rapide pour qu'il puisse être constaté. De même, il est peu probable que sa trace soit enregistrée par hasard sur un cliché photographique du ciel, car lorsqu'il fait nuit, le satellite se trouverait dans l'ombre de la planète et, n'étant pas éclairé par le Soleil, il demeurerait invisible. Par contre, lorsqu'il fait jour, il serait noyé par la lumière, comme le sont les étoiles, dans le champ éclairé par le Soleil.

Il n'y aurait donc que quelques instants, très courts, favorables pour la photographie de ces minuscules astres insaisissables. Encore faut-il que la caméra puisse tourner rapidement autour d'un axe pour suivre le satellite dans sa course et le saisir au bon moment.

On estime que deux ou trois ans seront nécessaires pour confirmer ou infirmer cette théorie.

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

par JACQUES BERGIER et IGOR B. MASLOWSKI

L'événement du mois est l'apparition, chez Denoël, de la remarquable « *Parapsychologie* » de Robert Amadou.

L'objet de ce livre est très voisin de celui de « *Fiction* ». « *Les idées d'étrangeté, de merveille et d'anormalité sont notre point de départ, notre très large approximation* », écrit M. Robert Amadou à la page 21 de son ouvrage. Ces mêmes idées apparaissent en guise de programme sur la couverture de « *Fiction* ».

Certes, nous ne présentons pas nos contes comme des récits vécus. Le « point d'ironie » est placé bien en évidence dans un grand nombre de nos récits. Cependant, il est difficile d'échapper à une certaine émotion en lisant « *La ruelle ténébreuse* » (1) ou « *Une chasse* » (2), par exemple. De telles choses peuvent-elles exister ? L'étrange, le surnaturel, le fantastique, ont-ils quelque base dans la vie réelle? Le livre de M. Robert Amadou répond à ces questions et mérite donc l'examen le plus détaillé.

La première constatation que fait le lecteur un peu averti est qu'il s'agit du meilleur livre sur ces questions paru jusqu'à présent, que ce soit en France ou à l'étranger. Nous le recommandons à tous nos lecteurs. Rarement ces questions ont été examinées avec un esprit à la fois aussi sceptique et aussi large.

Nous voudrions essayer de résumer sans les trahir quelques-unes des observations de M. Amadou :

1° La plupart des phénomènes dits « occultes » : maisons hantées, tables tournantes, etc., n'ont jamais été observés par des observateurs qualifiés. *Aucune preuve sérieuse de leur existence ne fut jamais donnée.*

2° Des études modernes : Rhine, Soal, West, semblent prouver que, dans certaines conditions, il est possible de deviner la nature d'un objet invisible (une carte, par exemple) plus souvent que les lois du hasard ne nous y autorisent.

On peut tirer de ce fait diverses conclusions : les conditions expérimentales ont été mal contrôlées ou bien il existe une clairvoyance indépendante des cinq sens (la PES de notre récit « *Attitudes* » (3), par exemple), ou encore le calcul des probabilités est plus délicat à manier qu'il n'apparaît à première vue.

M. Amadou ne conclut pas. Personnellement, j'aurais plutôt tendance à admettre la troisième hypothèse et à rapprocher les expériences de PES des travaux du professeur Jean Thibaud sur la désintégration du radium. Là aussi on trouve le calcul des probabilités en défaut (cf. l'article du professeur Thibaud dans le recueil « *Louis de Broglie, physicien et penseur* », Albin Michel, 1952). Je voudrais personnellement exprimer un regret, celui de ne pas voir dans l'ouvrage de M. Amadou une section « *Parapsychologie et Science-Fiction* ».

De nombreuses hypothèses de la parapsychologie ont été anticipées dans la « science-fiction ». L'idée du professeur Urban, d'Innsbruck, que les paranoïaques, malades atteints du délire de la persécution, sentent par télépathie les pensées hostiles dans leur entourage, fut émise par Frank Belknap Long dans sa nouvelle « *Dark vision* » (1939). Des livres comme « *Les Humanoïdes* », de Jack Williamson (Stock), et « *Jack of Eagles* », de James Blish (non encore traduit en français), contiennent des hypothèses scientifiques que les parapsychologistes auraient intérêt à connaître et à vérifier.

J. B.

●

Affublé d'un titre français grand-guignolesque et présenté sous une jaquette conçue dans le même esprit (mort en suaire, chauve-souris, arbres dénudés, croix branlantes), voici un

(1) Voir « *Fiction* » n° 9.
(2) Voir « *Fiction* » n° 10.

(3) Voir « *Fiction* » n° 5.

roman anglais de qualité que nous n'hésitons pas à recommander à tous les amateurs de bizarre et de fantastique. Il s'agit de « *Cimetière de l'effroi* » (The web of Easter Island), de Donald Wandrei, qui, dédié à H. P. Lovecraft, inaugure de la façon la plus prometteuse la nouvelle collection du Fleuve Noir « Angoisse ». Nous ignorons si le dédicataire a eu l'occasion de le lire. Si c'est le cas, gageons qu'il en a été ravi, car l'ouvrage est dans la plus pure tradition lovecraftienne. Roman de démonologie, « *Cimetière de l'effroi* » commence par la découverte, dans un cimetière abandonné des Iles Britanniques, d'une petite pierre qui détruit tous ceux qui la touchent. Informé de l'incident, Carter Graham, conservateur d'un musée voisin, reprend les fouilles à son compte. Et ce qu'il trouve, après avoir de peu échappé à la mort, est plus stupéfiant encore : un puits recouvert d'une dalle et rempli d'ossements appartenant à des hommes ayant vécu il y a des centaines de millénaires. Est-ce là l'entrée du monde des Titans qui avaient créé la terre? Décidé à résoudre le problème, Graham se rend dans l'île de Pâques où, selon lui, réside la solution, et constate que ses suppositions étaient bien au-dessous de la vérité : il émerge soudain dans des temps fort éloignés des nôtres, sur un globe complètement transformé. Détenteur du « grand mystère », il pourra échapper au cataclysme menaçant; mais le voudra-t-il ? en aura-t-il le courage moral ? Comme une œuvre de Lovecraft, celle-là se résume mal. Son intérêt réside d'ailleurs autant dans le détail que dans l'idée de base de l'auteur. Un conseil : lisez-la et vous ne serez pas déçus.

Le deuxième volume de la même collection, « *L'heure funèbre* », de Patrick Svenn, s'adresse à un public moins difficile. L'action se déroule à Paris où un professeur (à moitié fou, comme il se doit) expérimente un mystérieux rayon destiné à transformer les gens en... (gardons-nous bien de vous le dire, cela équivaudrait à révéler l'identité du criminel dans un roman policier). Aucun ingrédient ne manque à ce cocktail de terreur: jeune fille pure et innocente, son fiancé — assistant du professeur — sinistre Africaine, collaboratrice du même, etc. Honnêtement écrit, le roman se lit sans ennui et contient quelques bonnes pages d'horreur. La fin nous a néanmoins laissé sur une impression pénible : le « *happy ending* » n'est-il pas de rigueur dans ce genre d'entreprise ?

Au Fleuve Noir également, mais dans la collection « Anticipation », le meilleur roman de Jean-Gaston Vandel que nous ayons lu à ce jour : « *Territoire robot* ». Nous sommes dans un monde où l'homme se sert de Mogs — robots perfectionnés. Un millionnaire, Manders, décide de tenter une expérience : envoyer des robots sur Mercure, planète inhabitée car inhabitable, pour voir son comportement d'une part et, d'autre part, dans des buts plus ou moins avouables. Les Mogs s'organisent, mais lorsqu'ils signalent à leur maître que ses instructions ont été appliquées, ils ne reçoivent pas de réponse : l'expédition a péri. Abandonnés à eux-mêmes, comment les robots vont-ils se comporter ? A partir de ce moment, l'auteur fait preuve non seulement d'imagination, mais aussi d'un sens aigu de la psychologie, si l'on peut employer ce mot en parlant de créatures mécaniques. Plus d'une fois, ce roman nous a fait songer à un pastiche, et pourtant Vandel demeure constamment logique, souvent jusqu'à l'absurde. Un excellent ouvrage que nous avons lu avec infiniment de plaisir.

Chez Hachette, le troisième A. Van Vogt à paraître en France : « *A la poursuite des Slans* » (Slan), est l'un des meilleurs de la collection « Le Rayon Fantastique ». Nous sommes en l'an 3500 ou 4000. Un dictateur, Kier Gray, règne sur le monde et l'humanité fait une chasse sans merci aux Slans, espèces de mutants qui portent le nom de leur créateur, le professeur F. Slann. Ils se distinguent des hommes par un double cœur et par deux petites cornes qui leur permettent de lire dans les pensées. La plupart des Slans ont été détruits (car on les soupçonne des pires monstruosités), mais il en reste quelques-uns et c'est l'histoire de l'un d'eux, Jommy Cross, dépositaire des secrets de son père, que Van Vogt nous raconte avec le grand talent qu'on lui connaît. Ecrit avant 1940, le roman n'en est pas moins d'une étonnante actualité, car cette poursuite des Slans est, en fait, une

véritable « chasse aux sorcières ». Van Vogt fait aussi intervenir une troisième catégorie d'individus, des Slans sans cornes, qui veulent réduire en esclavage à la fois les hommes et les Slans cornus. L'ouvrage fourmille d'allusions et d'observations tant politiques que sociales; malgré ses quatorze ans, il n'a pas pris une ride. Chaleureusement recommandé.

Egalement chez Hachette, dans la même collection, un bon S.-F. anglais : « *Le lendemain de la machine* » (To morrow Sometimes comes), de F. G. Rayer qui, après un démarrage plutôt lent, s'anime, prend de la stature et finit en beauté. Son héros, le major Rawson, a provoqué une guerre atomique qui a décimé le monde. Lui-même, enfoui sous les décombres de l'hôpital où on l'opérait, se réveille un siècle plus tard. La Terre est alors habitée par : 1° des hommes qui maudissent son nom; 2° des mutants, espèces de singes humanoïdes télépathes qui, au contraire, bénissent la mémoire de leur involontaire créateur. Arrivé dans la nouvelle capitale, Kaput-des-Orbes, Rawson est obligé de se présenter devant un cerveau mécanique géant qui règne sur la Terre, la « *Mens Magna* ». Celle-ci, ayant découvert à qui elle a affaire, décide de faire de Rawson l'exécutant d'un des deux plans qu'elle a élaborés. L'humanité sera-t-elle sauvée ? Sera-t-elle, au contraire, condamnée à mourir ? Les chapitres où Rawson converse avec la monstrueuse machine sont parmi les plus passionnants que nous ayons lus depuis qu'existe l'A. S. et l'atmosphère de certains autres est hallucinante. Comme dans « *A la poursuite des Slans* », la vraie question est : à moins que l'humanité n'évolue — et ceci à tous les points de vue — doit-elle disparaître ? Malgré son début, voilà un roman qui vous intéressera. Et la chute de la fin, bien que prévisible, est poignante dans sa grandeur austère.

I. B. M.





FOURMIS EN TECHNICOLOR

par F. HODA

« *Naked jungle* » (*Quand la marabunta gronde,* Paramount 1954), dernier film de l'équipe George Pal-Byron Haskin, est un technicolor à la fois très honnête et très décevant. Toujours à la recherche d'histoires étranges mélangées de « suspense », Pal a cru découvrir un nouveau filon dans un récit publié en 1938 par le magazine « *Esquire* »: « *Leiningen contre les fourmis* », de Carl Stephenson. Christopher Leiningen, « self made man », possède de grandes plantations de café en Amérique du Sud, fruit d'une lutte constante menée pendant quinze ans contre la jungle dévastatrice. Homme rustre et simple, il s'est construit un vaste palais et pense enfin à fonder une famille. Il se marie par procuration avec une jeune femme de la Nouvelle-Orléans. Le film débute, en 1901, par l'arrivée de Joanna, son épouse. Le contact entre eux tourne au désastre et Christopher décide de renvoyer Joanna. Cependant, le commissaire du Gouvernement arrive et avertit le planteur du danger qui menace la région : la « marabunta », invasion d'une armée de plusieurs milliards de fourmis voraces qui détruisent tout : hommes, bêtes et plantes. Joanna décide de rester auprès de son mari pour l'aider dans la lutte contre le fléau. Attachés désormais l'un à l'autre, ils sortent victorieux de l'épreuve.

Le clou du film, c'est évidemment l'invasion des fourmis; mais elle n'occupe que les vingt dernières minutes et encore... Tout le reste est une comédie dramatique assez plate, que de belles couleurs et une mise en scène assez habile n'arrivent pas à sauver. Les caractères tout d'un bloc, sans grandes nuances, empêchent le spectateur d'adhérer aux sentiments des personnages. Le choc de Christopher et de Joanna, deux êtres complémentaires sous leurs dehors opposés, aurait pu émouvoir. Ici, s'il ne frise pas le ridicule, il laisse en tout cas indifférent. L'invasion des fourmis est assez bien réalisée et provoque à plusieurs reprises un malaise presque physiologique.

Haskin confirme ses qualités et l'utilisation qu'il fait de la couleur marque un progrès par rapport à la « *Guerre des Mondes* ». Certes il ne s'agit pas à proprement parler d'un film de « science-fiction ». Mais aussi bien par le fond que par le traitement, « *Naked jungle* » se rapproche de notre genre. J'ai déjà parlé, dans une précédente chronique, du terme inventé par Pal pour qualifier son film : « *Science-Fact* ». Il s'agit de récits basés sur toutes les informations scientifiques disponibles sur le sujet considéré, de récits plausibles dans le cadre envisagé.

Sans discuter ces subtilités de langage, je voudrais dire que, à mon avis, le film apparaît comme une tentative de ressortir une situation « psychologique » éculée en la déroulant dans un cadre différent. Il n'y a là rien de nouveau : depuis longtemps Hollywood connaît une vague d'exotisme, une véritable « junglomanie », qu'il s'agisse de l'Afrique ou de l'Amérique latine. Quand on voit le dernier film de John Ford, « *Mogambo* », on se demande pourquoi le vieil homme s'est fatigué pour aller tourner au cœur de l'Afrique, qui ne sauve en rien la platitude de son intrigue « psychologique ». Quand donc comprendra-t-on qu'il ne suffit pas de beaux paysages naturels et d'un abus de contre-jour en technicolor pour faire de bons films. La vision de l'inconnu dans la « *Guerre des Mondes* » peut, à la rigueur, faire oublier le sujet conformiste, mais ici, rien de semblable. Dans les dernières vingt minutes seulement, le spectateur se pose de temps en temps cette question : comment le planteur et sa femme arriveront-ils à s'en sortir ? Question qui n'amène d'ailleurs aucune angoisse, puisque l'histoire se déroule en 1901 et qu'il ne faut pas être grand clerc pour savoir que deux moyens pouvaient alors être utilisés : le feu et l'eau. En sortant de la salle, je pensais avec nostalgie à l'invasion des

sauterelles (en noir et blanc celle-là) qu'on nous avait jadis montré dans « *Terre chinoise* » et aux deux personnages pleins de vie que jouaient Paul Muni et Luise Rainer.

Ce n'est pas que les acteurs ne jouent pas bien dans « *Naked jungle* ». Au contraire. Mais comme je l'ai déjà dit, leurs rôles manquent de relief et des dialogues plats ou grandiloquents ne les servent nullement. Ceci dit, Charlton Heston reflète très bien le fond humain de ce Christopher aux dehors froids et durs. Eleanor Parker est très belle et justifie habilement l'attrait physique qu'elle exerce sur Christopher tout au long du film. Et c'est là peut-être, en fin de compte, ce que Haskin a le mieux réussi : il y a quelques scènes où l'érotisme est très habilement suggéré.

Dans l'ensemble, sauf quelques scènes trop grandiloquentes, le film se laisse facilement voir. Mais de grâce, Messieurs Pal et Haskin, délaissez ce que vous appelez « science-fact » et bornez-vous à améliorer le cinéma de science-fiction. Croyez-moi, il en a grand besoin.

⁂

Depuis 1950, les films du genre se multiplient sans apporter d'œuvres vraiment valables ou significatives. Et ce qu'on nous promet ne semble pas devoir changer la situation. La Paramount annonce la sortie prochaine aux Etats-Unis d'un nouveau technicolor de l'équipe Pal-Haskin : « *Conquest of space* ». Il s'agit d'un voyage vers Mars à partir d'une planète artificielle. Pal a qualifié ce film de « science-fact ». J'ai bien peur que ce ne soit pas encore l'œuvre belle et émouvante que nous attendons.

La Republic sort de son côté « *Atomic kid* » et « *Tobor the great* », pâles histoires d'espionnage destinées sans doute à discréditer toute forme cinématographique d'anticipation.

L'araignée géante de « *Them* » (film Warner), actuellement projeté en Angleterre, a obtenu, paraît-il, un bon accueil de la part du public.

Le dernier film de science-fiction mis en chantier est celui de la société Universal, intitulé « *This island earth* »; il raconte les aventures d'un savant atomique kidnappé par les habitants d'un autre monde, qui veulent se faire aider par lui dans une guerre interplanétaire.

On reste rêveur devant de tels sujets. Un critique anglais ou américain, je ne sais plus, rangeait récemment les « science-fiction » dans la catégorie des films pour enfants. Ce n'est pas une excuse. Il y a des films pour enfants. Je pense aux voyages imaginaires et plus particulièrement à ce curieux « *Robinson Crusoe* », de Luis Buñuel, destiné aux enfants de 12 à 80 ans. Je reviendrai sur Robinson dans mon prochain article. J'ai cité Buñuel et Robinson uniquement pour montrer ce qu'un vrai réalisateur peut faire dans le domaine de l'imaginaire. Ici, vouloir ce n'est pas pouvoir. Il ne suffit pas de s'intéresser au genre et désirer le lancer : encore faut-il avoir une certaine dose d'imagination poétique.

⁂

PRESENCE DU FUTUR SUR LES ECRANS

Les actualités de ces semaines dernières nous ont montré un reportage sur le garde-barrière qui avait « aperçu » les Martiens. Je voudrais tout particulièrement féliciter l'équipe de Pathé, qui a su réaliser à ce sujet un reportage à la fois très vivant et très intelligent. Leur bande avec l'enregistrement des réponses du héros constitue un document de premier ordre. Espérons que la présence du futur à notre époque contemporaine provoquera d'autres reportages de ce genre. Au fait, pourquoi les actualités se refuseraient-elles des incursions dans l'avenir ?



CHARLES HENNEBERG
lauréat du Grand Prix du Roman d'Anticipation Scientifique

Prix Rosny Aîné

M. Groetz, directeur des Editions Métal et fondateur du Grand prix du Roman d'Anticipation Scientifique, avait réuni, le 14 octobre dernier, au restaurant de l'Aérogare des Invalides, les membres du jury de ce prix en vue de son attribution.

Ce jury, présidé par M. Louis Chéreau, délégué général du Congrès International du Progrès Scientifique, était composé de :

MM. René Audubert, Professeur d'Electrochimie à la Sorbonne; Jacques Bergier, Membre de l'Académie des Sciences de New-York, Physicien; Jean Birgé, Directeur Littéraire des Editions Métal; Robert Borel-Rosny, homme de lettres et petit-fils de Rosny Aîné; Austin Fairbanks, Ingénieur-Conseil; Dr Hunwald, Professeur d'Anthropologie; Charles Martin, Attaché de recherches au Centre National de la Recherche Scientifique; Igor B. Maslowski, critique littéraire; Pierre de Latil, homme de lettres, spécialiste de la cybernétique; Maurice Renault, Directeur de la revue « *Fiction* ».

Après un premier tour de scrutin qui donnait 4 voix à « *La Naissance des dieux* », de Charles Henneberg, 3 voix à « *Les Etoiles ne s'en foutent pas* », de Pierre Versins, 2 voix à « *Les Atlantes du Ciel* », de Y.-F.-J. Long, et 2 voix à « *L'Homme, cette maladie* », de Claude Yelnick, une majorité se forma rapidement au second tour sur le nom de M. Charles Henneberg, auteur de « *La Naissance des dieux* », véritable épopée wagnérienne qui révèle des dons incontestables d'écrivain chez son auteur; celui-ci l'emporta par 9 voix sur 11.

A l'issue du déjeuner qui a suivi le vote, la charmante vedette de la scène et de l'écran, Mlle Jeanne Moreau, présidente d'honneur de cette réunion, a remis à l'heureux lauréat un chèque de 250.000 francs, montant de ce prix.

M. Charles Henneberg « cumule », en peu de temps, car il vient de remporter, il y a quelques semaines, le 2e prix au Grand Prix de la Nouvelle Policière 1954, créé par « *Mystère-Magazine* » et « *La Revue Internationale de Criminologie* », de Genève, pour sa nouvelle : « *Du sang sur les roses* ».



COURRIER DES LECTEURS

Réalité du fantastique.

M. Ragozzino, *à Limoges* (Haute-Vienne).

En réponse à l'article de M. Samivel intitulé « Réalité du fantastique », je vous écris ces quelques lignes.

On ne peut nier que, à de rares exceptions près, le facteur littéraire prime le facteur scientifique dans les romans de « science-fiction », et que la formation des auteurs de « science-fiction » est plus littéraire que scientifique dans la plupart des cas.

Que les auteurs de « science-fiction » se mêlent de littérature et qu'ils y ajoutent un « piment » scientifique ou pseudo-scientifique, je n'y vois aucun inconvénient; mais de là à critiquer les méthodes des chercheurs, officiels ou non, il y a un grand pas qu'ils doivent éviter de franchir sous peine de pénétrer dans un domaine qui leur est étranger. Se faire une opinion sur les problèmes qui se posent dans chaque science et sur les solutions possibles de ces problèmes exige des années de travail.

Quand M. Samivel reproche à Marcel Bell de ne pas tenir compte des idées de Montaigne et de Claude Bernard, et de « dater », il est dans l'erreur. Ce sont Montaigne et Claude Bernard qui « datent ». Depuis, on a fait des progrès dans le domaine du raisonnement et de la recherche scientifique, et Marcel Bell est à l'avant-garde de ce progrès; pour vous en convaincre, il suffit d'étudier le « *Manuel de Logique* » de Marcel Bell, édité par Dunod, ou, plus simplement, dans la collection « Que sais-je ? », l'ouvrage intitulé : « *Les Etapes de la Logique* ».

***

Le bon grain et l'ivraie (suite).

M. Ragozzino, *à Limoges* (Haute-Vienne).

M. Héliard, dans sa communication figurant au numéro 9 *(p.* 125*), dit que certains lecteurs de* « Fiction » *se posent la question suivante :*

« La S.-F. n'est-elle qu'un jeu pour intellectuels sous-développés ? »

On peut répondre que la seule différence entre un jeu et une théorie scientifique est que les règles du jeu sont arbitraires, alors que les règles ou lois qui définissent une théorie scientifique sont expérimentales. De ce point de vue, la S.-F. se situerait entre ces deux conceptions extrêmes : le roman fantastique (exemple : « *Les Mains du Manchot* ») se rapprochant de la conception de la S.-F. comme un jeu, le roman de S.-F. genre roman de vulgarisation (exemple : « *Iles de l'Espace* ») se rapprochant de la conception de la S.-F. comme théorie scientifique.

Le fait de comparer la S.-F. à un jeu n'a rien de péjoratif : du jeu à la science, et à la S.-F., il n'y a pas d'obstacle infranchissable.

M. Pierre Héliard écrit encore :

« *Avant de se dévergonder un peu, notre actuelle Science, avec un* S *majuscule, était tristement syllogistique.* »

La logistique ou logique scientifique n'a pas précédé la S.-F. La création de cette science a demandé et demande, de la part des logiciens, une imagination qui n'est certainement pas inférieure à celle qu'exige la S.-F. Le savant qui construit une théorie scientifique se crée un univers de symboles dans lequel il évolue en esprit, d'une façon analogue à l'auteur de romans fantastiques qui crée un univers fictif et le décrit. Dans le cas du savant, l'univers qu'il crée possède un certain rapport avec l'univers réel et les lois qui régissent cet univers ne sont pas contradictoires, c'est-à-dire qu'elles sont logiquement cohérentes.

L'écrivain de roman fantastique, lui, n'est pas tenu de se soumettre à ces règles pour construire son univers. Néanmoins, les axiomes de la logique sont d'un emploi très général et laissent place à côté de la science officielle à d'autres interprétations, et également à la fiction.



Le numéro 13 de

Fiction

paraîtra dans les premiers jours de Décembre

Il contiendra d'excellentes histoires d'anticipation scientifique, fantastiques et surnaturelles, parmi lesquelles nous vous citerons :

LES RESCAPÉS

par ZENNA HENDERSON

Un thème classique, mais totalement renouvelé, l'auteur l'ayant envisagé sous un jour inédit et lui ayant donné des développements insolites et charmants.

LES MONDES INTÉRIEURS

par WILLIAM MORRISON

L'auteur de **« Un coin rêvé pour les vacances »** abandonne l'humour pour traiter à sa manière le proverbe : « On a souvent besoin d'un (beaucoup) plus petit que soi ».

LE COMMENCEMENT DES HARICOTS

par R. BRETNOR

L'illustration très fantaisiste d'un autre proverbe : « Nul n'est prophète en son pays », par le co-auteur de l'amusante nouvelle parue antérieurement : **« Reconnaissance garantie »**.

LES FILLES DE LA NUIT

par JEAN-LOUIS BOUQUET

Une envoûtante nouvelle digne des grands conteurs fantastiques du XIXe siècle.

Le numéro : ***100 francs***

Tous marchands de journaux, kiosques et gares.

Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Fiction » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

Documentation bibliographique

Livres de « science-fiction » ou assimilés récemment parus

ROMANS

DESCLOZEAUX (Marc). — La Malvenue. Coll. « Le Champ Libre ». *Denoël* (réédition du roman portant le même titre publié antérieurement sous le nom d'auteur de Claude Seignolle) .... **450 fr.**

FRENCH (Paul). — Sur la planète rouge. Coll. « Anticipation ». N° 44. *Fleuve Noir* .... **240 fr.**

HENNEBERG (Charles). — La naissance des dieux. Coll. « La série 2000 ». Edit. *Métal* .... **270 fr.**

LOVECRAFT (H.-P.). — La couleur tombée du ciel. « Présence du Futur ». N° 4. *Denoël* .... **450 fr.**

RAYER F.-G.). — Le lendemain de la machine. Coll. « Le Rayon Fantastique ». *Hachette* .... **192 fr.**

STERNBERG (Jacques). — Le délit. Coll. « Roman ». *Plon* ...... **450 fr.**

VAN VOGT (A.-E.) — A la poursuite des Slans. Coll. « Le Rayon Fantastique ». *Hachette* .... **192 fr.**

EPOUVANTE

SVENN (Patrick). — L'heure funèbre. Coll. « Angoisse ». N° 2. *Fleuve Noir* .... **225 fr.**

WANDREI (Donald). — Cimetière de l'effroi. Coll. « Angoisse ». N° 1. *Fleuve Noir* .... **225 fr.**

DIVERS

BERGIER (Jacques) et Latil (Pierre de). — Visa pour demain. Coll. « L'Air du Temps ». *Gallimard* .... **650 fr.**

MARION (Frederick). — Mon œil d'Argus. *Edit. de la Paix* .... **630 fr.**



Dépôt légal : 4e trimestre 1954. — Le Gérant : M. Renault.

Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.

AFFRANCHIR
ICI

"FICTION"

96, rue de la Victoire

(PARIS-9e)

à plier suivant le pointillé

A DÉTACHER SUIVANT LE POINTILLÉ

BULLETIN D'ABONNEMENT A RETOURNER A " FICTION "

96, rue de la Victoire — PARIS-9e — Tél. : TRInité 16-31

	POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
	A SIMPLE FRANCS	B Recommandé FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D Recommandé FRANCS
CATÉGORIE N° 1 FRANCE ET UNION FRANÇAISE				
6 mois....	550	700	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif	
1 an......	1080	1380		
CATÉGORIE N° 2 ETRANGER. Allemagne occidentale (y compris secteur occidental de Berlin), Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Autriche. Dans ces pays les abonnements peuvent être souscrits dans n'importe quel bureau de poste.				
6 mois....	595	865	775	1045
1 an......	1170	1710	1530	2070
CATÉGORIE N° 3 ETRANGER (autres pays)				
6 mois....	680	950	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif	
1 an......	1350	1890		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS	CATÉGORIE 1	CATÉGORIE 2	CATÉGORIE 3
	100	110	120

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* :
France et Union Française : **25 fr.** *Etranger (tous pays)* : **45 fr.**

BON DE COMMANDE

1 abonnement de 6 - 12 numéros - catégories 1 - 2 - 3 ;
expédition A - B - C - D (A servir à partir du n°.........) ....

(Rayer les mentions inutiles.)

.........N^os antérieurs à.......frs =........ plus frais de port....... ....

Total

Règlement : Mandat - Chèque banc. - C.C.P. Editions O.P.T.A. Paris 1848-38 - Contre remb. (1).
Vous éviterez les frais d'envoi contre remboursement en réglant à la commande.

(1) Rayer les mentions inutiles. Date..............................

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM ....

ADRESSE ....

.... *PROFESSION* (2) ....

(2) Indication facultative, mais utile pour nos statistiques. **F.**

BUREAUX D'ABONNEMENT A L'ETRANGER :

En BELGIQUE : Agence Franco-Belge de Presse, 45, rue de l'Escrime, Bruxelles. C.C.P. Bruxelles 612-51.
En SUISSE : M. VUILLEUMIER, 6, rue Micheli-du-Crest, Genève. C. C. P. Genève 1.6112.